

5 CTS — 40 PAGES — 5 CTS

Le Samedi

Vol. XII. No 18
Montreal, 29 Septembre 1900

Journal Hebdomadaire Illustré

Prix du numero, 5c



UNE BEAUTÉ RUSTIQUE.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE ET SOCIALE

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE

ABONNEMENT: UN AN, \$2.50; SIX MOIS, \$1.25
(Strictement payable d'avance)

Prix du Numéro, 5 Centimes

Tarif d'annonce — 10c la ligne, mesure agate.

POIRIER, BESSETTE & Co,
Propriétaires.

No 35 RUE ST-JACQUES, MONTRÉAL.

La Circulation du "Samedi"

Nous tenons à porter à la connaissance du public annonceur le fait — important pour lui — que depuis deux ans la circulation du "SAMEDI" dépasse deux fois, et dans certains cas trois fois, celle de toute autre publication illustrée de langue française sur le continent américain, le "Monde Illustré" compris. Que les éditeurs de journaux illustrés qui croient pouvoir nous contredire acceptent la proposition suivante: si nous avons raison, ils verseront CENT DOLLARS à la caisse de l'Hôpital Notre-Dame; dans le cas contraire c'est nous qui ferons ce versement.

LES PROPRIÉTAIRES-ÉDITEURS.

MONTRÉAL, 29 SEPTEMBRE 1900

AVEC...



Le client. — Garçon, voulez-vous me donner un bifteck ?
Le garçon. — Avec plaisir.
Le client. — Non, avec des pommes.

1900 - Le Samedi-Noël - 1900

Notre grand numéro de Noël est en pleine préparation, et déjà nous pouvons assurer que non seulement il surpassera ceux des années dernières, mais que cette supériorité sera telle, qu'en vendant ce numéro à vingt-cinq ou cinquante cents, ce ne serait pas excessif.

Ce Numéro Comptera 60 Pages.

On y trouvera des illustrations en couleurs et autres nombreuses et d'exécution absolument artistique, des articles écrits spécialement pour cette publication et le commencement d'un GRAND FEUILLETON destiné au plus grand succès et choisi entre cent. Bref, ce numéro qui ne coûtera que cinq cents sera bienvenu partout, nous en sommes convaincus. Aussi conseillons-nous aux agents de ne pas négliger de nous faire parvenir le plus tôt possible leurs ordres pour le SAMEDI-NOËL, afin de ne pas se trouver de court comme l'an dernier.

CAUSERIE

On accorde des "licences" aux poètes pour les mettre plus à leur aise pour exprimer leur pensée, que la mesure et la rime gênent déjà assez.

Pour les annonceurs, on est encore plus indulgent: ce sont gens qui payent et ce serait là une raison assez valable pour leur passer bien des petites exigences.

Mais il y en a vraiment qui abusent de cette générosité.

J'ai lu dans ma vie des annonces bien cocasses; mais, assurément, celle qui suit et que je recueille dans un journal franco-américain remporte le prix.

C'est celle d'une dame qui se donne comme "clairvoyante à l'état d'extase".

Voici le texte de cette étonnante réclame:

"Médium léthargique; né avec double voile; le passé, le présent, le futur; aide des personnes en difficulté; ne faillit jamais; donne des avis sur toutes les questions d'intérêt, affaires, amour, mariage, divorce, spéculations, amis absents, testaments contestés, voyages, séparations, maladies, troubles de famille, numéros de loterie, journées heureuses, traduit les songes, découvre les maladies, les trésors cachés et les choses voilées; le mystère le mieux caché est révélé; donne les noms au long et les dates; est familière avec la science de la "Magie persane et Hindou" ou l'ancienne manière d'enchanter; prépare des talismans égyptiens qui vaincraient vos ennemis, fait disparaître les troubles de famille, ramène l'affection perdue, fait des mariages avec l'aimé, pas d'insuccès; contrecarre les influences pernicieuses et les mauvaises habitudes; guérit de la sorcellerie, des attaques d'épilepsie et de toutes maladies mystérieuses; réunit les séparés. DIT LE NOM TOUT AU LONG DE VOTRE FUTUR MARI OU FEMME, L'ÂGE ET LA DATE DU MARIAGE. ET DIT SI L'ÊTRE AIMÉ EST FIDÈLE OU NON; donne des charmes de chance romains, égyptiens, qui vous sortent de peine; la vérité garantie: tous ceux qui sont dans la peine et qui ont été trompés par d'autres médiums sont priés de venir sans délai pour se faire convaincre que ce médium-ci est la plus grande merveille de l'âge; révèle tout; pas d'imposture.

"Les étrangers à la ville s'épargneront du temps, de l'argent et des désappointements, en s'adressant à cette dame avant d'aller chez d'autres; des lettres avec timbres reçoivent réponses; heures 9 a.m. à 8 p.m., ouvert le dimanche.

"N.B. — Pas de temps à perdre, les personnes cherchant la vérité sont seules invitées: Envoyez un timbre pour circulaires."

* * *

Voilà certes un potage pour tous les goûts. J'aimerais bien à connaître le mortel qui découvrirait une lacune dans cette nomenclature. Grâce à cette dame on peut économiser sur tout, se passer d'avocat, de médecin, de Petit Albert ou de graisse de pendu. Au lieu de lancer son argent dans une loterie, on n'a qu'à recourir à sa clairvoyance pour décrocher un gros lot.

Le tout est garanti; il n'y a pas d'imposture. Il est vrai que le tarif des révélations n'est pas donné, mais une dame qui possède tant de moyens de s'enrichir elle-même ne saurait être bien "chérante".

Elle travaille uniquement pour le plus grand bien de l'humanité. Il n'en peut être autrement, car quand on possède tant d'attributs, on est plus proche du ciel que de la terre, et quand on est ainsi situé, les dollars et cents ne peuvent avoir qu'un léger attrait.

Toutefois, bien des gens trouveront que la dame se vante trop. Si la réclame était moins chargée, la confiance serait plus grande.

Je connais des gens ainsi bâtis: si vous leur promettez un dollar pour un sou, ils sont pris d'une méfiance invincible.

Il y a même des pays où les autorités policières, toujours indiscrettes et non moins sceptiques, se permettraient des expériences profanes sur la science et les procédés extatiques de la bonne dame et gêneraient ses opérations au point de la dégoûter à tout jamais de travailler pour l'humanité.

MISTIGRIS

SUFFISANT

X. — Je suppose que vous pensez que je suis un insensé ?

XX. — Voilà ce qui m'embarrasse. Si votre supposition est correcte, vous aurez lu dans ma pensée et alors vous ne serez pas un insensé, et cependant... Enfin vous comprenez ?

IL L'EST...

ENTRE ELLES

Enma — Prends garde, les opales portent malheur.

Esther. — Oui, je sais, à celles qui n'en ont pas.

SCIENCE LIMITÉE

La mère (impatiente). — Charles, combien de fois t'ai-je dit de t'éloigner du buffet ?

Charles. — Je ne sais pas, maman. Je ne sais compter que jusqu'à onze.

PAS CLAIR

Le patron. — J'ai congédié mon autre garçon à cause de son intempérance. Etes-vous sobre ?

L'applicant. — Oui, monsieur, très souvent.

UNE MÈRE SAGE

— Il y a dans ce jardin des statues que vous ne devez pas regarder.

— Lesquelles, maman ?

— Je te les indiquerai.



X. — Comment, c'est toi ! Comme tu es changé !
XX. — Oui, j'ai fait couper mes moustaches pour plaire à ma fiancée...
X. — Mon vieux... quand un homme fait le sacrifice de sa barbe pour une femme, il est rasé !...

GAFFE PROFESSIONNELLE



Le jeune médecin. — Votre jeune fille doit avoir une affaire d'amour secret.
Le vieux. — Comment ! Ce n'est pas ma fille, c'est ma femme !!!

ACTUALITÉ POÉTIQUE

*Brûlez les serments noirs : la révolte est finie.
Sur le bois qui s'effeuille et le champ qui s'endort,
L'automne défaillant ôte son casque d'or,
Tout empourpré du sang de sa belle agonie.*

*Adieu donc, une fois encor, terre bénie.
Montagne, asile noir des hautes forêts, port
Du silence, où sans bruit de la vie à la mort,
Roule un songe serein au gré de l'heure unie.*

*Adieu ! Voici la mer violente et les vents :
Et je lance mon rêve au milieu des virents,
Comme un appel d'amour à travers la mêlée.*

*Ma paix à tous ! A moi ma joie ou ma douleur !
— Mais toi, sous ton linon de neige immaculée,
Garde bien le grain par d'où surgira la fleur.*

M. POTTECHER

MOSAÏQUE

On sait que les balles modernes ont été qualifiées d'humanitaires, dès leur apparition. Il semble que l'expérience en est maintenant faite sur une échelle assez large pour qu'on puisse juger si ce qualificatif est mérité.

L'examen critique des documents publiés, tant sur la guerre hispano-américaine que sur la guerre sud-africaine, montre qu'il faut distinguer entre les tués sur le champ de bataille et les morts à la suite de leurs blessures.

Sur le premier point, d'après les documents fournis par le War-Office, les Anglais compteraient 1 mort sur 5 blessés, proportion égale à la moyenne des guerres antérieures, puisque, à Solferino, il y a eu 1 tué pour 5 blessés, et que les Allemands accusent la même proportion en 1870.

Devant Santiago de Cuba, la proportion des tués aux blessés, dans les divers groupes américains engagés, varia de 1 sur 7 à 1 sur 3, ce qui fournit encore la même moyenne de 1 sur 5.

Conclusion : les projectiles humanitaires tuent autant que les anciens.

Mais il est incontestable, par contre, que les morts consécutives aux blessures sont beaucoup plus rares, ce qui tient à deux facteurs : d'abord aux progrès de la chirurgie, devenu antiseptique grâce à Pasteur et à Lister ; et ensuite aux projectiles eux-mêmes, qui, lorsqu'ils n'atteignent pas un organe indispensable à la vie font certainement des blessures moins compliquées que les anciens projectiles.

En Afrique, dans certains hôpitaux, 40% des blessés anglais ont pu retourner à leur corps après une moyenne de cinq semaines de traitement. Ils avaient donc été insuffisamment blessés par les Boers, car le but de toute atteinte par un projectile est, sinon de tuer, du moins de mettre l'homme touché dans l'incapacité de reprendre les armes pendant la campagne, c'est-à-dire pendant une durée d'au moins six mois.

Mais, au cours de la guerre sino-japonaise, plus de 30 blessés japonais sur 100 reprirent leur service. Les grosses balles chinoises mériteraient donc autant que les petites balles boers la qualification d'humanitaires ? C'est ici qu'apparaît la préférence de la nouvelle chirurgie.

A noter aussi, dans le même ordre d'idées, le peu d'efficacité de l'artillerie moderne.

Tandis qu'en Crimée, l'artillerie réclamait 43% des blessures ; qu'en 1870-1871, l'artillerie allemande réclama à son actif 25% de nos blessés ; d'après le chirurgien anglais MacCormac, 1,000 obus anglais n'auraient

tué que 127 et blessé, 10 Boers. A Colenso, après deux jours de bombardement, les Boers eurent 5 tués ; à Paardeberg, Cronjé et ses 1,000 hommes ont tenu pendant dix jours sous le feu de 120 canons, soit un canon anglais contre 33 Boers ; et il y eut à peine un tué par canon.

Voilà certes une artillerie qui fait plus de bruit que de besogne et qui mériterait également d'être qualifiée humanitaire, tout comme les projectiles de petit calibre.

On connaît les moyens proposés et même appliqués pour réduire au minimum la résistance de l'air dans la marche des trains rapides. En France on a dans cet ordre d'idée, les locomotives *faud l'air* du P.-L.-M. et des chemins de fer de l'Etat. Cette disposition, qui consiste à terminer en pointe, vers l'avant, toutes les parties de la locomotive et à lui donner aus-i, en quelque sorte, l'aspect de la proue d'un navire de guerre, n'a pas

trouvé d'imitateurs : on n'est pas convaincu de l'efficacité absolue du système auquel on reproche sa forme compliquée, et qui ne saurait empêcher, dans tous les cas, les résistances résultant du mouvement des roues du train et des tourbillons d'air qui se forment dans les espaces existant entre les divers wagons.

On fait, en ce moment, aux Etats-Unis, des essais du même genre, mais en appliquant des principes diamétralement opposés. Le train éclair aménagé, dans ce but, par le "Baltimore and Ohio Railroad" est remorqué par une locomotive ordinaire dont on n'a pas modifié la forme à l'avant.

Dans le train, au contraire, tous les wagons ont été munis de garnitures latérales recouvrant les roues, aussi bas que possible, et supprimant tout espace libre entre deux véhicules successifs. En outre, le wagon de queue est lui-même arrondi à son extrémité, dans le genre de la poupe d'un vaisseau.

Les premiers essais paraissent démontrer que, dans les mêmes conditions de charge et de puissance de la machine, on a pu réaliser un gain de vitesse de 11 à 16 kilomètres à l'heure, dû à la diminution de la résistance de l'air.

Néanmoins, les techniciens américains sont d'avis que ces essais doivent être contrôlés sérieusement et leurs résultats enregistrés à l'aide de dynamomètres très précis, avant qu'on puisse proclamer l'efficacité du système. On pense également qu'il serait utile, pour déterminer l'influence de la forme en pointe de l'avant, de faire remorquer aussi un semblable train par une locomotive de la forme spéciale adoptée par le P.-L.-M. et l'Etat.

OMNIBUS.

PAS ASSEZ RICHE

Le docteur Trancherif. — Avez-vous fait un soigneux examen du patient à l'aide des rayons X ?

L'assistant. — Oui. Voici ce que j'ai découvert dans sa poche. Onze sous, une clef et une carte de restaurant.

Le docteur Trancherif. — Dites-lui qu'il n'est pas malade.

DOUZAINÉ D'ÉPICIER

La cliente. — J'ai ordonné une douzaine d'œufs et vous ne m'en avez envoyé que onze !

L'épicier. — Bien, madame, il y en avait un de mauvais et j'ai pensé que vous n'en auriez pas besoin.

NATURELLEMENT

Mlle Lucie. — Il est considéré comme très inconvenant de donner des bijoux à une jeune fille qui n'est pas votre fiancée.

M. Arthur. — Par qui ?

Mlle Lucie. — Par toutes les autres jeunes filles.

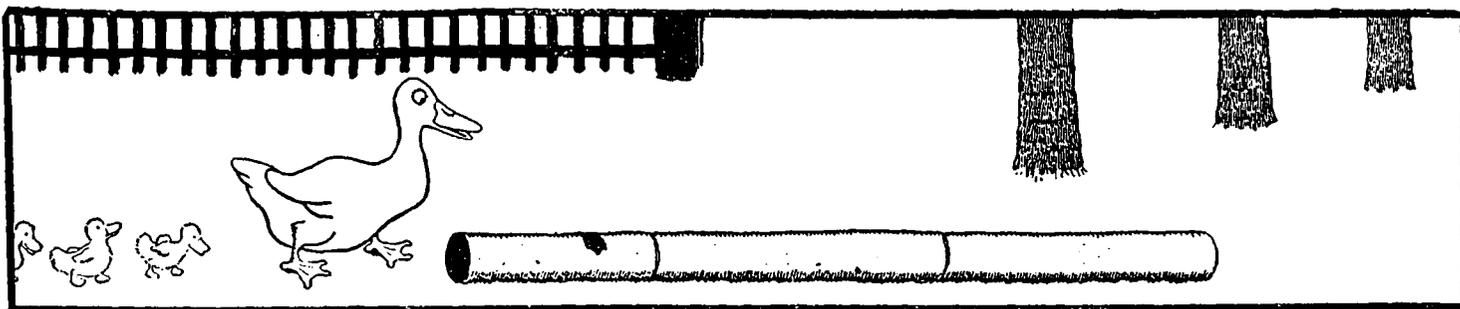
A LA CASERNE

Le sergent-instructeur. — Soldat Lalleme, vous êtes un idiot ! Vous voulez défendre votre pays et vous ne savez seulement pas où il est situé.

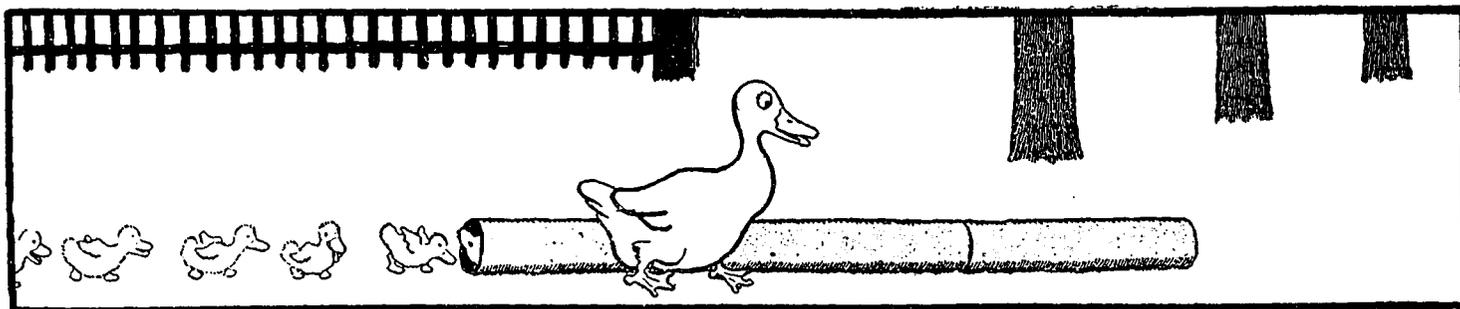
DEVINETTE



— Ou diable ai-je pu fourrer mon képi. Sûrement, si je ne le retrouve pas on va me mettre au bloc !



I



II

COUCHER DU SOLEIL EN AFRIQUE

*Ivre d'horreur j'assiste à ton coucher farouche.
Dans la cendre embrasée, à soleil dévorant !
Rouge ulcère du ciel, gris de gangrène, oïl louche,
Et cruel et souillé de Tibère expirant !*

*Là-bas rous sourient-ils du qui so'eil dorant
Nos soirs, au doux pays de France ? Sur sa couche,
C'est un roi qui s'endorit paisible, et dont la bouche
En songe encor murmure un arrêt bisnifisant.*

*Ici c'est un bandit, qui meurt saoul de carnage !
Il a brûlé, tué tout le jour, et sa rage,
Laisse enfin, s'est changée en un lugubre ennui.*

*Assoiffé du néant, sans nul remords du crime,
A corps perdu, d'un bond, il se rue à l'abîme !
— Et brusquement, sur le monde s'abat la nuit.*

ALBERT FERMÉ.

LE GAËL

Sous un ciel noir et lugubre, déchiré d'instant en instant par l'éclair, de grandes vagues créées d'argent mugissent, échevelées, terribles, emportées dans un galop formidable vers les nues qu'elles semblent vouloir escalader.

Le trois-mâts *l'Intépide*, perdu au milieu du chaos et le flanc ouvert par un roc, sombre lentement avec des soubresauts, des gémissements d'agonisant.

Un petit homme, tout de nerfs, à la taille droite et fière, au regard d'acier, le capitaine Le Gaël. — hurle entre deux coups de tonnerre :

— Nous sommes vaincus... Allons, vite, en prière, mes enfants... Allons, vite, en prière, mes enfants...

Les matelots, impuissants, abandonnent les pompes et c'est chose vraiment belle qu'une prostration de vingt hommes bronzés, à large poitrine, combattants héroïques des tempêtes, s'appêtant à mourir simplement.

Le capitaine ordonne, quand la prière est achevée :

— Mettez à la mer le canot qui reste."

Cela fait :

— Quo les plus jeunes descendent les premiers, puis viendront les vieux, reprend Le Gaël.

Les hommes sont vite réunis dans le canot, qui semble à se dérober sous un poids trop lourd ; ils comprennent ce danger et, pourtant, ils attendent, silencieux, le capitaine.

Mais Le Gaël pense :

— Si je descends près d'eux, le canot, qui n'en peut supporter davantage, sera vite submergé et je périrai avec ces pauvres gens...

Puis, tout haut, très farouche, presque brutal, il continue, parlant à ses matelots :

— Allez... et que Dieu vous protège !...

Vingt voix crient ensemble :

— Pas sans notre capitaine.

Le Gaël se fâche et d'une voix brève, impérieuse :

— Je le veux !... vous me devez obéissance... Allez !

Dans le canot, un vieux à barbe presque blanche se lève :

— Écoutez, capitaine, supplie-t-il, prenez ma place ; vous savez que je suis vieux ; je connais assez la vie pour la laisser sans trop de regret. D'ailleurs, mon âge avancé ne me promet pas de longues années d'existence et puis, moi, je suis tout seul : personne à soutenir, personne à pleu-

rer... je partirai sans faire des malheureux ; mais vous, capitaine... vous avez...

— Moi, j'ai mon devoir à respecter et à servir avant tout, dit fièrement Le Gaël, et je vous défends de raisonner mes ordres.

... Alors, dans la nuit, le canot s'éloigne, disparaît.

* * *

Mais maintenant qu'il est seul, tout seul, sur son bâtiment, le capitaine Le Gaël, très pâle, l'œil fixe, agrandi de tristesse, se livre à toutes les réflexions qui s'agitent derrière son front brûlant.

Il oublie tout : le lieu où il est, la tempête, la mer qui le guette, l'attend.

Sa pensée rapide, d'une merveilleuse et cruelle lucidité, le transporte là-bas vers la France, près des siens, dans un petit coin de terre, aux environs de Brest.

Alors Le Gaël revoit le joli jardinet si propre où il a passé de doux moments de loisirs, il franchit le seuil de sa demeure et il serre dans ses bras la compagne de sa vie, celle qu'il s'est choisi pour partager en commun les rares joies et les nombreuses vicissitudes de l'existence.

Il n'y a pas huit ans qu'ils sont unis ; son roman d'amour simple et loyal se présente à lui dans tous ses moindres détails ; il revoit les émotions neuves, exquises, qui ont gonflé son cœur quand il rencontrait pour les premières fois sa fiancée.

Puis, c'est le mariage et, plusieurs mois ensuite, l'enfant.

Cette enfant se nomme Georgette.

Georgette !... sa créature délicieuse, avec son sourire éternel, ses grands yeux azurés, ses joues où il fait bon déposer des baisers.

Georgette !... sa fille adorée, un morceau de sa chair, une partie de son âme.

Et il semble à Le Gaël, pendant ce moment critique où il va disparaître, emporté dans les eaux, il lui semble que deux petits bras potelés lui serrent doucement le cou et qu'une voix mutine, pleine de caresse, lui souffle à l'oreille :

— Papa ! papa ! embrasse ta Georgette, ta petite Georgette, qui t'aime tant.

Soudain, les visions aimées s'évanouissent : le capitaine Le Gaël se trouve sur l'immense mer en furie, perdu sans retour, n'ayant plus qu'à mourir.

Alors, le cœur tordu d'un désespoir énorme, la poitrine oppressée de sanglots, il s'adosse contre le mât pour ne pas tomber :

— Mon Dieu c'est bien fini, maintenant pense-t-il, jamais, je ne les reverrai plus jamais ! oh ! c'est horrible ! horrible !

En ce moment, une vague gigantesque — bienfaisante, car elle va faire cesser une souffrance trop amère — passe sur le pont de *l'Intépide* avec un fracas sinistre ; le bâtiment craque, s'entr'ouvre, tourne sur lui-même, puis disparaît dans l'abîme.

Et un long cri déchirant, suprême, inouï, domine un instant la tempête :

— Adieu, Georgette !... Ma fem... ma femme chérie... adieu !

H. CASCARINO.

RIEN D'EXTRAORDINAIRE

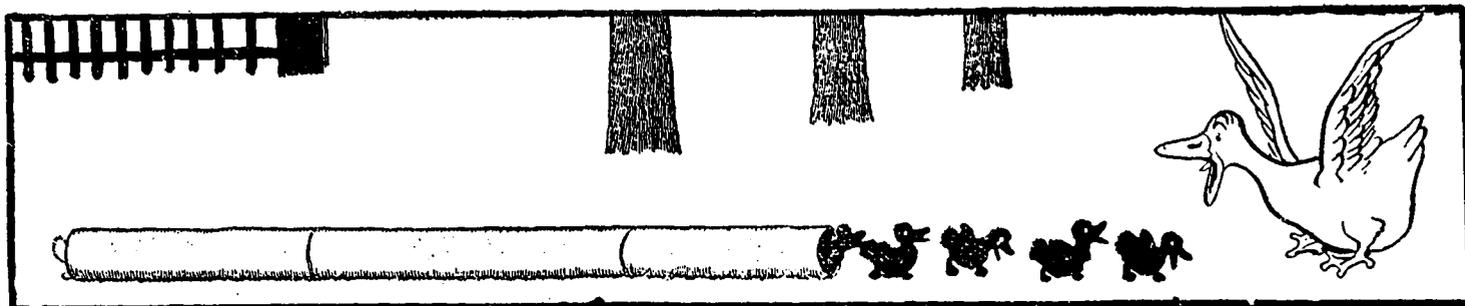
Célestin — Comment tombe-t-on en amour ?

Philidor. — Comme on tombe dans n'importe quelle autre excavation... faute de regarder quand on marche

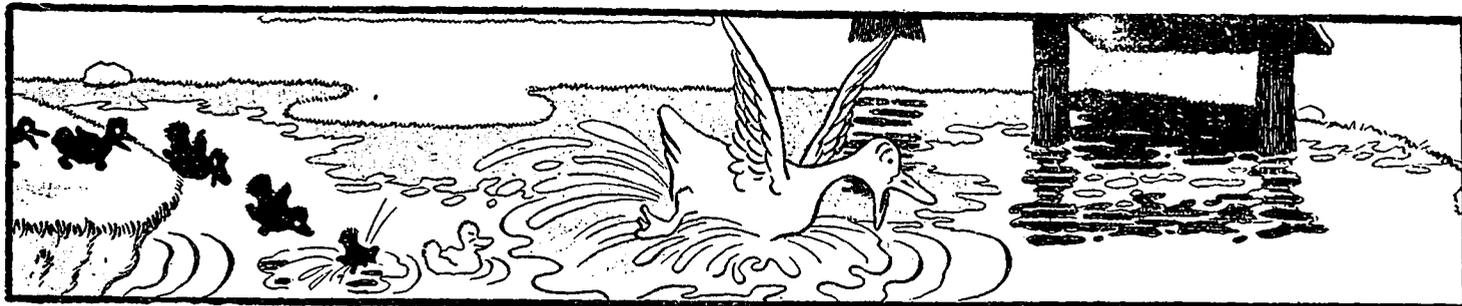
AMABILITÉ

Le conférencier. — Ces gens-là sont singuliers. Ils me donnent autant pour une courte lecture que pour une longue.

L'ami. — Ils devraient te payer davantage, il me semble.



III



IV

LA PATIENCE

*Ce n'est pas assez d'être patient avec les autres,
il faut l'être encore avec soi-même.*

QUIT L III.

Etrange recommandation, direz-vous peut-être, ne nous prêche-t-on pas sans cesse de nous traiter sans ménagement, d'être pour nous-mêmes des conseurs impitoyables, et voilà qu'aujourd'hui, on nous enseigne la douceur vis-à-vis de notre propre personne.

Ne vous réjouissez pas trop vite ; ce n'est point une détente dans la sévérité que vous devez à votre conduite, que je viens vous conseiller, ce n'est pas une relâche dans vos efforts, du tout.

Voici ce qu'il faut entendre par cette patience.

Vous connaissez, n'est-ce pas, des professeurs, des instituteurs, des mères de famille ? Vous les avez vus à l'œuvre cherchant à façonner de jeunes cerveaux et de jeunes cœurs ; vous savez quel labour incessant est leur lourde tâche ; ils doivent répéter et répéter encore. Ils épèlent lentement les grandes vérités de la science ou de la morale à ces êtres neufs ; ils s'efforcent de les convaincre, d'intéresser leur intelligence, d'enflammer leur zèle.

Et que récoltent-ils souvent après ce labourage pénible, après ces semailles minutieuses.

Si peu de chose, hélas !

Ils s'aperçoivent que leurs efforts ont été perdus en grande partie et qu'il faut recommencer, à nouveau, l'œuvre qu'ils croyaient accomplie et définitive.

Eh bien, nous sommes à nous-mêmes ce maître et cet éducateur ; certes, il lui arrive parfois de n'être pas à la hauteur de sa tâche, et de manquer à ses devoirs sacrés ; mais, parfois aussi, il est courageux, il travaille, recherche avec soin les meilleurs procédés pour acquérir telle vertu, se corriger de tel vice.

L'occasion survient ; et, voilà que l'âme encore fragile, y succombe malgré ses résolutions ; elle reprend la voie première, oublieuse du noble plan qu'elle s'était restée.

Lorsque nous constatons cette nouvelle faiblesse, lorsque nous reconnaissons, comme le maître, l'inanité de nos bonnes dispositions, une sorte d'impatience s'élève dans notre âme contre nous-mêmes. Cette impatience est faite surtout d'une profonde humiliation de notre rechute ; non pas, d'une humiliation modeste et pénétrée de notre peu de valeur ; mais en réalité d'un orgueil blessé.

Soyons patients avec nous-même, c'est-à-dire, reprenons sans cesse avec un courage nouveau l'œuvre qui a échoué une première fois.

Le mérite se mesure à l'effort, non au succès.

Ne nous irritons pas contre notre faiblesse : cette colère nous conduirait au découragement.

Ne sommes-nous pas tous de pauvres enfants étourdis, qui doivent être traités avec une patience inlassable ? ne sommes-nous pas des écoliers inattentifs auxquels il faut répéter plusieurs fois le même enseignement ?

Ce n'est point à dire qu'il faut avoir pour nos fautes cette coupable indulgence, qui les excuse et en provoque de plus graves.

Non, et, loin de moi la pensée d'exciter chez vous cette gâterie naturelle dont tout être sait s'envelopper lui-même.

Mais je commande aux âmes qui se sentent amoindries dans l'orgueilleuse opinion qu'elles ont de leurs vertus, d'être patientes dans leurs faiblesses et de reprendre, après chaque chute, une résolution plus forte, un plus vif désir de perfection, et cela, sans se lasser jamais ; car ces défaillances sont inhérentes à notre être. Et même elles nous conservent dans une salutaire défiance, et tiennent en éveil notre attention.

Cette irritation, cette vanité humiliée, que nous ressentirions à la vue de nos fautes, risqueraient de nous éloigner au contraire de la vraie perfection, de la perfection sans emphase et sans orgueil.

M R.

HAUTS EXEMPLES

M. Prud'homme écrit à son fils :

« Imite les grands hommes, ils laissent leur nom à une chose utile : Racine est un légume ; Molière est une fontaine ; Voltaire, un fautoil ; Lanartino, une redingote ; et Chateaubriand, un morceau de bœuf. »

JUSQU'AU BOUT

Le passant.—Comment, malheureux, vous vous pendez, à présent ! c'est bien là le couronnement de toute une vie de dissipation...

Le perdu.—Hé bien quoi ? Je suis logique avec moi-même ! J'ai bien le droit d'user de la vie jusqu'à la corde !

DANS LA CUISINE

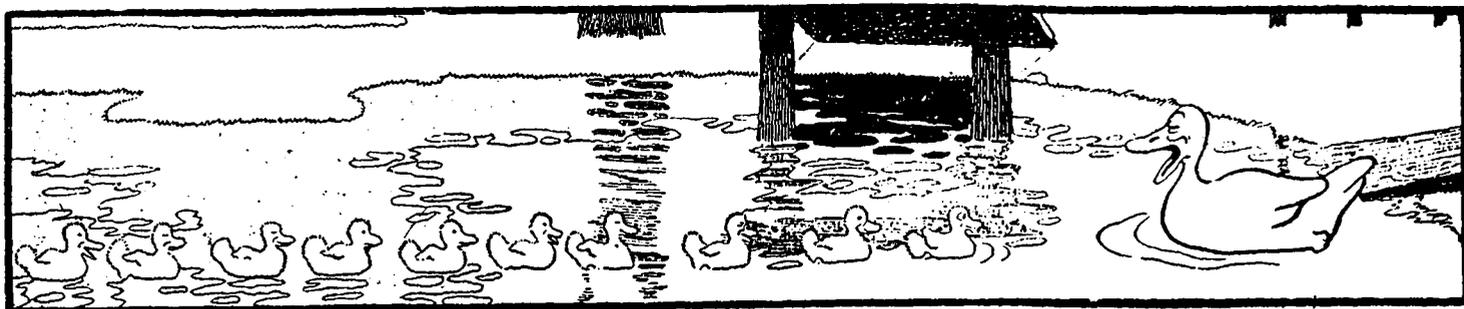
Madame.—Vous venez encore de me casser une assiette ! Non, écoutez ma fille, vous êtes trop brise-tout, je suis obligée de vous remercier...

Justine.—Oh ! il n'y a pas de quoi, madame.

SOUS LA TONNELLE

Lui.—Emma, vous n'avez pas de cœur !

Elle.—Comment cela se peut-il puisque, d'après vous, j'ai le vôtre.





BROMLEY CRIB.

DEUX FAMEUX BULLDOGS

Après avoir enlevé aux Anglais le championnat du "yachtisme" international, les Américains viennent de faire à l'amour-propre sportif de l'Angleterre une blessure encore plus vive. On sait que le bulldog est considéré dans ce pays-là comme une espèce d'animal national. De fait, il y eut un immense succès pour l'artiste qui eut l'idée de représenter la nation britannique sous forme d'un de ces puissants quadrupèdes avec la légende : *What we hold we keep*.

Or, M. R. Croker, fils du chef de Tammany Hall, de New-York, vient d'enlever à l'Angleterre les deux plus beaux types de bulldogs : *Bromley Crib* et *Rodney Stone*. Ce fait a revêtu l'importance d'un événement historique même aux yeux de ceux que le sport n'émeut pas. *Rodney Stone* a été payé \$5,000 et *Bromley Crib* \$2,000.

CHRONIQUE

Partout où la langue française est parlée et surtout enseignée, on continue d'attacher une importance considérable au rapport du Conseil supérieur de l'instruction publique de France, rapport qui conseille de soulager la langue d'une foule de difficultés inutiles. Le SAMEDI a très souvent tenu ses lecteurs au courant de ce travail de réforme linguistique. Aujourd'hui on sera sans doute intéressé par la lecture de l'analyse d'une excellente étude sur la question, publiée par un anonyme qui doit être un professeur.

Étant donné, dit-il, que par notre temps de chasse aux diplômes, devenus, en quelque sorte, universellement obligatoires, nous marchons à grands pas vers le moment où du plus haut au plus bas de l'échelle sociale il n'y aura que deux classes bien distinctes : celle des examinateurs et celle des examinés ; étant donné que bientôt probablement nul ne sera plus admis à gagner son pain, même en tant que simple planteur de choux, s'il n'a, au préalable, conquis un parchemin attestant que comme le plus raffiné des linguistes, il ne lui arriva jamais d'infliger le moindre manque de respect à très vénérable dame *grammaire*, et notamment à sa très fantaisiste fille demoiselle *orthographe* ; étant donné enfin que, pour n'importe quel examen, le moindre manquement de ce genre, constituait une sorte de péché mortel, entraînant la damnation absolue — c'est-à-dire l'élimination rigoureuse de l'irrévérent ; et que de ce fait maintes et maintes vocation se trouvaient entravées, pour lesquelles le postulant pouvait cependant avoir des aptitudes spéciales, l'heure paraissait venue de convertir en fautes vénielles et négligeables, les prétendus vices rédhibitoires. Vrai-

ment donc l'édit de tolérance s'imposait aux dispensateurs des indispensables parchemins.

"Dorénavant, dit le premier article de l'arrêté, il ne sera plus compté de fautes aux candidats pour avoir usé des tolérances indiquées dans la liste ci-annexée."

Et longue, très longue est cette liste qu'a dressée le conseil supérieur, et où il s'agit surtout de prescriptions syntaxiques, dont, à l'avenir, il sera loisible de s'affranchir.

Par exemple, parmi les substantifs dits des deux genres, comme *aigle*, *amour*, *orgue*, *délice*, *automne*, *hymne*, *orge*, l'on tolérera toujours l'adoption de l'un ou l'autre genre. Pour les noms propres on admettra qu'ils prennent la marque du pluriel, *les Corneilles*, *les Racines*. Pour les noms formés d'un verbe et d'un substantif, on aura la liberté de les écrire en un seul mot ou en deux : de *gagne petit* ou *gagnepetits* ; de même pour ceux qui sont composés d'un nom et adjectif : une *basse cour* ou une *bassecour*, des *basses cours* ou *bassecours* ; même faculté pour *grandmère* au lieu de *grand'mère*, et *grandemesse*, *granderoute*, un *rougegorge*, des *rouges gorges* ou *rougeorges*, un *trois mâts* ou *troismâts*, un *coffre fort* ou *coffrefort*, des *coffres forts* ou *coffreforts*.

Trait d'union déclaré facultatif par ci, suppression d'article autorisée par là. Ex. : *L'histoire ancienne et moderne*, au lieu de *l'histoire ancienne et la moderne*.

On pourra aussi soumettre certains mots latins devenus d'usage courant, à cette même tolérance, et écrire, par exemple : un *te Deum* ou *tedcum*, *ex voto* ou *exvoto*, des *tedcumis*, des *exvotos*.

Pour les adjectifs construits avec plusieurs substantifs, on tolérera l'accord avec le substantif le plus rapproché, ex. : *des appartements et chambres meublées*, un *courage et une foi nouvelle*. On pourra également écrire *une demi* ou *demie heure* ; et d'un seul mot *nouveauté*, qui fera au pluriel féminin des *nouveautés*. Aux adjectifs numéraux *vingt* et *cent* on tolérera dans tous les cas l's du pluriel : *quatre-vingt* ou *quatre-vingts-dix hommes*, *quatre cent* ou *quatre cents trente ans*. Le *mil*, usité jusqu'ici pour

les dates pourra devenir *mille*, comme dans les comptes ordinaires.

Pour l'adjectif *tout* on pourra dire indifféremment *des personnes tout heureuses* ou *toutes heureuses*.

L'accord des sujets et des verbes donne lieu à une grande suite de tolérances. *Un peu de connaissances suffit* ou *suffisent* ; *plus d'un de ces hommes était* ou *étaient à plaindre* ; *c'est* ou *ce sont* pourront être mis librement devant un énoncé pluriel : *C'est* ou *ce sont des montagnes*. On pourra aussi, comme correspondance du temps, dire : *ad libitum*, *il faudrait qu'il vienne* ou *qu'il vint*.

Enfin nous abordons la région épineuse des participes.

Pour le participe présent, qui se confond avec l'adjectif verbal, on devra, dit le texte officiel, éviter avec soin les subtilités dans les exercices, et l'on tolérera par conséquent *des sauvages qui vivent errants* ou *errant dans les bois*.

Pour le participe passé, après une admonestation aux règles dont la complication "n'est qu'une cause d'embarras dans l'enseignement et rend très difficile l'étude de notre langue aux étrangers", il n'est rien changé à la tradition d'après laquelle le participe passé construit comme épithète doit s'accorder avec le mot qualifié, et construit avec le verbe être : *des fruits gâtés*, *ils sont tombés*, *elles sont tombées* ; mais s'il est construit avec avoir, on tolérera qu'il reste invariable dans tous les cas où l'on prescrit aujourd'hui de le faire accorder avec le complément ; l'on pourra donc écrire à volonté *les livres que j'ai lus*, ou *lu*, *les fleurs qu'elles ont cueilli* ou *cueillies*... etc., etc...

KODAK.

RIEN A CRAINDRE

Bouleau.—Vous devriez prendre quelque chose pour votre rhume. Un rhume négligé a souvent de sérieuses conséquences.

Roulour.—Le mien n'est pas négligé du tout. Cinq ou six cent de mes amis s'en occupent.

PEUT-ÊTRE

Le pensionnaire.—Cette soupe au poulet me paraît être plutôt faible.

Mme Courdur.—Je ne sais pas pourquoi. J'ai pourtant dit à la cuisinière comment faire. Mais peut-être qu'elle n'a pas saisi l'idée.

Le pensionnaire.—Peut-être même qu'elle n'a pas saisi le poulet.

CORRECTIF

La petite Bertha apprend à lire. L'autre jour rencontrant la phrase : "Le chat a un rat" elle s'écrivit : "Celui qui a écrit cela est un ignorant. Un chat n'a pas un rat, mais des petits chats."

COURRIER FEMININ

L'odeur de cuisine qui imprègne les vêtements désole toutes les ménagères, pourtant il n'est pas toujours possible de s'occuper de cuisine en robe de chambre. La mère de famille qui prépare le déjeuner doit être prête pour le retour de son mari, en costume propre, convenable et, autant que possible, dépourvu du parfum d'oignon.

Pour remédier à cet inconvénient, je leur conseille d'adopter la vaste robe de chambre de toile du pays, ou encore le grand tablier droit, à manches larges, descendant jusqu'aux pieds, et préservant toute la robe; une ceinture étroite, peu serrée, retiendra l'ampleur à la taille.

Ce vêtement, robe de chambre ou tablier, est très large, en sorte qu'on peut le passer rapidement sur sa robe, surtout à cette époque où les manches du corsage ne sont pas hautes; il préserve à la fois la jupe, le corsage, des taches de graisse qui peuvent jaillir d'une casserole, il les préserve aussi de la détestable odeur de cuisine. Je ne saurais trop en recommander l'emploi à mes lectrices; il faut en avoir deux, afin de ne point être privé pendant la lessive, on les prendra en toile du pays très solide, de couleur sombre; dès qu'on quitte la cuisine, on enlève ce vêtement, et on se retrouve propre, sans tache et sans odeur.

Pendant que nous sommes dans ce royaume intime, laissez-moi vous faire une autre recommandation.

Vous qui êtes toutes vertueuses et actives, il vous arrive très souvent de mettre la main à la pâte; c'est très sage, et c'est le plus sûr moyen d'avoir une cuisine saine et économique; mais il n'est pas nécessaire d'endommager vos mains fines pour arriver à ce résultat.

Il faut avoir, à proximité du fourneau, pendue à un clou, une sorte de petite poignée souple avec laquelle on saisira la queue d'une casserole ou d'une poêle, ou l'anneau d'une couvercle; la fonte chaude et grasse entame l'épiderme et le salit très profondément. Ce petit torchon double ou triple peut se faire, par exemple, avec le haut de vieilles chaussettes qu'on ne peut plus raccommoder.

S'il faut éplucher des oignons, des légumes, on mettra une paire de gants tannés ou piqués; les pommes de terre, en particulier, brunissent les doigts, et le liquide qui s'en échappe quand on les pèle, ou qu'on les gratte, pénètre dans les moindres sillons de la peau, les dessine en brun, d'une façon très vilaine, et qui ne s'enlève pas aisément.

Enfin, pour terminer ce chapitre, je vous conseille de ne pas vous pencher inutilement au-dessus des casseroles, de ne pas séjourner sans besoin dans l'atmosphère de la cuisine, enfumée par des vapeurs de lard, d'oignon, etc.

Tout ceci n'est pas un vain conseil et ces prescriptions sont assez faciles pour en essayer sans crainte. Le résultat que vous obtiendrez sera si satisfaisant, vous aurez tant de plaisir à faire d'excellente cuisine, sans avoir l'air d'une cuisinière, que vous serez largement récompensées de vos peines.

N'objectez pas que ces coquetteries ne sont pas de votre rang ou pas de votre âge; non, quel que soit l'âge et quel que soit le rang, une femme gagne toujours à être propre, bien tenue, sans odeur de grillon et sans taches aux mains.

Puisque je vous indique aujourd'hui les petits moyens qui aident une femme à se maintenir élégante, laissez-moi vous apprendre comment il faut vous regarder à la glace.

Parmi les plus coquettes d'entre vous, il y en a beaucoup, j'en suis sûre, qui s'ajustent soigneusement, se coiffent, s'arrangent, en se plaçant devant la glace, et se tiennent ensuite, pour très satisfaites, quand elles ne voient rien de défectueux.

Mais, de la sorte, pensent-elles avoir jugé de l'ensemble? Du tout.

Pour se bien voir, pour être sûre de l'impeccabilité de sa toilette, il faut se regarder de tous les côtés.

Pour cela je ne saurais trop recommander l'usage de la double glace, c'est-à-dire de deux glaces placées en face l'une de l'autre, ou sur deux panneaux se coupant à angle aigu, de telle sorte que, se plaçant devant l'une, on voit son image réfléchi dans l'autre; on peut ainsi s'examiner de tous les côtés et s'assurer que la ceinture est proprement fixée par der-

rière, que la jupe tombe bien, que la nuque n'est pas embarrassée de vilaines mèches et que le ruban du col est bien assujéti.

La glace d'une porte d'armoire à glace, par le fait qu'elle est mobile, permet d'être utilisée de la sorte avec une glace fixée au mur, placée convenablement.

Pour la coiffure seule, une glace à trois faces rend les plus grands services; non seulement le devant des cheveux peut être bien soigné, mais, encore, l'ensemble de la coiffure peut être disposé en lignes harmonieuses, doucement arrondies, qui charment tant l'œil et augmentent tant la grâce des mouvements de la tête et du cou.

XXX.

SON REVENU

Le père. — Quel revenu avez-vous personnellement pour faire vivre ma fille?

L'amoureuse. — \$900.

Le père. — Co qui avec l'intérêt à 5 sur \$18,000 que je donnerai à ma fille fera...

L'amoureuse. — Pardon, monsieur, j'ai inclus cet intérêt-là dans le chiffre de mon revenu.

SES EXIGENCES

Elle. — Vous n'épouseriez pas une femme seulement pour son argent, n'est-ce pas?

Lui. — Oh! non, il faudrait sûrement qu'elle eut quelques petits attraits en plus.

AU-DEVANT DES COUPS

Bouveau. — Quoi! tu lui as offert délibérément de lui prêter cinq piastres?

Rouveau. — Oui. Vois-tu, je craignais qu'il me demande de lui en prêter dix!

SURTOUT

Mme Gation. — On dit que c'est malchanceux de rencontrer un homme qui louche.

M. Gation. — Oui, surtout s'il est en bicyclette.

C'EST CELA

Le père. — Voici le coucher de soleil peint par ma fille. Elle a étudié la peinture à l'étranger.

L'ami. — Ça doit être cela, car je n'ai jamais vu de coucher de soleil de ce genre-là par ici.

La gaieté et l'esprit sont les compagnons ordinaires du soldat français dans toutes les misères.



RODNEY STONE.

UN ENTHOUSIASTE



Mlle Laflamme. — Rien comme l'agriculture ! Je me lève chaque matin à quatre heures...
 Son amie. — Vraiment ? Quand as-tu commencé ce régime ?
 Mlle Laflamme. — Ce matin.

MARIE-MARINE-SIDONIE

Lardillon travaillait avec ardeur, et en pantoufles, au premier chapitre de son feuilleton nouveau : *Pétard et poison ou l'Éléphant trempé dans l'huile*. Il avait déjà massacré une intéressante orpheline et envoyé ailleurs sa noble aïeule, lorsque Mme Lardillon pénétra dans son bureau.

— Mon ami, veux-tu voir la nouvelle bonne ?

Lardillon leva la tête, laissant ainsi quelque répit à la troisième victime de son mélo, et, les yeux pleins encore de l'horreur du crime :

— Non, dit-il, je ne veux pas voir la nouvelle bonne. Ce n'est pas mon affaire de voir la nouvelle bonne. C'est la tienne. Et, d'ailleurs, laisse-moi tranquille. Je suis en train d'assassiner une religieuse. Tu viens toujours me déranger quand j'assassine. Ça devient fastidieux.

— Mais elle est à la porte

— Ah ! elle est à la porte ?... Eh bien ! qu'elle entre. Entrez, mon enfant. Vous êtes la nouvelle bonne. Continuez. Vous êtes très gentille. Vous ressemblez à l'orpheline que j'ai massacrée tout à l'heure. Comment vous appelez-vous ?

— Marie Delarue, monsieur.

— C'est un très joli nom. Si ça ne vous fait rien, je vous appellerai Sidonie. Mademoiselle vous appellera comme elle voudra. Mais moi, je tiens à Sidonie. C'est le nom de notre ancienne bonne, et vous appeler autrement me troublerait. Qu'est-ce que vous savez faire ?

— Tout, monsieur.

— C'est suffisant. Vous me plaisez. Vous ne vous appelez pas Bosse ?

— Non, monsieur.

— C'est dommage, car je vous dirais : " Vous me plaisez, Bosse ! "

— Oh ! Alexandre ! intervint Mme Lardillon.

— C'est bien. Disparaissez. Laissez-moi rattraper ma religieuse, qui n'est qu'à moitié poignardée et qui va s'échapper, alors qu'il est urgent qu'elle meure. Le déjeuner à onze heures, hein ! Bichette ?

— Oui, mon ami.

— Ah ! dites donc, Sidonie, avez-vous des certificats ?

— Non, monsieur. Je n'ai pas encore été placée.

— Tant mieux. Nous vous formerons. Ah ! d'où venez-vous ?

— De mon pays, monsieur.

— Oui, je pense bien que ce n'est pas du pays du shah. Mais où est-ce, votre pays ?

— Près de Brest, monsieur, sur la mer.

— Ah ! ah ! vous êtes une marino ? Une petite marino ?

— Je ne sais pas, monsieur.

— Si ! si ! vous êtes une petite marino bretonne.

— Bretonne, oui, monsieur.

— C'est absolument ça. Eh bien ! Marine, vous pouvez disparaître. Toi aussi, Bichotte. Je me replonge dans ma religieuse.

Et il écrivit, d'un jet :

La malheureuse râlait de douleur et d'épouvante. Elle se tordait sur la

terre rougie de son sang : ses ongles s'accrochaient désespérément aux bras du misérable.

Mais un coup plus violent que les autres l'abattit à la fin, et elle demeura immobile, la tête presque entièrement détachée du corps.

L'assassin eut un cri de triomphe sauvage.

— Sapristi ! j'en frémis moi même, s'interrompit Lardillon. Et il fit une cigarette.

Pendant que la nonne infortunée se voyait ainsi guillotiner en quelques lignes, Mme Lardillon installa la nouvelle, lui montra sa chambre, la cuisine, l'office, la cave, les ustensiles divers dont elle allait prendre le gouvernement. Marie-Sidonie-Marine écoutait les explications avec déférence. Elle paraissait noter soigneusement dans sa cervelle les goûts de monsieur, les préférences de Madame, les habitudes de l'un et de l'autre, comme doit faire une domestique désireuse de se dévouer à ses maîtres. Elle ne risquait que des réflexions judicieuses, modestement, d'une voix un peu forte de fille ayant respiré toute sa vie les embruns salés. Puis elle se mit à cuisiner, séance tenante, ne s'embarassant de rien, trouvant les objets à leur place, alerte et dégourdie, tous à fait plaisante à voir.

Au physique, Marie Delarue était une grande jeunesse un peu plate, un peu haute en couleur, avec une drôle de frimousse délurée. Elle portait le costume de son pays, très pur, les jupes courtes et le petit bonnet typique. Ses mains n'étaient pas trop rouges et ses pieds n'étaient pas trop grands. Quelque duvet estompait sa lèvre supérieure, et donnait à sa physionomie une allure forte et courageuse.

Le déjeuner fut excellent. Lardillon, satisfait d'avoir perpétré trois crimes dans sa matinée, l'assaisonna des plaisanteries qu'il

affectionnait. Le dîner fut exquis, servi sans bruit, sans embarras, avec une correction que le ménage de l'écrivain avait depuis longtemps oubliée. Le fumet en remplissait encore la maison quand les époux s'en furent chercher le repos des justes en murmurant :

— C'est une perle, que nous avons dénichée là.

— C'est un trésor.

La journée du lendemain fut un nouvel enchantement, et le soir même, sur les onze heures, Lardillon trouva la nouvelle servante à la cuisine, à califourchon sur une chaise, et fumant une pipe énorme. Il pensa choir de son haut.

Lardillon et sa femme étaient allés se coucher, et Sidonie avait continué à virer dans la maison, mettant le pot à lait dehors, fermant le compteur et accrochant la chaîne de sûreté.

Au moment de s'endormir, l'écrivain pensa qu'il n'y avait pas d'allumettes sur la table de nuit, et se releva pour en quérir. Il avait seulement enfilé ses chaussons silencieux, et marchait sans bruit dans le couloir, lorsque, en arrivant par le travers de la cuisine, il aperçut, comme je viens d'avoir l'honneur de vous le dire, Marie-Marine-Sidonie à cheval sur une chaise, lui tournant le dos, et fumant une pipe supérieure. Une pâle bougie l'éclairait.

Lardillon fit demi-tour, rentra près de sa femme, la tira de sa première velléité de sommeil, et, encore tout éfiaré, lui dit la chose.

— Tu rêves, mon pauvre ami, répondit Mme Lardillon.

— Je rêve ?... Va voir.

Mme Lardillon fut voir, mystérieusement, et revint les yeux hors de la tête.

— C'est vrai ! C'est vrai, pourtant, qu'elle fume la pipe ! On n'y voit plus, dans la cuisine.

Les époux restèrent longtemps plongés dans des gouffres de réflexions.

Puis, Lardillon pouffa de rire.

— Sommes-nous bêtes !

— Pourquoi ?

— Mais sommes-nous bêtes !

— Mais pourquoi ?

— Mais Dieu de Dieu, sommes-nous assez bêtes !

— Mais pourquoi ? Pourquoi ?

— Marie fume la pipe parce

DEVINETTE



Ce brave monsieur a égaré sa femme à l'Exposition. Où a-t-elle pu se réfugier ?

A L'EXPOSITION DE PARIS



Le Nubien. — To qu'as belle femme !...
Le parisien. — ???
Le Nubien. — To combien payé ça ?

qu'elle est Bretonne, et qu'en Bretagne toutes les femmes fument la pipe.

— Tu crois ?

— J'en suis absolument sûr. J'ai même placé ce trait de mœurs dans mon avant-dernier feuilleton : " Les bandits de la vallée de Goldo ou la Ficelle cassée." Tu ne te souviens pas ?

— Si, si, je me souviens. Allons, bonsoir, coco.

— Bonsoir, poule.

Quelques jours passèrent ainsi, dans les délices. La nouvelle bonne ne se démentait pas. Elle était ponctuelle, propre, alerte, active, de bonne humeur, respectueuse. Mme Lardillon la vantait à toutes ses voisines, qui la regardaient d'un œil d'envie. Le merle blanc !

Jusqu'au jour cependant où la femme de l'écrivain, fort curieuse de sa nature et furetant dans la chambre de Marie-Marine-Sidonie, tomba sur un petit morceau de papier à chandelles où s'étaient tracés ces simples mots, tracés d'une main naïve, et entièrement dénués d'orthographe :

" Mon Jules adoré,

" Depuis huit jours je ne t'ai pas vu. Ça ne peut pas durer. Lâche tes singes ce soir ou je te fais un scandale. Et tu sais que je suis fille à le faire. A ce soir, derrière Saint-Sulpice."

La signature était illisible.

Mme Lardillon resta quelques instants pétrifiée. Puis elle se précipita dans le bureau de Lardillon, où ce dernier égorgeait froidement la vingt-cinquième des victimes de "Pétard et Poison". Elle lui mit sous le nez le petit papier à chandelles, d'un air tragique.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Lis.

" Mon Jules adoré " ... Eh bien ?

— Eh bien ! je viens de trouver ça dans la chambre de la bonne.

— Et tu en conclus ?

— Je ne conclus rien. Je te sou mets, à toi, psychologue.

— Et ça pour ça que tu me déranges ? Eh bien ! elle a un fiancé, cette enfant, et elle veut le voir ; c'est tout naturel. Et comme le fiancé n'est probablement pas aussi empressé qu'elle, elle use de la menace. Ça se voit tous les jours. Je parie qu'elle t'a demandé congé pour ce soir ?

— Oui.

— Tu vois. Va donc remettre cette lettre où tu l'as prise, et laisse Sidonie se débrouiller comme elle l'entend avec son amoureux. Et laisse-moi aussi me débrouiller avec mon vieux berger, que je n'arrive pas à faire disparaître. Le déjeuner à onze heures, hein, Bichette ?

— Oui, mon ami.

Lardillon écrivit :

Le pauvre berger résistait encore. Il ne voulait pas mourir. Il ne voulait pas emporter dans la tombe l'horrible secret qu'il était seul à connaître.

Alors, le faux gentilhomme péruvien s'abattit sur lui, le saisit à la gorge de ses mains puissantes, et ne l'abandonna que lorsqu'il le vit immobile, les yeux révulsés, livides.

— Ah ! traître ! s'écria-t-il, ta folle honnêteté ne m'empêchera pas d'épouser la comtesse.

— Tu te trompes ! répondit une voix terrible.

Lardillon poursuivit ainsi pendant un quart d'heure. Nous ne le suivrons pas. Mais il fut tout à coup interrompu dans son élucubration par des voix animées, des voix masculines, qui s'élevaient du côté de la chambre de Marie-Marine-Sidonie.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? pensa-t-il.

Il sortit à la hâte, lâchant son berger, sa comtesse et le faux gentilhomme péruvien. Un curieux spectacle l'attendait.

Dans sa chambre la nouvelle bonne, le trésor, la perle, était assise sur le lit, le torse nu, — une torse très viril tout couvert de tatouages, — et deux robustes argousins la surveillaient de très près. Le commissaire de police du quartier était présent lui-même, gesticulant :

— Nous te connaissons. Jules Floupier. Ton affaire est bonne.

Mme Lardillon gisait sur une chaise, tout évanouie.

— Allons ! En route ! Ton coup est manqué, pour cette fois.

— Qu'y a-t-il donc ? se décidait à demander Lardillon.

— Il y a, monsieur, répondit le commissaire, que vous avez hébergé pendant huit jours un individu de la pire espèce, quinze ou vingt fois repris de justice, et que vous devez vous estimer heureux de n'être pas encore assassiné. Sans la clairvoyance de madame, la chose ne pouvait tarder à vous arriver.

Lardillon prit un air digne.

— Votre conduite est inexcusable, dit-il à Floupier. Pourquoi vous êtes-vous introduit ici sous le costume d'un sexe trompeur ?

— J'vas vous dire, monsieur, répondit le malfaiteur avec calme. J'ai fait à peu près toutes les prisons de Paris. Personne ne veut plus de moi comme homme. Alors, je me suis fait femme pour trouver de l'ouvrage. Vous manque-t-il une épingle ?

— Non.

— Vous ai-je servi avec dévouement ?

— Oui.

— Intelligemment ?

— Très.

— Mieux que vos autres domestiques ?

— Beaucoup.

— Eh bien ! j'aurais continué si madame, que je respecte, n'avait pas mis le nez dans la ficelle.

Lardillon se troublait.

— J'en témoignerai devant la justice, déclara-t-il. Peut-être aviez-vous en effet l'intention formelle de vous refaire une honnabilité.

— Marche la route ! conclut le commissaire, qui avait servi en Afrique. Depuis cette aventure, les Lardillon changent de bonne toutes les semaines ; on leur fait abominablement sauter l'anso du panier ; leurs repas ne sont pas prêts à l'heure ; les plats sont brûlés ou crus ; le vin disparaît de la cave avec une rapidité vertigineuse et l'appartement est revenu à sa malpropreté normale.

Lardillon, rêveur, laisse échapper pu fois :

— Quel dommage que ce fût un repris de justice. Nous n'avons jamais été mieux servis que par Marie-Marine Sidonie.

Et Mme Lardillon le regarde avec dédain.

PIERRE LUCRET.

HEUREUSEMENT

Elle. — George, je vais faire des gâteaux pour le thé, ce soir, mais je t'en prie, cher, promets-moi que tu ne diras pas que ceux que ta mère faisait étaient meilleurs.

Lui (d'un air grave). — C'est une promesse que je ne pourrai faire autrement que de tenir.

Elle. — Que veux-tu dire ?

Lui (d'une voix creuse). — Les morts ne parlent pas.

SANS COMPARAISON

Mlle Vieuxtemps. — Ton chien va me mordre.

Toto. — Pas de danger.

Mlle Vieuxtemps. — Il me montre ses dents.

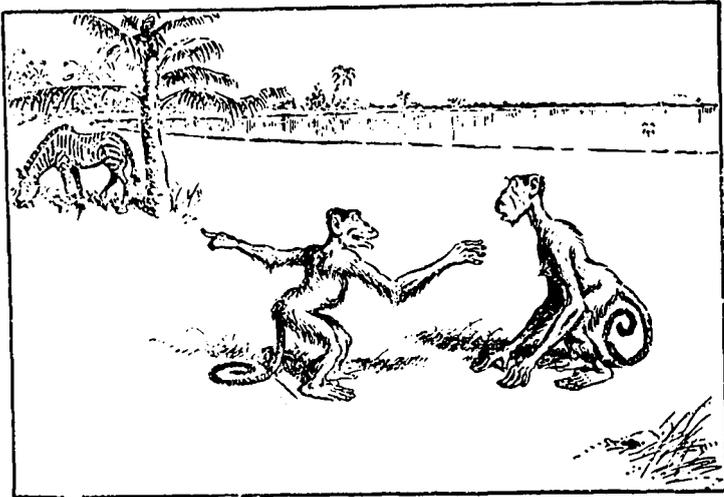
Toto. — Si vous en aviez d'aussi belles, vous les montreriez vous aussi.

NOS PLOUPIOUS

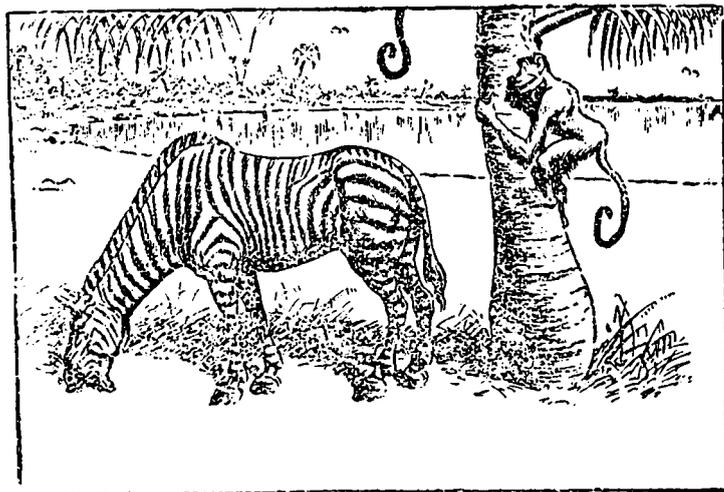


— Eh ben ! s'pèce d'imbécile, quèque vous avez à me regarder comme un hareng saur, là, hein ? J'vous colle quatre jours de boîte, seroungueu ! Lèvez la tête et r'gardez l'homme qu'est devant vous, espèce de tourte !

LA VENGEANCE DU ZÈBRE



I



II

M'SIEU TINTAMARRE

Il y a des moments où ma perruche Hupette, Eusèbe le corbeau d'oncle Navier, Javotto ma pie, et Poilu qui est hargnoux, plus souvent qu'à son tour — font, de compagnie, ce que ma vieille bonne appelle : un *rallut* à à faire sauver tous les les chrétiens d'Europe !” Cela a lieu surtout quand des temps orageux font descendre le baromètre subitement très bas ; et, parfois aussi, quand il monte follement, si haut qu'il peut monter. Mais je sais quelqu'un qui fait plus de “rallut” qu'eux encore, et qui, lui, serait capable de faire sauver pas seulement les chrétiens, mais tout le monde : c'est *m'sieu Tintamarre*. De son vrai nom il s'appelle Louis : mais Louis a été oublié par tous ceux qui le connaissent, tant le susdit sobriquet lui revient naturellement — comme un ricochet, juste et mérité, de toutes les misères qu'il fait subir à son entourage.

Quand je vous aurai dit qu'il y a une grand'maman très âgée, et souffrante, un papa ingénieur qui a besoin de silence, pour travailler, une maman qui a souvent la migraine, une grande sœur qui prépare son entrée à l'école normale de Fontenay et un grand frère qui va passer son baccalauréat cet automne... vous comprendrez sans peine quel véritable désastre représente pour la maisonnée cet incoercible gamin de treize ans, cette trompe, ce cyclone, qui a nom : Tintamarre.

Même en mangeant — et pourtant, il est doué d'un prodigieux appétit, et d'un savant “coup de fourchette” — il trouve moyen de carillonner, de son couteau, contre son verre ou la carafe. En descendant l'escalier comme un ouragan (ce qui fait déjà un tapage assez sensible, vu les *godillots* à clous qu'on est obligé de lui faire faire, d'autres chaussures ne lui durant qu'une quinzaine), à ce bruit-là il joint non seulement l'harmonie vibratoire de tous les barreaux de fer de la rampe, frôlés d'une règle ou d'un plumier tandis qu'il dégringole du cinquième au rez-de-chaussée, mais encore l'harmonie bien plus douteuse de quelque refrain crié à plein gosier, refrain que répercutent la sonorité des murs et qui fait trembler les vitres de l'ascenseur... Les concierges, si parfaits soient-ils, et même justes en proportion de leur perfection, réservent tous leurs égards pour les gens ponctuels, silencieux et propres, et ne sauraient voir d'un bon œil un *sapajou* pareil — qui, dit Mme Pipolette, vous tourne les sangs” avec son vacarme et ses galopages...

“C'est comme je vous le dis” confiait-elle à une commère du voisinage, il y a quelques jours, “ce petit *Cyclope* du cinquième...” (sans doute confond-elle Cyclope avec cyclone...) “il a la diable au ventre pour me faire enragé ! La pauvre demoiselle du premier, celle qui se fait tirer les cartes à tous les vendredis et à tous les mécredis de pleine lune, elle croyait que la maison était hantée, et elle voulait me donner son congé. Une personne qui me donne trente francs d'étrénnis — pensez voir ! Mais un homme-orchestre n'arrive pas à faire autant de sabbat que ce gânement ! Le

bruit lui sort de partout à la fois : on dirait, ma parole, qu'il a trois bouches, six bras, douze pieds !”

De fait, si l'honorable gardienne de l'immeuble exagère un peu, c'est bien à cause de Tintamarre et de ses allures étourdissantes et c'est pour cela, seul, que ses parents ont dû quitter leur précédent logement ; et ce déménagement forcé les contraria beaucoup.

Cependant, si Tintamarre a de la force musculaire à dépenser, il a déjà pour cet effet le croquet et le tennis de la Muette, où il va presque chaque jour avec ses cousins... Sans compter les récréations au lycée. En outre, le lycée est assez loin de chez lui, et il fait le chemin quatre fois par jour. Croyez-vous qu'il n'y aurait pas, pour ce petit garçon, un moyen d'être moins désagréable ?

Et que pensez-vous qu'il devrait faire pour se corriger ?

— Nisette, qui lit par dessus mon épaule, Nisette qui a quinze ans et qui est petite créature raisonnable et affectueuse, me répond :

“Être moins égoïste !”

Et qu'elle a vu juste ! En effet, si Tintamarre pensait plus souvent : grand'mère repose... papa travaille... maman souffre... je vais effrayer les locataires, inquiéter la concierge... — il aurait tôt fait de changer ses habitudes bruyantes !

Si Tintamarre et ses confrères savaient sortir de leur *moi*, et voir que l'harmonie des grandes communautés humaines s'établit surtout sur ce principe : “Aimez-vous les uns les autres”, c'est-à-dire : faites quelque effort pour éviter de léser, de gêner le voisin, — les choses iraient moins de travers sur notre planète.

TANTE CATHERINE.

PLUS RÉMUNÉRATEUR

La vieille dame. — Que te donnera-t-on, Henri, si tu es sage ?

Henri. — J'aurai un bâton de sucre d'orge.

La vieille dame. — Et si tu n'es pas sage ?

Henri. — J'en aurai deux pour promettre d'être sage.

HABITUÉE

Mlle Céleste. — Ne trouvez-vous pas que je porte bien mon âge ?

Mlle Césarine. — Ce n'est pas étonnant ; il y a assez longtemps que vous le portez !

LEUR POLITESSE

L'agent d'assurance. — Trouvez-vous les gens généralement bienveillants ?

L'agent collecteur. — Oh ! oui, vraiment ; ils sont toujours à me prier de revenir une autre fois.

LA CONSÉQUENCE

X. — Comment ! tu es encore garçon ? Pourtant, la dernière fois que je t'ai vu, tu songeais sérieusement au mariage ?

XX. — Oui, et c'est parce que j'y ai songé sérieusement que je ne me marierai jamais.

UN JEUNE HOMME MODESTE

L'héritière. — L'homme que j'épouserai doit être beau, courageux, habile.

Lui. — C'est vraiment providentiel que nous nous soyons rencontrés.

ÇA CHANGE L'AFFAIRE

L'auteur. — Ma comédie en trois actes a-t-elle l'air de plaire à vos associés ?

Le directeur de théâtre. — Les trois membres du comité de lecture l'ont lue et sont d'opinion qu'elle fera très bien avec un acte de moins.

L'auteur. — Ce n'est pas trop mal.

Le directeur. — Seulement, chacun d'eux est d'opinion différente sur l'acte à enlever.

UN COMMENCEMENT

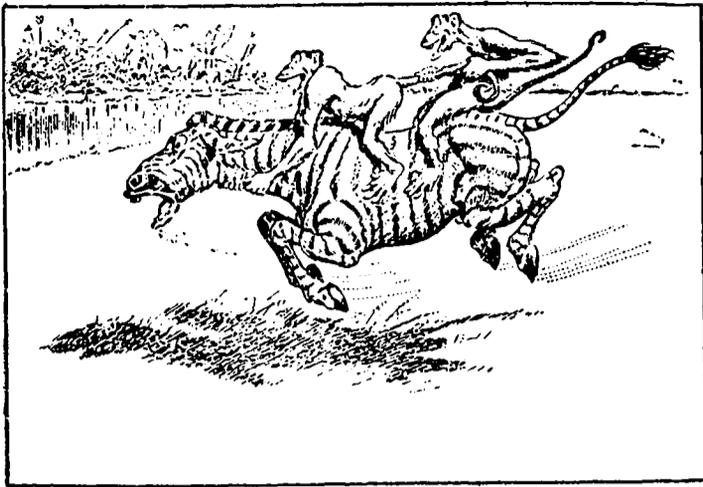
Première reformiste. — J'essaie d'écrire un livre sur l'émancipation de mon sexe et je trouve que c'est très difficile pour commencer.

Seconde reformiste. — Pourtant, je pense que ce doit être assez facile. Pourquoi ne commencez-vous pas par aiguïser votre crayon avec le rasoir de votre mari ?



III

LA VENGEANCE DU ZÈBRE — (Suite et fin)



IV

VIEILLES RELIQUES

*Doux souvenirs du temps que je regrette,
De mes bonheurs envolés pour toujours,
Pour un moment mette: mon âme en fête,
En me parlant des défintes amours.*

*Le souvenir, puisqu'il faut que tout passe,
Beauté, jeunesse, amour, espoir, bonheur,
C'est le seul bien qui jamais ne s'efface,
C'est le parfum qui reste après la fleur.*

*Près du foyer, où triste je tisonne,
Rêves charmants dans mon cœur enfermés,
Je vous évoque en ce jour froid d'automne,
Apparaissez, doux fantômes aimés!*

*Chers libelots, vous racontez ma vie:
Lettres, portraits, rubans, fleurs et parfums,
Vous souriez à mon âme ravie,
Et vous chantez tous mes bonheurs défints.*

ERNEST CHERBOUX.

LE CHIEN DE BERGER

C'est vers l'âge d'un an qu'on commence à confier au Chien de berger la garde des troupeaux. Il faut d'abord modérer sa vivacité et son envie de mordre, mais avec le temps il apprend à bien remplir son devoir.

Le dressage est dur et inflexible. Le berger a pour principe que la peau de son chien va être tannée et que son éducation n'est complète que quand il a reçu autant de coups de trique qu'il a de poils sur le corps.

On ne dresse pas indifféremment le Chien de berger à la garde de plusieurs espèces de troupeaux.

Celui qui est destiné à garder les vaches doit toujours fixer l'œil sur son maître pour obéir à tous ses commandements. Il doit savoir habilement distribuer des coups de dent aux bêtes indisciplinées, mais jamais aux flancs, aux jarrets ni à la queue. S'il chasse un taureau, un bœuf ou une vache devant lui, il s'attaque aux jambes de derrière, évite les coups de pieds en continuant de mordre et les coups de corne en s'accrochant au muscau.

Les bergers espagnols sont très habiles à lancer la fronde. Si un taureau ou un bœuf ne leur obéit pas, ou résiste au chien, une pierre en plein front les rappelle à l'ordre, et le chien sait les faire souvenir de cette punition en ne leur permettant de se mouvoir que dans un espace limité.

Le chien peut mordre aussi les moutons vigoureux; mais il doit se contenter de menacer des dents, sans les toucher, les agneaux et les brebis, intéressantes ou allaitant leurs petits.

Dans les pays de plaines, la fonction du chien se borne au rôle pacifique de conducteur et de surveillant; dans les montagnes, il y joint le rôle guerrier de protecteur et de défenseur.

Dès que les premiers soleils de printemps ont fondu les neiges qui couvraient de leurs tapis blancs les ondulations et les pentes basses au-dessus des vallées, laissant apparaître le vert manteau des paturages, les troupeaux de toutes les fermes à la ronde se rassemblent avec leurs bergers et leurs chiens, et tous se mettent en route pour la montagne, où ils doivent passer la belle saison et mener l'existence de Robinsons isolés du commerce des hommes.

Quand les animaux passent la nuit dans des parcs, le berger se retire tranquillement sous sa tente ou dans sa cabane; les chiens veillent, l'oreille tendue, l'œil au guet, et préviennent du moindre incident qui peut survenir. Il semble même que les moutons, confiants dans la vigilance de leurs gardiens, se reposent en pleine campagne avec autant de sécurité que dans l'étable de la ferme.

Rien n'est plus curieux à observer que les différentes scènes qui s'accomplissent selon les temps, les lieux et les circonstances, où le chien met en jeu les qualités de ses fonctions multiples. Au sortir de l'étable, il doit réveiller, mettre sur pied et exciter les paresseux, ce qu'il fait avec

une grande animation. En traversant le village, il a soin que le troupeau soit bien rassemblé, s'avance en ligne et marche en bon ordre. Il mate le bélier brutal, presse légèrement la brebis retardataire et ramène avec douceur l'agneau vagabond. Une fois dans la campagne, il laisse le régiment se disperser et marcher à sa volonté, en broutant sur les côtés des chemins. Au retour à la ferme, il fait serrer les rangs, accélérer l'allure, et assiste à la rentrée dans l'étable, comme un sergent qui fait l'appel de ses hommes et doit se reposer le dernier.

CHARLES JOLIET.

INDUBITABLEMENT

Mme Toupin.—George, je veux que tu m'achètes du tabac pour mettre sur les tapis. On dit que c'est ce qu'il y a de meilleur au monde pour les préserver des insectes.

M. Toupin.—Tiens! voici la boîte de cigares que tu m'as donnée le jour de ma fête. Je pense que cela sera même plus efficace que le tabac.

CONSTATATION

La plupart des gens à leur retour de vacances désiraient quelques jours de congé pour se reposer un peu.

CRUEL!

Mlle Lantique.—Je ne me marierai jamais. Il est inutile pour aucun jeune homme de me demander.

Marianne.—Vous leur diriez que vous ne pouvez être qu'une mère pour eux!

TIT FOR TAT

Monsieur (aigrement).—Tu passes la journée devant ton miroir et tu ne fais que changer sans cesse de toilette.

Madame (plus aigrement).—Pour cela, il faudrait au moins que j'eusse des toilettes.

A L'ECOLE

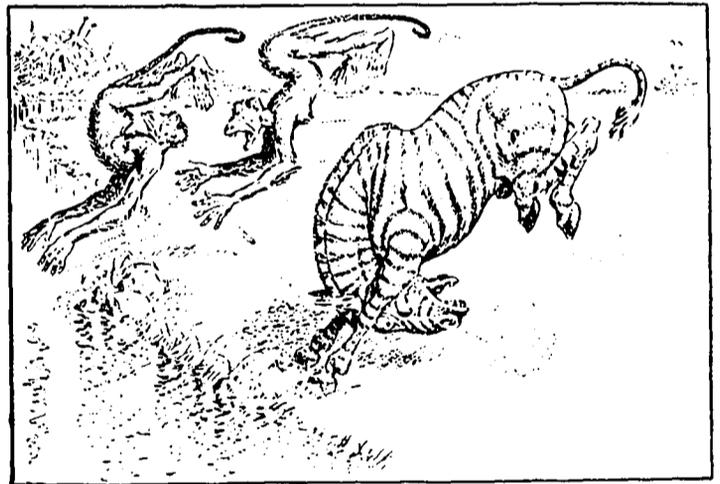
L'instituteur.—Un homme meurt et laisse une fortune de \$50,000, dont un cinquième à sa femme, un sixième à son fils, un septième à sa fille, un huitième à son frère et le resto aux missions étrangères. Qu'est-ce que chacun devra avoir?

Le petit Henri.—Un avocat!

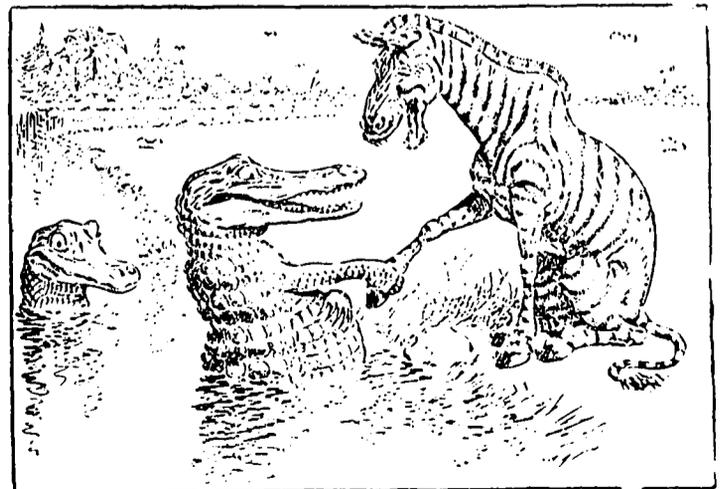
PROGRESSION ENCOURAGEANTE

Alice.—Où en sont tes affaires avec M. Gustavo? A-t-il fait des propositions de mariage?

Berthe.—Non, pas encore, mais j'ai bonne espérance. Le premier soir qu'il est venu il a tenu l'album dans ses mains toute la soirée, le second, il a tenu Fido dans ses bras, hier il a tenu Henri sur ses genoux pendant une heure. Je te dis que j'espère sérieusement.



V



VI

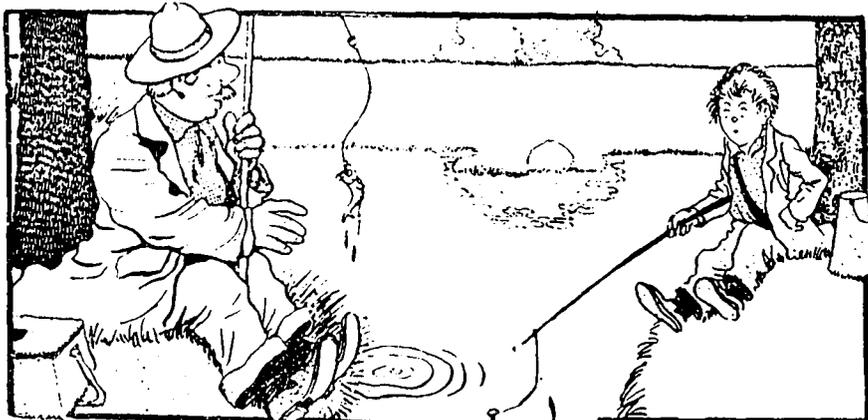
\$\$\$ à \$\$\$\$\$\$

{ Tout garçon ou fillette peut facilement gagner de \$3.00 à \$5.00 chaque semaine en vendant nos marchandises. On en a besoin dans chaque maison, magasin et manufacture }

{ ECHANTILLONS valant \$5.00 envoyés GRATUITEMENT à tous ceux qui en feront la demande cette semaine . . . }

{ BOWELL & BURY, 85 RUE ST-JACQUES, MONTREAL }

CHANGEMENT D'OPINION



M. Gatiou. — Pauvre petit garçon... voilà une heure qu'il est là sans rien prendre...

CARTHAGE

Dans le sillon léger tracé par la charrue
Se dresse un chapiteau qui s'était caché là.
Et parmi les saufsains, les trèfles et la rue
S'éperpille un trésor que le soc ébranla !

Intaille dédiée à Minerve Palla
Monnaie ou se burine une déesse nue,
Médaille à l'effigie effacée et menue
Pièces d'or d'Hudrien et de Caracalla !

Dans le soir qui se penche avec ses ailes roses
Le laboureur couché vers ces antiques choses
Les contemple pensif ignorant leur beauté !

Mais sous ses doigts noueux bruns par la poussière
Ces témoins de jadis, tout vibrants de lumière,
Semblent avoir en cur le "Geste" et la "Clarté" !

AUGUSTIN DE VIALAR.

Une Exécution Capitale Burlesque

Une exécution capitale burlesque ! — N'est-ce pas ce que la rhétorique appelle une *antinomie*, c'est-à-dire l'association de deux termes qui se contredisent ? Il est certain — et le répéter est presque une *lapalissade* — que le spectacle d'une exécution capitale n'a rien de particulièrement comique ; et cependant, à la fin du siècle dernier, les habitants d'Amsterdam assistèrent à une représentation de ce genre qui fut assurément la chose la plus drôlatique du monde.

Un certain Peters, condamné à être décapité pour un assassinat suivi de vol, attendait depuis trois mois l'heure de son supplice. A cette époque, en Hollande, les jugements ne recevaient leur exécution que quatre fois par an : cette coutume était évidemment une des dernières traditions de la domination espagnole qui, dans l'application des peines en pays flamand, avait souvent procédé par fournées trimestrielles.

Enfin, des soldats vinrent chercher Peters et le conduisirent à la chambre des dernières prières, la chapelle où sont enfermés, aujourd'hui encore en Espagne, les condamnés à la garote.

Peters comprit que tout espoir était perdu pour lui ; mais comme il avait l'esprit fin et retors, il se jura bien de défendre sa vie par tous les moyens possibles et jusqu'à la dernière minute. Or, un de ses compagnons de captivité, qui devait subir le même sort quelques jours après, lui apprit qu'aux termes de la loi la tête d'un condamné à la décollation devait être tranchée d'un seul coup.

"N'est-ce que cela ?" répliqua joyeusement Peters. Eh bien ! je gage qu'avec la mienne le bourreau ne parviendra jamais à remplir son office."

Au jour fixé par le jugement, le patient sort de prison et, précédé de l'exécuteur des hautes œuvres, est conduit, avec tout l'appareil usité en pareil cas, jusqu'au lieu du supplice. Là se tiennent, revêtus de leur costume de cérémonie, les magistrats dont la loi exige la présence, comme pour rendre plus imposante encore cette suprême manifestation de la justice.

Peters monte d'un pas résolu sur l'échafaud et s'agenouille, avec le plus beau sang-froid du monde, devant le billot. Mais sa tête s'y trouve à peine posée qu'elle s'agite et se contorsionne, comme s'il avait une attaque d'épilepsie.

Le bourreau brandissait sa hache, cherchant à porter le coup décisif.

"Pour Dieu ! criait-il à son client, tenez-vous donc tranquille, que je fasse proprement ma besogne."

Mais plus le bourreau invitait Peters à l'immobilité, plus celui-ci roulait avec rapidité sa tête sur le billot.

Des magistrats ne savaient plus quelle contenance garder. Enfin, après s'être consultés entre eux, le doyen suspend l'exécution et s'approche du patient.

"Voyons, mon bon ami, lui dit-il, soyez donc plus raisonnable

et ne faites pas l'enfant. Modérez-vous, que diable ! et présentez docilement la tête au fer de l'exécuteur."

Cette bizarre invitation serait-elle l'origine du légendaire *guilotiné par persuasion* ?

Mais Peters n'a pas cette vertu ; et sa tête est prise de nouvelles convulsions. Cette agitation extraordinaire, les vains efforts et le dépit du bourreau, l'intervention étrange des magistrats, provoquent de toutes parts l'hilarité des spectateurs.

Enfin, de guerre lasse, Peters est reconduit à son cachot, pendant que les magistrats montent à l'Hôtel de Ville pour y délibérer. Une heure après, le président du tribunal, croyant avoir raison du condamné récalcitrant, fait dresser une potence et ordonne au bourreau d'y accrocher le patient. Mais cette fois ce sont les juges, flanqués de juristes, qui prennent fait et cause pour Peters ; ils dénieient au président le droit d'infliger un mode de supplice que n'a pas déterminé l'arrêt. A son tour, le public proteste en faveur du criminel :

"Vout-on, par hasard, assassiner l'assassin ?" s'exclament des gens nerveux.

Pour un peu, l'émeute gronderait dans Amsterdam.

Il fallut que le président du tribunal, dont la situation se trouvait déjà fort compromise, prit des mesures énergiques pour assurer la pleine et entière exécution du premier arrêt.

Ce pauvre Peters dut, lui aussi... s'exécuter.

PAUL D'ESTRÉE.

LUI !

Lui. — Quand l'un de nous mourra ?... je me retirerai à la campagne, je vivrai dans la nature, je...

Elle. — Mais, chéri, si c'était toi qui meures le premier ?...

Lui. — Moi ?... je... Ah ! ne pensons pas à des choses si épouvantables !

NOCTURNE

M. Gatiou (qui entend marcher un voleur dans sa chambre). — Pardon, monsieur l'assassin, voudriez-vous être assez aimable de me passer mon revolver qui est là, derrière vous, dans le tiroir de la commode ?...

FAUTE DE MERLE. ..

L'évêque (au roi des cannibales). — Je regrette d'apprendre que vous mangez encore les missionnaires.

Le roi des cannibales (en manière d'excuse). — Bien, nous ne pouvons trouver rien de meilleur.

PAS TOUJOURS

Madame. — Justine, qu'ont dit ces dames quand tu leur as annoncé que j'étais sortie ?

Justine. — L'une d'elle a fait remarquer que le vendredi n'était pas toujours un jour malchanceux.

MAUVAIS SIGNE

Philidor. — Qu'est ce qui nous fait croire que votre fils qui est allé chercher fortune au Klondyke est mort ?

Celestin. — Ça fait près de deux mois qu'il ne m'a pas écrit pour me demander de l'argent.

BEAUCOUP, MÊME

Le juge. — Vous êtes accusé d'avoir battu votre femme.

Le prisonnier. — C'est vrai, Votre Honneur, et j'en suis fier.

Le juge. — Fier ?

Le prisonnier. — Beaucoup même, car elle pèse trente livres de plus que moi.

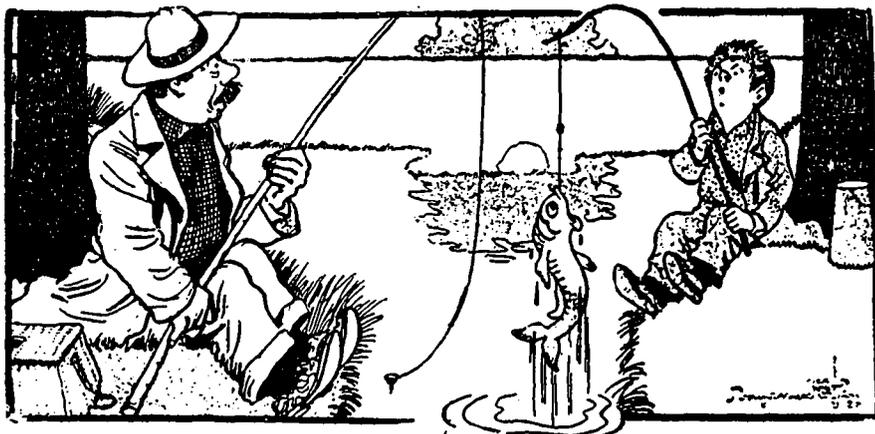
MAUVAISE APPARENCE

Le propriétaire. — Le loyer de cette chambre est de trois piastres par semaine. Est-ce que cela vous convient ?

L'étudiant. — Parfaitement.

Le propriétaire. — Alors vous ne l'aurez pas. Un homme qui accepte sans discuter un prix aussi exorbitant n'a pas l'intention de payer.

CHANGEMENT D'OPINION — (Suite et fin)



...Sale gosse, va, petit voyou ! si ça ne ferait pas mieux d'aller à l'école.

ENTRE GENS QUI DINENT

LES COLONIES AMÉRICAINES

Paris est, par excellence, le pays où l'on dîne. C'a été écrit par Brillat-Savarin et il n'y a rien de plus vrai. Mais les dineurs ressemblent en cela aux joueurs de baccara et aux amateurs d'escrime : ils ont leurs habitudes ou leurs manies auxquelles ils tiennent. Tel gastronome n'accepterait pour rien au monde de s'attabler dans un restaurant de la Rive gauche. Tel autre ne consentirait pas à être servi par un autre garçon que celui qui d'ordinaire reçoit ses ordres. Nestor Roqueplan, toujours animé d'une haute défiance, apportait lui-même son vin enveloppé dans une feuille de papier gris. Feu le marquis de Saint-Cricq, un excentrique du règne de Louis-Philippe, se faisait assaisonner trois salades diverses, une de laitue, une de pissenlit et une de barbe de capucin, afin d'avoir de quoi choisir, et, au moment psychologique, il ne s'arrêtait à aucune des trois, et il demandait de la mâche. — Autant de têtes, autant de fourchettes.

Un dineur point du tout rare, c'est celui qui, fréquentant un restaurant à la mode, y a sa place tous les jours, un endroit attitré, qu'il ne céderait, ni pour argent, ni pour or, ni même pour l'honneur d'un coup de canon. Lui prendre sa place, c'est comme si l'on se mettait à vouloir lui voler sa chambre à coucher ou même mieux que ça. Il vous enverrait un cartel porté par deux témoins à grandes moustaches ou même, fort exaspéré, un papier-timbré avec demande de dommages-intérêts par un huissier de la 9^e chambre (police correctionnelle). Oui, c'est là un type qu'il est dangereux d'avoir à ses chausses. Prenez garde !

Un de ces tonneaux-là est un certain Gaspard Baudinier, neveu d'un raffineur qui l'a fait son héritier pour cinq millions. Le personnage est l'habitué d'un des grands restaurants des boulevards. On le regarde là comme une excellente pratique. Il aime les mets fins. Il a son vin de choix. Et, comme vieux garçon, étant un peu maniaque, il a sa table. La consigne est de la lui garder. Il va sans dire qu'on connaît l'heure habituelle à laquelle il arrive, semillant, le gardénia blanc à la boutonnière, les narines largement ouvertes, souriant à l'idée du bon dîner qu'il va faire.

Un soir, il y a quelques jours, à six heures et demie précises, heure culinaire, il faisait son entrée dans la salle. Sa place, sa table, celle qu'il occupe depuis trois ans, cette citadelle de son appétit était prise ; son siège, occupé. Coup d'œil terrible, presque sinistre.

Qu'est-ce qu'une telle usurpation voulait-il dire ? — Le garçon, l'oreille basse, la voix plaintive, se s'excuser, de chercher à expliquer. Pendant qu'il avait le dos tourné, répondant à un autre dineur, l'intrus s'était glissé comme un reptile sans qu'il le vît, mais, d'ailleurs, il ne devait pas en avoir pour bien longtemps. On allait le servir dare dare, le presser avec le couteau à dessert dans les reins.

Le fâcheux, pourtant, c'était que cet usurpateur avait bien l'air d'être un goinfre de la grande école de Gargantua. Dame, il fallait y mettre de la réserve. La carte de ce quidam était déjà chargée. Il avait pris un potage à la bisque, des écrevisses à la bordelaise, une aile de perdreau ; il demandait une bombe. Il était donc probable que le gueuleton tirait à sa fin. Monsieur n'aurait pas à attendre longtemps.

Ici, la dame du comptoir accompagna d'un doux sourire les paroles du servant, et comme elle y ajoutait un mot flatteur pour M. Gaspard Baudinier, l'habitué, ce dernier s'approcha de son trône et lia conversation avec elle.

Dame, c'est un moyen de passer le temps.

Mais, en dépit des agréments de cet entr'acte, l'habitué, désorienté, voyait que l'étranger n'en finissait pas et continuait à trainer sa balfrerie en longueur. L'idée lui vint de demander une tarte aux cerises, arrosée de Léoville ; c'était un solécisme, venant après la bombe, mais il fallait bien se rendre à ce caprice. Et, à la longue, M. Gaspard Baudinier ressentait les atteintes de la faim, et la faim, à ce que dit Virgile, est mauvaise conseillère.

— Est-ce que ce monsieur est un client de la maison ? fit-il d'un ton comminatoire.

— C'est la première fois que nous le voyons, monsieur.

— En ce cas, j'en suis bien aise pour l'établissement, car ce n'est pas sa place ici et, quand on est ce qu'il est, on ne devrait pas venir ici.

— Vous le connaissez donc, monsieur ? Qui est-il ?

En ce moment, l'habitué approcha ses lèvres d'une oreille qu'on lui tendait et prononça quelques mots.

— Ah ! mon Dieu ! que me dites-vous là ! Quoi ce serait ?..

— Il y a de quoi faire désertir votre maison, madame.

— Je le crois bien ! Jules, dites à monsieur (le maître du restaurant) de venir sans retard.

Pendant ce colloque, le dineur achevait sa pâtisserie.

Le patron accourant, la dame lui parla à son tour, tout bas.

Geste d'horreur de la part du susdit.

En ce même moment, la voix de l'intrus se fait entendre.

— Garçon, un brie !

Alors le patron s'avance et d'un air dépité :

— Il n'y en a pas !

— Pas de brie chez vous ? C'est fort ! Ce restaurant est donc une baraque ? Eh bien, un roquefort...

— Il n'y en a pas... pour vous !

— Qu'est-ce à dire ?

— Monsieur, quand on est ce que vous êtes, on reste chez soi.

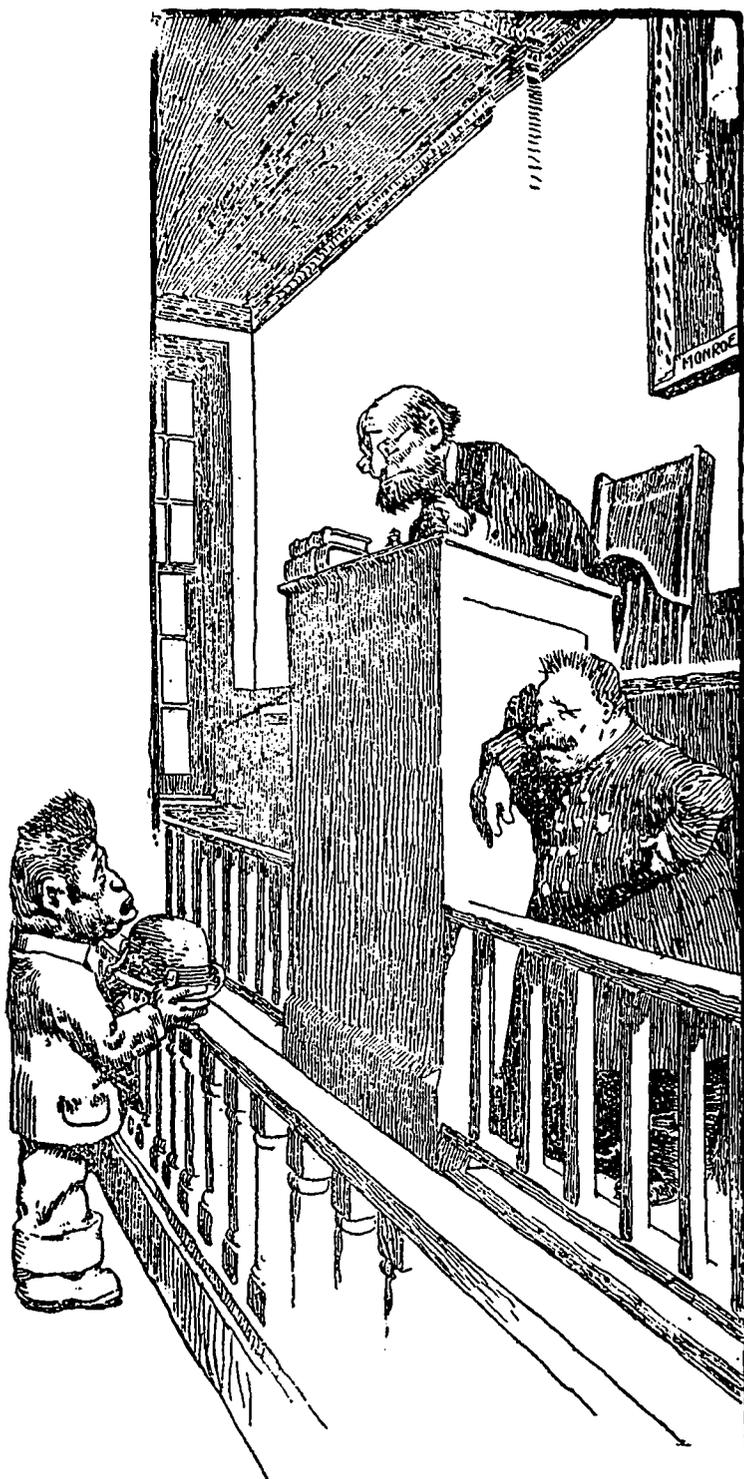
— Ce que je suis ? Expliquez-vous.

— Mais, monsieur Deibler, votre nom suffit.

— Deibler ? Le bourreau de Paris ? Vous m'avez reconnu ?

— Pas moi, mais monsieur Gaspard Baudinier que voilà.

Et le dineur, élevant la voix de manière à être entendu de toute la salle :



Le juge. — Plus qu'une femme ?

Le prévenu. — Oui, Votre Honneur.

Le juge. — C'est contre la loi.

Le prévenu. — Pas de chez nous.

Le juge. — D'où venez-vous ?

Le prévenu. — De l'île de Sufr.

— Si c'est monsieur, je n'ai rien à répondre : il a bien le droit de reconnaître l'exécuteur des hautes œuvres. — Je le conduisais à l'échafaud, voilà trois ans, lorsqu'on lui a signifié sa grâce. — Garçon, la carte ! Il paya et sortit.

Quant au patron et à la dame du comptoir, saisis d'horreur, ils dirent de concert à l'habitué :

— Monsieur, rendez-nous le service de vous retirer.

PRUDENCE

La jolie clarigraphe (répondant aux propositions matrimoniales de son patron). — Soit, je serai votre femme, mais à une condition.

Le patron. — Laquelle, chérie ?

La jolie clarigraphe. — C'est qu'après notre mariage vous emploierez un homme à ma place.

VENDUE PAR SON FRÈRE

Le petit frère. — Aimez-vous ma grande sœur, M. Lamoureux ?

M. Lamoureux. — Pourquoi demandes-tu cela ?

Le petit frère. — Parce qu'elle me disait, hier soir, qu'elle donnerait bien cinq piastres pour le savoir. Dites-le moi et je vous en donnerai la moitié.

UNE SOLUTION

Le boulanger. — C'est deux sous encore. Le pain a renchéri aujourd'hui.

Toto. — Eh bien, donnez-m'en un d'hier.

Les Femmes Intelligentes

Qui tiennent à leur teint ne font jamais usage de cosmétiques et de préparations pour embellir la figure.

Les préparations contenant du caustique n'enlèvent jamais la cause du teint jaunâtre, des boutons et de pustules défigurantes.

Abbey's Effervescent Salt

quand on le prend régulièrement et d'après les directions, va directement au siège de la maladie. Il restaure la santé et le teint, en stimulant d'une manière naturelle les organes digestifs. Quand votre estomac, votre foie et vos intestins fonctionnent parfaitement, votre teint ne laisse rien à désirer.

Un pamphlet expliquant les nombreux usages pour lesquels cette excellente préparation peut servir sera expédié franco par la poste aux personnes qui en feront la demande à Tue Abbey Effervescent Salt Company, Limited, Montréal. . . En vente chez tous les pharmaciens, à 25c et 60c la bouteille.

—C'est étrange, voici une lettre de cette servante que j'ai congédiée mercredi pour avoir refusé d'exécuter un ordre que je lui donnais. Elle me demande de lui envoyer sa valise.

—Il n'y a rien d'étrange en cela.

—C'est vrai, mais elle signe: "Votre obéissante servante..."

La certitude d'être soutenu quand même par un gouvernement qui sait ce qu'il veut est la force de la diplomatie

"International Limited," via Grand Tronc

Service rapide sans égal. Laisse Montréal tous les jours à 9.00 heures a. m., arrive à Toronto à 4.25 heures p. m., Hamilton, 5.25 heures p. m., Woodstock, 6.45 heures p. m., London, 7.20 heures p. m., Chatham, 8.55 heures p. m., Détroit, 9.30 heures p. m., le même jour; Chicago, 7.30 heures a. m., le jour suivant.

Express de nuit rapide pour Toronto, Détroit, Chicago et l'Ouest, 10.25 heures p. m., excepté le dimanche; le dimanche, laisse à 8.00 heures p. m. Bureau des billets pour la ville, 137 rue St-Jacques.

10c

402 Pages, 402

L'administration du SAMEDI a fait tirer une seconde édition de l'émotionnant ouvrage de Pierre Salles :

LE FILS DE L'ASSASSIN

... ce qui forme un volume de 402 pages fort bien imprimé sur beau papier.

Prix, au bureau :

10c

Par la poste : 15 cents. C'est véritablement pour rien.

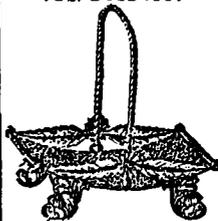
LE SAMEDI,
35 rue St-Jacques, Montréal.

LES CONTRAIRES



—Chère Eloïse, je n'ai osé lever les yeux sur vous que le jour où j'ai appris que vous aviez daigné abaisser vos regards sur moi.

TEL. BELL 1387



ROYAL SILVER PLATE CO.

Presque tout le monde possède de vieux morceaux d'argenterie, de vieilles rolques, que l'on tient à garder. Nous les réparons et argentons comme neufs à des prix modérés.

40 COTE ST-LAMBERT, - MONTREAL.

—Vous dites que Mme de Style n'est pas ici, mais je l'ai vue à la fenêtre comme je mettais pied à terre.
—Sûrement, madame, ce devait être son ombre.

Ne parlons pas avec dédain des ratés : nous en sommes tous. Qui donc a réalisé tout son rêve ?

—Que peut bien avoir le bébé à pleurer comme cela ?
—Je suppose qu'il m'a entendu dire que j'avais un peu dormi la nuit dernière.

Tous les partis ont leurs impatients qui veulent être arrivés avant que le train soit en marche.



CAMERA GRATIS

Complet avec accessoires et instructions. Prend un portrait de 2x2 pouces et n'importe que petit garçon intelligent peut apprendre comment le faire fonctionner, en quelques heures. Le tout comprend 1 camera Yale, une boîte de plaques sèches, 1 paquet de "hypos" 1 cadre à imprimer, 1 plateau à développer, 1 paquet de "developper", 1 set de tirage tons, 1 paquet de papier argenté, 1 paquet de papier rubis. Vous pouvez gagner facilement en vendant seulement 15 de plumes en verre à 10c chacune. Elles ont au delà de 6 pouces de longueur, et sont faites entièrement en verre de couleur, et chacune est soigneusement emballée dans un étui de bois. Envoyez cette annonce avec votre nom et votre adresse et nous vous enverrons les plumes. Quand vous les aurez venues envoyez-nous l'argent et nous vous ferons parvenir la camera tous frais payés. Toledo Pen Company, Boite 1, s. Toronto.

—Ainsi vous voulez épouser ma fille, vous, jeune homme ? Attendez - vous quelque chose de l'avenir ?

—Oui, monsieur. J'espère que si vous me la refusez, je pourrai l'enlever et que nous pourrions nous enfuir.

—Alors, prenez-la, mon fils, et je vous bénis. Ma fille a besoin de la sévère direction d'un caractère comme le vôtre.



Cook's Cotton Root Compound

Est employé avec succès tous les mois par au-delà de 10,000 femmes. Sur, efficace. Mesdames, demandez à votre Pharmacien le Cook's Cotton Root Compound. N'en prenez pas d'autres, car tous les mélanges, pilules et imitations sont dangereux. Prix, No. 1, \$1.00 la boîte; No. 2, 10 degrés plus fort, \$3.00 la boîte. No. 1 ou 2 envoyés sur réception du prix et de deux timbres de 3c. The Cook Company, Windsor, Ont.

—Nos 1 et 2 sont vendus et recommandés par tous les pharmaciens responsables au Canada.

B. E. MCGALE, 2123 rue Notre-Dame, Montréal

—Qu'est-ce qui appartient à vous-même et qui est usé bien plus par les autres que par vous ?

—Votre nom.

E. W. Grove

Cette signature est sur chaque boîte des vraies Tablettes LAXATIVE BROMO-QUININE, remède qui guérit le rhume en un jour.

Jeunes

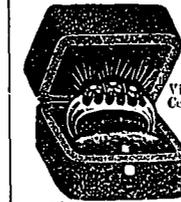
Devraient savoir comment PRENDRE SOIN d'eux-mêmes. Le livre "Wife's Hand Book" révèle un moyen sûr et efficace. Envoyez sous enveloppe bien fermée à n'importe quelle adresse sur réception de 10 cents pour payer les frais de poste.

Epouses

The Regent Pharmacal Co., B. P. 1009, Montréal.

—Quand nous serons mariés, il faudra économiser. Je ferai mon pain moi-même.

—Très bien, mignonne. Si vous le voulez, je n'y objecterai pas. Mais ne vous mettez pas dans la tête de faire le mien.



GRATIS Cette magnifique

bagne ornée d'opales dans une belle boîte doublée de velours aux personnes qui vendront une douzaine d'élegants paquets de parfums à la Rose à la Violettes à l'Heliotrope à 10c chacun.

Cette bagne est faite d'un merveilleux métal, 18-karat, qui ressemble à l'or pur et qui ne change jamais.

Elle est ornée de 15 splendides opales.

Envoyez-nous cette annonce avec votre adresse et nous vous expédierons le parfum par la poste.

Quand vous l'aurez reçu envoyez-nous l'argent et nous vous ferons parvenir la bagne et la boîte. HOME SPECIALTY COMPANY, Boite 1, s. Toronto.

—Qu'a donc Alice à pleurer de la sorte ?

—Elle a été à une réception cette après-midi et personne n'a remarqué son anneau d'engagement.

—Cousine Joséphine cache sa surdité avec beaucoup de tact.

—Comment ?

—Elle parle tout le temps.

ON VOUS REPONDRA

Demandez à qui vous voudrez si le Baume Rhumal n'est pas le remède par excellence contre les affections de la gorge et des poumons.

116

J. A. Dumas

Photographe

112 RUE VITRÉ

Coin St-Laurent, MONTREAL

Teinture Domestique Propre...

Quand une femme emploie ce savon Maypole si brillant, d'action si rapide et si facile et absolument inaltérable dans ses effets pour teindre à la maison, il n'en résulte ni gâchis, ni trouble—cela est laissé aux teintures en poudre vieux genre.

Un morceau de Savon Maypole produira assez de teinture pour une blouse de femme. Il donne toutes les couleurs voulues et teint dans toutes les nuances. Si vous ne pouvez l'avoir de votre fournisseur adressez-vous directement au Dépôt Canadien, 8 Place Royale, Montréal, spécifiant la couleur désirée.

(10c. pour les couleurs. 15c. pour le noir.)

Savon Maypole.

—Ma mère m'a promis de venir passer un mois avec nous.
—Ne dis pas "promis".
—Que veux-tu donc que je dise?
—Dis: "menacé".

* * *
—Avez-vous un livre intitulé: "Le plus court chemin à la fortune"?
—Certainement, et je suppose que vous voulez aussi un codo pénal, avec.

* * *
—Je ne crois pas que tu réalises la dignité de ta position.
—Je n'ai pas à le faire non plus. J'ai engagé des domestiques pour cela.

SEUL RECOURS

Contre le rhume, il n'y a de recours efficace que le *Baume Rhumal*. 117

Phosphatine de Wood.
Le Grand Remède Anglais
Vendu et recommandé par tous les Pharmaciens au Canada. Seul remède sûr contre six paquets guérissent sûrement toutes formes de faiblesse sexuelle, tous effets d'abus ou d'excès, de dépression mentale, abus du tabac, de l'opium ou des stimulants. Envoyez sur réception du prix, un paquet, \$1.00, six, \$5.00. Un vous plaira, sur quérus et. Échantillons gratuits à n'importe quelle adresse.
The Wood Company, Windsor, Ont.
B. E. McGALE 2123 rue Notre-Dame, Montréal

—Willie, combien de fois M. Tétévido a-t-il embrassé ta sœur?
—Je ne sais pas. Je puis compter jusqu'à cent seulement.

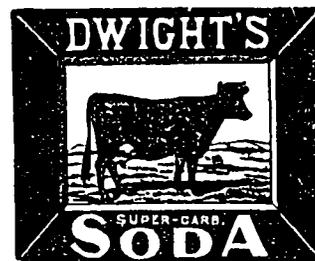
Le Soda

Le Soda à pâte peut être utile de beaucoup de manières—surtout quand on a, à la main, un Soda garanti pur comme le

Dwight's Cow Brand

Ce Soda sert de médecine aussi bien que de nourriture.

Notre livre de recettes donne beaucoup d'informations très utiles sur ce sujet. Nous l'envoyons franco sur demande.



JOHN DWIGHT & CIE

84 Rue Yonge, TORONTO

Le petit Georges apprend à un visiteur que son père a un nouveau râtelier.

Et quo va-t-il faire de l'ancien?
—Oh! je suppose qu'il va le garder pour me le faire porter plus tard.



GRATIS

Sous bonne garantie nous offre bonne montre à remonter à bas prix. Amenez un et à remonter aux personnes qui vendent seulement deux douzaines de paquets de poudre aux parfums de rose, de violette et de héliotrope à dix cents le paquet. Envoyez-nous vos coupons par la poste la première, quand vous l'avez achetée, avec nous l'argent et nous vous enverrons, franco par la poste la montre. Home Specialty Co. Ltd. 1, 5, Toronto, Canada.

Un soir que Pysistrates s'était arrêté à table, un des convives pris de vin se mit à lui débiter force injures. Les autres convives indignés l'invitaient à se venger.

—A quoi bon? dit-il. Si un avoglu vous heurte dans la rue, vous vient-il à l'idée de le punir!

Trois Ans... en Canada.

Roman Canadien Illustré.

Prix 25 cts réduit à 10 cts.

EN VENTE AU Bureau du "SAMEDI" 35 RUE ST-JACQUES.

Les Debats

JOURNAL POPULAIRE

Ni vendu ni à vendre à aucune faction politique.

PARAISANT LE DIMANCHE

Le plus fort tirage des journaux du dimanche à Montréal.

21, 23, 25 Rue Saint-Jacques

MONTREAL, CANADA.

LOUVIGNY DE MONTIGNY, Directeur

ABONNEMENT: \$1.00 PAR AN

Spécimen adressé sur demande

DANS CHAQUE LOCALITÉ, des agents pourront se faire d'appréciables bénéfices en faisant connaître "LES DEBATS". Ecrire pour conditions.

—La mort de Henri Bonnepâte semble bien mystérieuse.

—Oh! cela équivaut à un suicide. Il a insisté pour prendre sa médecine d'après la montre de sa femme.

* *

—Ce monsieur que vous venez de me présenter me dit qu'il donnerait n'importe quoi pour posséder ma voix. A propos quelle est donc sa profession?
—Il est encanteur.

GUERIT LE RHUME EN UN JOUR.

Tablettes "Laxative Bromo-Quinine." Les pharmaciens rendent le prix, 25 cts, si elles ne guérissent pas. Signature E. W. Grove sur chaque boîte.



\$3.95 Décomptez cette annonce et envoyez nous la avec votre nom et celui de votre bureau d'express le plus près et nous vous ferons parvenir cette montre, d'un grandeur pour dames ou messieurs, pour que vous l'examinez. Cette automatique, d'essayer, à l'épreuve de la poussière, à remonter avec régulateur, plaque en or, très bien gravée, pourvue d'un mouvement américain, orné de pierres. Elle a l'apparence d'une montre de \$5.00. Nous la garantissons tenir bien le temps et elle est justement la montre qui convient aux hommes d'affaires. Si après l'avoir examinée avec soin, vous trouvez que la montre est tel que vous la voulez, payez à l'agent d'express \$3.95 et les frais et la montre vous appartient.

Terry Watch Co., Boite "L. S." Toronto, Can.

—Te souviens-tu qu'il y a trente ans, tu as demandé ma main et qu'elle t'a d'abord été refusée.

—Oh? oui, c'est un des plus chers souvenirs de ma jeunesse.

* *

—Que fait votre fils, maintenant?
—Oh, il vit comme une locomotive.
—Comment, cela?
—Oui, il marche tout le long du jour en fumant.

TRISTE RÉVEIL



Premier tramp.—Je n'ai jamais fait pareil rêve de ma vie.
Deuxième tramp.—Quoi donc?
Premier tramp.—J'ai rêvé que j'avais bu de suite neuf verres de bière, tous à la même place et à crédit.

Des Meubles Solides Comme le Fer

dans leur qualités durables, voilà ce que nous vendons. Tous nos meubles sont assemblés de la manière la plus solide possible et sont finis par des polisseurs experts. Ainsi vous avez la certitude d'avoir des meubles qui dureront toute une vie en achetant chez nous.

Renaud, King & Patterson,

652 RUE CRAIG.

2442 RUE STE-CATHERINE.

MODES PARISIENNES



TOQUE BARBER. Cette élégante toque est en riche passementerie paille et crin haute nouveauté : sur le côté, une jolie draperie de gaze de soie agrémentée d'églantine rose achève le cachet tout parisien de cette coiffure. La forme et la gaze sont toujours noires ; les fleurs d'églantine se remplacent par des roses de la nuance préférée, des violettes mauves, du géranium rose, rouge ou crème, des coucous jaunes, rouges ou violets, de la bruyère rose ou blanche, des bluets.

La Mode parisienne (excepté les chapeaux) est enseignée à la célèbre Académie de Coupe de Madame ETHIER, 88 rue St-Denis.

GASCONNADE

Hier, sur les quais, je parcourais ma collection de vieux journaux de 1845. J'y ai trouvé l'historiette suivante que je transcris fidèlement :

« Un des grands défauts de Balzac était de pratiquer volontiers ce qu'on appelle la *gasconnade*. Saisi, parfois, de je sais quelle étrange vanité, il décrivait volontiers les largesses qu'il n'avait pas faites, allichait un luxe dont son imagination faisait tous les frais, bâtissait de somptueux châteaux en Espagne... ou en Touraine, — comme le prouve un trait digne d'être joint à tous ceux dont Werdet nous a conservé le souvenir. L'anecdote m'arrive de bonne source.

« Un jour, — me conta la personne de laquelle je tiens cette histoire, — je me rends je ne sais plus pour quelle affaire à la librairie C... Là, causait familièrement avec le maître du logis un homme assez replet, à l'œil singulièrement vif, au geste facile :

« — Oui, cher maître, exclamait-il, voici le legis où j'entends conduire ma mère sans quelle se doute de rien. Je veux la surprise complète — (et, du bout de sa canne, il traçait différentes figures sur le parquet). — Ici, la maison d'habitation, noble bâtiment bâti de briques, orné de pierres vermiculées aux angles, aux portes et aux fenêtres ; coiffé de grands combles à quatre pans percés d'œils-de-bœuf, et surmonté de deux beaux bouquets de plomb aussi fleuris que ceux des pavillons de l'Institut. Dans cette maison, deux étages de chambres assez bien distribuées non-seulement pour que la châtelaine y puisse loger à l'aise, mais encore pour qu'elle puisse recevoir, moi et plusieurs amis. De chaque côté, un peu en arrière et dissimulés par des pavillons où logent bêtes et gens ! Derrière, un jardin à l'anglaise, un petit parc, un étang bien empoissonné, un potager et un verger. Oh ! j'oubliais : on arrive par une avenue seigneuriale de quatre rangées d'ormes, au bout de laquelle s'ouvre une grille de fer d'un travail exquis... »

« Puis, ce furent d'innombrables détails sur l'ameublement des différentes pièces, sur l'approvisionnement de la Police et de la cave, sur mille petits accessoires dans lesquels mon homme déployait une véritable science du confort le plus délicat.

« Quant il se retira, j'étais littéralement ébloui.

« — Quel est donc ce monsieur, demandai-je.

« — Comment ! vous ne le connaissez pas même de vue ?... Mais c'est Balzac !

« — Il a donc gagné bien de l'argent ?
« — C'est possible, me répartit C... avec un malin sourire ; mais, en attendant, savez-vous quel était le but de sa visite ?

« — Ma foi non !

« — Il venait me demander une avance de cinq cents francs sur son prochain volume.

« L'éditeur, dont il est ici question, répond, si nous ne nous trompons pas, au nom de M. Charpentier.

Il faut bien, n'est-ce pas ? que les grands hommes aient leurs petits côtés... »

SERGINES.

QUESTION D'ECONOMIE

Elle. — J'en suis très fâchée, Ernest, mais mon père dit qu'il aimerait mieux me voir mourir que me laisser vous épouser.

Lui. — Vraiment ! Votre père est évidemment un homme très économe. Il fait que les funérailles coûtent moins cher que le mariage.

ERREUR PLAUSIBLE

L'étranger. — Je désire voir la dame de la maison ?

Madame. — C'est moi-même, monsieur.

L'étranger. — Je vous demande pardon madame, mais vous paraissez si heureuse et si indépendante que j'étais sûr que vous étiez la servante.

SUR LA FORCE DES PROVERBES

Henri. — Savez-vous la rumeur à propos du jeune Alphonse ?

Alice. — Non.

Henri. — Il a demandé en mariage une jeune héritière sourde-muette, et maintenant, il la poursuit pour rupture de promesses de mariage en vertu du proverbe : « Qui ne dit mot consent ».

QUI SAIT...

M. de X. — Pourquoi tirez-vous votre chapeau à votre cuisinière ?

M. de XX. — Il n'est rien comme la prévoyance, mon cher. Son père est allé au Klondike et elle peut être une héritière en moins d'un an.

PATRONS "UP TO DATE"

(Primes du SAMEDI)

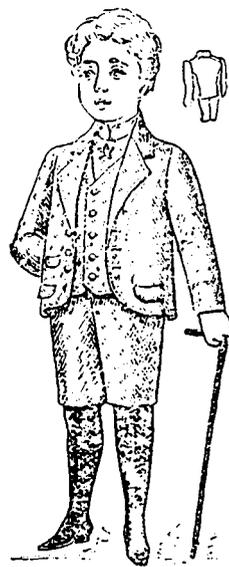
No 917. — De nos jours on soigne beaucoup plus la toilette des petits garçons qu'autrefois. J'en ai connu qui, à l'âge de huit ans, portaient encore des robes. Aujourd'hui à trois ans ils sont en culottes. Le modèle donné aujourd'hui est recommandé pour toutes saisons. La seule différence à faire se trouve dans l'étoffe employée. L'habit est à collet, revers et poches. Le plastron se termine par un collet droit.

1 verge $\frac{1}{2}$, 54 pouces de largeur, suffira pour enfant de six ans.

No 917 est coupé en trois dimensions pour enfants de 4 à 8 ans.

No 917. — Habillemeut de garçonnet.

No 918. — Toilette de nuit.



NO. 917
BOYS' SUIT.



NO. 918 LADIES'
NIGHT GOWN.

No 918. — C'est le genre Empire, un modèle d'élégance et de simplicité. On conseille d'employer le lawn, mais celles qui ont le moyen de le faire emploieront la soie. On consulte également sa bourse pour la broderie et la dentelle à employer, mais l'effet est toujours agréable. La manche doit être ample. Soignez particulièrement le tour du cou. Cet article ferme à gauche sous l'extension du collet.

6 vgs $\frac{1}{2}$, 36 pcs de largeur, suffiront pour personne de taille moyenne.

No 918 est coupé en dimensions de 32 à 40 pcs, mesure de buste.

COMMENT SE PROCURER LES PATRONS "UP TO DATE"

Toutes les personnes désirant les patrons ci-contre n'ont qu'à remplir le coupon de la page 22 et l'adresser au bureau du SAMEDI avec la somme de 10 centimes pour chaque patron demandé, argent ou timbres-postes.

Ajoutez que le prix régulier de ces patrons est de 4 centimes chacun. Les personnes qui n'auraient pas reçu le ou les patrons dans la huitaine sont priées de vouloir bien nous en informer. On peut acheter autant de patrons qu'on veut. Ne pas oublier de bien indiquer le ou les numéros des patrons demandés.

The Ottawa River Navigation Co.

Ligne de Vapeurs pour la Malle Royale

.. MONTREAL ET OTTAWA ..

Excursion à CARILLON

Par le vapeur-palais "SOVEREIGN," \$1 00, tous les jours (dimanche excepté). Prenez le train de 8 h a. m. du Grand Tronc pour Lachine.

DESCENTE DES RAPIDES. — Prenez le train de 6 heures p. m. pour Lachine. Voyage aller et retour, 50 cts.

JEUNES ET ÂGÉS RECONSTITUÉS



Soulagement immédiat. Guérison assurée de perte de vitalité, de mémoire, impotence, faiblesse, débilité, insomnie, abus, excès, etc. 30 années de succès en Europe. Efficacité garantie.

PASTILLES DU DR JEAN, \$1.00 le flacon, par la malle, cacheté, franco. Adressez: Cie Médicale du Dr Jean, B.P. Boite 187

Montréal, Que.—Et toutes pharmacies. Ecrivez pour notre livre "Hommes Faibles et Fatigués. Envoyé gratis sur demande.

—N'as-tu pas hâte d'être grand, d'être un homme ?

—Être grand, la belle affaire. Les autres seront grands en même temps que moi et il me sera aussi difficile de les battre.



Co beau bracelet personnes qui voudront que leur on en argentant une douzaine de chapelets de parfum d'héliotrope, rose et violette, à 90c. Ecrivez et nous vous enverrons le parfum. Quand vous l'aurez reçu, envoyez-nous l'argent, et nous vous enverrons votre bracelet tous frais payés.

Home Speciality Co., Boite L.S. Toronto, Can.

Savoir se plier aux circonstances, dit le Sage, c'est le secret du bonheur. Ainsi l'homme sage apprend à aimer le chien de sa femme.

—(Garçon, mon potage est trop chaud.
—Si monsieur veut changer avec le monsieur de l'autre table, il dit que le sien est trop froid.

LA SANTÉ AVANT TOUT

Ce sont les affections des voies respiratoires qui compromettent le plus la santé : c'est le Baume *Rhumal* seul qui guérit ces affections.

Pilules de Fer pour le Sang DE COVERNTON.

Un infailible restaurateur du sang et tonique des nerfs, pour hommes et femmes, jeunes ou vieux. Guérit toutes les maladies provenant de la pauvreté du sang.

PRIX 25 CTS LA BOITE DE 50.
C. J. COVERNTON & CO.,
Coin Bleury et Dorchester, Montréal.

Une Recette par Semaine

SOUFFLÉ AU CHOCOLAT

Faites fondre deux tablettes de chocolat de Hérelle dans très peu d'eau, mélangez-y une cuillerée de fécule et un quart de sucre en poudre. Séparez les jaunes et les blancs de quatre œufs, fouettez ces derniers en neige ferme ; coulez la pâte dans un moule ou plat beurré, enfournez un bon quart d'heure, servez sitôt que l'appareil a monté. On emploie parfois quelques cuillerées de lait dans le mélange : il s'en trouve un peu alourdi, mais sa saveur y gagne en douceur.

ANAGRAMMES AUGURALES

Pendant ces dernières années, où ce qu'on appelle les bascules politiques ont largement fonctionnées, maints chercheurs d'anagrammes augurales, maints calculateurs de nombres fatidiques se sont trouvés pour pronostiquer par ci, pour constater par là, d'après des chiffres, d'après des lettres interverties, tels ou tels événements probables ou accomplis.

Or en 1854, parut un petit livre intitulé *Les Arcanes de la vie future dévoilés*, par L.-A. Cahagnet, où se trouvent les singulières remarques numériques qui suivent, et qui peuvent bien passer pour les modèles du genre.

SUR LOUIS XVI

Ce roi fut sacré en 1775
C'était le 11 juin ; posons ces deux chiffres ainsi 1
Il était le 16^e du nom, posons 6
et 1
Il régna 18 ans, soit 1
et 8

Et nous avons pour total : 1793
Date de sa mort.

SUR NAPOLEON

Ses revers datent de 1812
L'addition latérale de ces chiffres donnent 12, que nous posons ainsi 1
et 2

Total 1815
date de sa chute. En additionnant latéralement les chiffres de ce nombre on trouve 15, que l'on pose ainsi 1
et 5

Total 1821
Date de sa mort.

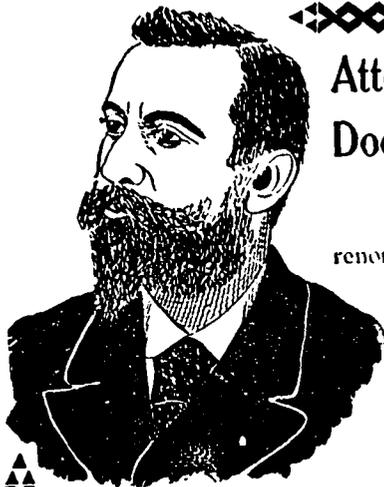
SUR LOUIS-PHILIPPE

Il est élu roi en 1830
Additionnons 1
8
3
0

Total 1842
Date de la mort de son fils aîné.

Ces chiffres additionnés latéralement donnent 15 ; soit 1842
1
5

Total 1848
Date de la chute de Louis-Philippe.



DOCTEUR P. CARLES.

Attestation du Docteur P. CARLES

L'un des médecins les plus renommés de l'Europe. Professeur-Agrégé de la Faculté de Médecine et de Pharmacie de Bordeaux ; Ex-Préparateur de Chimie, de Pharmacie et de Toxicologie à l'École de Pharmacie de Paris. Chimiste-Expert des Tribunaux.

"LE VINSI MICHEL" que j'ai expérimenté est certainement un vin aussi agréable que tonique.

Je l'ai administré couramment avec un traitement approprié, dans des cas de phisie pulmonaire, de chloro-anémie, d'atonie nerveuse, et j'ai constaté qu'il a contribué puissamment à relever les forces vitales et à modifier favorablement ces états morbides.

(Signé), Dr P. CARLES.

BOIVIN, WILSON & CIE, Montréal, seuls agents pour le Canada et les Etats-Unis.

UNE TOUX OPINIATRE

Demande un soulagement immédiat. Plus vous toussiez plus votre toux est dangereuse. Guérissez votre toux ou vous contracterez une consommation incurable.

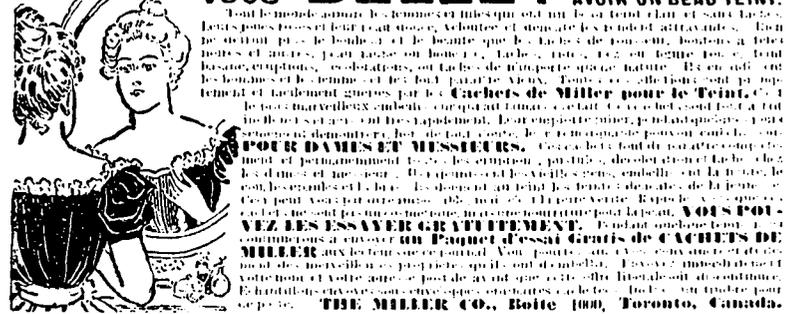


25 Doses, 25 cents.

Cherrine guérit les toux et les rhumes. Cherrine guérit les toux les plus graves. Il n'y a aucune toux quelque légère qu'elle soit qui ne puisse s'aggraver sans Cherrine. Demandez Cherrine à votre pharmacien. S'il ne l'a pas écrivez-moi.

E. A. RANSON,
Lachine, Que.

ETES-VOUS BELLE? SI NON, LISEZ CECI ET APPRENEZ COMMENT AVOIR UN BEAU TEINT.



THE MILLER CO., Boite 1000, Toronto, Canada.

Le Chic, la Variété, le Bon Marché

Voilà certes ce que recherchent ceux qui tiennent à être habillés selon la saison et à renouveler leur toilette comme la nature fait de la sienne. . . .

Pour arriver à toujours être bien mis et à ne pas trop grover sa bourse, il faut de toute

nécessité se faire habiller chez un tailleur qui peut, à la fois, vous donner la plus grande valeur pour votre argent. Et puis, on aime à ce qu'un habillement soit fait avec la plus grande rapidité : c'est dans la nature humaine.

N. Léveillé, 138 1/2 RUE SAINT-LAURENT,

A acquis et conservé la renommée sous le rapport de la Variété dans les étoffes qu'il a à sa main, du Chic dans la confection et du Bon Marché. Une visite, et vous ne voudrez plus d'autres tailleurs

Habillements faits à 24 heures d'avis. Tel. des Marchands 182.

Un Livre pour les Femmes Ecrit par une Femme

Le dernier livre de Mad. Julia C. Richard "Le Guide de la Femme." C'est un guide pour la jeune fille, l'épouse et la mère. Il traite d'une façon intéressante de la jeunesse, du mariage, de l'épouse et de la mère et sur tous les maux dont la femme est sujette pendant ces différentes périodes de sa vie. Plus de 100 pages à lire avec illustrations. Il est écrit d'un style compréhensible exempt de tous mots techniques, rempli de conseils utiles et de suggestions montrant la manière de surmonter les difficultés aux différentes périodes de la vie de la femme. Il sera envoyé GRATIS à toute femme envoyant son nom et adresse avec 10 cents pour payer les frais de poste.

Mad. J. C. RICHARD, Boite 996, Montréal.

Cures Weak Men Free

ASSUREZ L'AMOUR ET UN FOYER DOMESTIQUE HEUREUX POUR TOUS

Comment chacun peut promptement se guérir après des années de souffrances provoquant de faiblesse sexuelle, de perte de vitalité, d'émissions nocturnes, de varicocèle, etc., et porter au développement et à la vigueur complète les petites organes faibles. Vous n'avez tout simplement



L. W. KNAPP, M. D.

qu'à envoyer votre nom et votre adresse au Dr L. W. Knapp, 219, Hull Building, Détroit, Mich., et il se fera un plaisir de vous envoyer la recette entière avec toutes les directions écrites au dos d'un homme de réputation facile à croire. Voilà, certes, une offre très généreuse et les extraits suivants, choisis dans sa correspondance quotidienne, montrent ce que les gens pensent de sa générosité :

"*Cher monsieur :* — Veuillez accepter mes plus sincères remerciements pour votre lettre du 20 août écoulé. J'ai donné votre traitement un essai complet et le bénéfice que j'en ai retiré a été extraordinaire. Il m'a complètement restauré. Je suis aussi vigoureux que lorsque j'étais jeune homme et vous ne pouvez vous imaginer combien je suis heureux."

"*Cher monsieur :* — Votre méthode opère magnifiquement. Les résultats sont exactement ce dont j'avais besoin. La force et la vigueur sont entièrement revenues et le développement est absolument satisfaisant."

"*Cher monsieur :* — Votre lettre est en main et je n'ai aucune difficulté à me servir de la recette telle que décrite et je puis vous dire sincèrement que c'est un bienfait pour les hommes faibles. J'ai beaucoup gagné en développement, force et vigueur."

Toutes correspondances, strictement confidentielle, expédiées sous enveloppe simple et cachetée. La recette est envoyée gratuitement sur demande et le Dr Knapp désire que chacun l'ait.

CAMERA COMIQUE
 ...
 Johnston & Co.,
 306, Toronto

Dans les couloirs d'un théâtre, le soir d'une première.
 — La pièce est un vrai four, dit un critique.
 — C'est donc ça, répond un autre, que l'auteur semble être sur des... charbons !

KLONDYKE MUSIC HALL
 Coin rues Ste-Catherine et Montcalm.
 Ls. POIRÉ, prop. D. BLEAU, gérant
 Semaie commencent le 24 Septembre 1900
 çant LUNDI

PROGRAMME
 LES JOURDAN..... Duettistes comiques
 DELVILLE..... Chantour comique
 BLEAU..... Chantour comique
 CARVAL..... Chantour comique
 WILLIAMS J..... Chantour comique
 MELLE LUCIENE..... Comédienne
 MARIE TREMONT..... Contralto
 OLIVE CLAYTON..... Chants et danses
 MONESTA..... Chantour excentrique
 FRED LAVOIS..... Champion danseur

LE FEU ET L'EAU
 Comédie en 1 Acte.
 Tarboullas..... DEVELLER
 Marton..... JOURDAN
 Justine..... Mlle JOURDAN
 Prochain début de RITA DESANTILLANE.
 Représentation tous les jours de 2 h. à 6 h. et de 8 h. à 11 h. 15.
 LIQUEURS ET CIGARES DE CHOIX
ADMISSION - - - 10 Cents.
 Siège de loge, 25c ; loge entière, \$1.

— Dans leur guerre impitoyable contre les Boërs, les Anglais ont mis en service diverses inventions toutes récentes, dont ils vantent très haut les effets : la charrue à vapeur pour creuser les tranchées et le pistolet Mauseur a tir rapide. Le premier de ces deux engins peut creuser de 1m, 20 de profondeur à la vitesse de 3 kilom, 500 à l'heure. Ce n'est, en somme, qu'une charrue construite sur un modèle de la charrue américaine en usage dans toutes les grandes fermes de l'Ouest. Seulement, le soc en est beaucoup plus puissant et ce n'est pas pour le même motif, le bon motif, qu'il laboure le sol.

Le pistolet Mauseur à tir rapide est un véritable canon mécanique de poche. Son poids est sensiblement égal à celui d'un revolver ordinaire. Chaque douille saute d'elle-même hors du canon aussitôt que la cartouche a été tirée. L'arme est à dix coups et peut se charger en moins d'une seconde. A 500 mètres, une balle Mauseur traverse une planche de bois dur de 50 centimètres d'épaisseur et conserve assez de force pour tuer un homme.

**

— Un membre de la Société nationale d'Agriculture vient de communiquer les résultats de ses expériences sur un insecticide de son invention. Il s'agit tout simplement d'un mélange, à parties égales, de jus de tabac et de savon noir, additionné d'un peu de carbonate de soude. C'est peu coûteux, et il paraît qu'il n'y a pas de meilleur exterminateur des pucerons et des chenilles. On badigeonne avec ce mélange les branches des arbres ou arbustes que l'on veut protéger, et la plante elle-même n'en souffre nullement.

**

— La scène se passe dans une petite ville, chez le marchand de musique de l'endroit.

Une jeune femme de chambre vient de la part de sa maîtresse demander le *Requiem* de M. Musard.

Ahurissement du patron et des commis. Demande d'explications. Enfin, après bien des efforts, on finit par s'entendre : il s'agit du *Requiem* de Mozart.

**

En arrivant au café faire sa manille quotidienne, Falempin, rond de cuir dans un ministère, annonce à ses partenaires qu'il vient d'être père pour la quatrième fois.

— Qu'est-ce que c'est ?
 — Encore une fille.
 — La voilà bien, la routine administrative !

**

Le ménage Durandar est un enfer, et bien que tous les torts soient de son côté, Durandar ne rêve plus que le divorce.

— Il te faudrait des griefs sérieux, lui dit un ami. Voyons, qu'as-tu à reprocher à ta femme ?

— Rien du tout !... Voilà justement ce que je lui reproche !

BACUE SE-RINCUE

 ...
 Johnston & Co.,
 306, Toronto

Melle Virginie Graveline

Guérie de Mal de Côté par les Pilules Rouges pour les Femmes Pales et Faibles.

Messieurs les Médecins Spécialistes de la Compagnie Chimique Franco-Américaine, No 274 rue St-Denis, Montréal.

" Mon mal de côté est disparu et jo suis grasse et rougeade.
 " MELLE VIRGINIE GRAVELINE,
 " St-Hyacinthe, P. Q.

" Messieurs,
 " J'ai pris les
 " Pilules Rouges
 " pour un mal de
 " côté que j'en-
 " durais depuis
 " longtemps. Ce
 " mal était causé
 " chez moi par le
 " BEAU MAL.
 " J'avais aussi
 " mal à la tête et
 " je souffrais
 " d'une grande
 " faiblesse.



Beaucoup de femmes souffrent de points de côtés, soit dans le côté droit ou dans le côté gauche et quelquefois même dans les deux côtés. Ces douleurs sont toujours causées chez elles par le

Melle Virginie Graveline

" Par les jours
 " naux j'appris que les Pilules Rou-
 " ges étaient bien bonnes pour
 " les maladies propres aux femmes.
 " Je m'en procurai et je les pris
 " pendant quelques semaines.
 " Elles me guérirent complète-
 " ment de mes maux me renforçè-
 " rent et aujourd'hui je suis forte.

BEAU MAL et elles se guériront toujours si elles prennent avec soin et patience les Pilules Rouges et aussi si elles observent les avis que peuvent leur donner les Médecins spécialistes de la Cie Chimique Franco-Américaine.

Les vraies PILULES ROUGES se vendent toujours en boîtes contenant cinquante pilules et ne se vendent jamais au cent ni à 25 cents la boîte ; elles ne sont non plus jamais vendues de porte en porte par les colporteurs. Si votre marchand ne les tient pas, elles vous seront expédiées sur réception du prix : 50 cents la boîte ou six boîtes pour \$2.50. Exigez toujours sur chaque boîte le nom de la

Compagnie Chimique Franco-Américaine

\$4.85 Découpez cette annonce et N'ENVOYEZ PAS D'ARGENT
 de votre bureau d'express le plus rapproché, et nous vous expédierons cette magnifique lunette longue-vue pour que vous puissiez l'examiner. Allez à votre bureau d'express, examinez-la parfaitement, ensuite, si vous trouvez qu'elle possède toutes les qualités qu'on lui attribue, payez à l'endroit d'express, \$4.85 et les frais d'express, et prenez la lunette. La longue-vue que nous offrons est très bien faite et de haute qualité, corps en véritable marquise. Lentilles schématiques, tubes vernis en noir, mise dans une belle boîte en marquin avec cartouche pour la porter. Les oculaires, objectifs, viseurs, voyageurs, touristes, tout le monde, trouveront que cette lunette est précieuse. Elle est très bien confectionnée ne peut pas se détériorer et durera toute la vie. Plusieurs de nos clients nous écrivent que cette petite longue-vue donne entière satisfaction et qu'elle leur procure beaucoup d'amusement. Nous pourrions vous demander le double du prix que nous exigeons et vous en seriez parfaitement satisfait, mais nous voulons faire bénéficier nos clients de l'avantage que nous avons d'acheter en grande quantité à bas prix. Johnston & McFarlane, Boite 306, Toronto.

Institut d'Optique
 ... AMERICAIN ...
1856 Rue Sainte-Catherine, Coin Cadieux, 2ième porte à l'Est, **Montreal**
 Bell Tel. Est 89

Seule maison à Montréal faisant la SPÉCIALITÉ dans la fabrication de VERRES, "CRYSTAL DE ROCHE", DIAMANTS, combinés et de toutes couleurs à LUNETTES, LORNGONS, etc, importés des plus CÉLÈBRES manufactures étrangères, taillés et ajustés sur commande, par nos OPTICIENS SPÉCIALISTES, après un examen SCIENTIFIQUE, selon la FORCE de la VUE. Guérissant les maladies d'YEUX, les INFLAMMATIONS de toutes SORTES, donnant l'ÉNERGIE et la VIGUEUR aux NERFS OPTIQUES et rendant la VUE FORTE pour VOIR de LOIN comme de PRES.

AVIS. — NOUS sollicitons les CAS difficiles, désespérés, et déjà abandonnés des MÉDECINS, de venir nous voir et d'essayer nos merveilleux VERRES Optiques, Ophthalmiques de la guérison des yeux.
SATISFACTION COMPLETE.
 Toutes les prescriptions d'oculististes seront soigneusement remplies.
Consultations et Examen de la Vue GRATIS.
 Ouvert de 8 heures a.m. à 8 heures p.m. Le dimanche de 1 hre p.m. à 4 heures p.m.

AH! SI C'AVAIT ÉTÉ LÀ!



Pat. — Avec saint Patrice, en Irlande, jamais pareille chose n'aurait pu se produire.

Chronique des Amusements

LE THÉÂTRE NATIONAL FRANÇAIS

Ce théâtre a déjà su gagner l'excellente renommée d'être un endroit select, où les personnes les plus susceptibles peuvent se rendre sans crainte. C'est une de nos salles les plus chic de Montréal et les artistes qui y jouent sont à la hauteur des tâches les plus lourdes. Cette semaine, ils nous donnent "Le tour du monde en 80 jours". L'interprétation est admirable et la mise en scène fort réussie.

x

KLONDYKE MUSIC HALL

Avec les longues soirées d'automne, ce charmant café-concert voit ses auditoires augmenter dans la mesure du possible. Cette semaine, Marthe Trémont, l'exquise contralto, continue de remporter un gros succès. Plusieurs artistes nouveaux ont été engagés.

Dans le "Feu et l'Eau", opérette épatante, les Jourdan et Delville se surpassent, ce qui n'est pas peu dire.

STRAPONTIN.

HEU! HEU!

Lui. — Boireau prétend qu'il aurait pu me supplanter et t'épouser s'il avait voulu.

Elle. — Pourquoi ne l'a-t-il pas fait?

Lui. — Il avait une vieille rancune contre moi.

DES GRANDES CHOSES AUX PETITES

Bouleau. — Je vois que lord Salisbury et l'empereur d'Allemagne en sont venus à une parfaite entente sur la question chinoise.

Rouleau. — C'est en quoi lord Salisbury et l'empereur d'Allemagne diffèrent de ma femme et moi.

CE SERAIT UN BIEN

La maîtresse (sévèrement). — Si de telles choses arrivent encore, Norah, je prendrai une autre servante.

Norah. — J'en serai bien aise, madame, parce qu'il y a sûrement assez de travail pour deux.

SON POINT DE VUE

Tommy. — Je désirerais qu'on ait une guerre.

Le visiteur. — Vraiment? Tu aimerais à avoir un fusil et à combattre l'ennemi?

Tommy. — Oh non! Mais si nous avons une guerre, papa aurait à s'y rendre et alors je ne serais plus gillé quand je n'irais pas à l'école ou que je fumerais.



KAZOO Amuse, beaucoup les petit garçons. Vous pouvez avec cela imiter le cri des oiseaux, animaux, contournés, etc. Le seul instrument de musique que tout le monde peut jouer à un moment d'avis, sans instruction. Exactement ce qu'il faut pour éléver et représenter de nombreux contournés & Co., 700 St-Jacques, Toronto.

Pour vous, Mesdames

Vous trouverez au . . .

No 215 RUE SAINT-LAURENT

CHEZ

Mme A. Bessette

L'habile modiste bien connue, toutes les nouveautés en fait de . . .

Chapeaux . . .

Robes et Manteaux

Toujours le meilleur pour le prix le plus raisonnable : c'est le motto de la maison.

Ne pas oublier qu'une ACADEMIE DE COUPE est attachée à l'établissement.



SOIE Nous avons acheté de la plus grosse maison de soie au Canada, et nous le pouvons en papier contenant de la plus belle soie japonaise à plus haut prix et en couleurs brillantes. Il y en a assez pour couvrir tout le monde. Venez vite à la maison de la rue Saint-Jacques, 700 St-Jacques, Toronto.

CANADIAN PACIFIC

Excursion Annuelle dans l'Ouest

Billets d'excursion à partir de Montréal à

DETROIT, Mich.	\$12.50
CLEVELAND, Ohio	15.00
SAGINAW, Mich.	16.25
RAY CITY, Mich.	16.25
GRAND RAPIDS, Mich.	17.50
CHICAGO, Ill.	18.00
CINCINNATI, Ohio	20.00
COLUMBUS, Ohio	17.50
ST. PAUL, Minn. / Ch. de Fer.	41.00
MINNEAPOLIS, do via Owen Sound & Bateau.	42.50

Billets bons pour partir les 27, 28 et 29 Sept. et revenir jusqu'au 15 octobre 1900.

Bureaux des billets et du télégraphe, en ville, 129 rue St-Jacques, Voisin du B. de Poste.



BOITE A DES

Une boîte à des, c'est une boîte à tout. Elle contient des cartes postales, des lettres, des journaux, des livres, des objets de valeur, etc. Elle est faite de bois et est très solide. Elle est vendue par la maison de la rue Saint-Jacques, 700 St-Jacques, Toronto.

C'est parce que j'aime les chevaux que je n'aime pas les courses.



ETES-VOUS SOURD??

Tous les cas de SURDITE ou d'OREILLE DURE se réduisent maintenant par notre nouvelle invention. Les sourds-muets de naissance seuls sont incurables. Les bourdonnements d'oreille cessent immédiatement. Décrivez votre cas. Examen et conseil gratuits. Vous pouvez vous guérir chez vous à un coût relativement bas. 596 La Salle Ave., CHICAGO, ILL. Dr. Dalton's Aural Institute.

Si votre désir pour les liqueurs est plus fort que votre volonté, prenez la "CURE DIXON," elle vous débarrassera de ce terrible désir. Voyez ce qu'elle fait pour les autres, elle fera la même chose pour vous. La guérison est garantie dans tous les cas. Lisez la lettre suivante.

T. R., 5 mai 1900.

J. B. LALIME, Gérant de la Dixon Cure Co, Montréal.

MONSIEUR, — Ayant suivi le traitement au "Gold Cure" et n'ayant pas été guéri, je me décidai à suivre le traitement de la "Dixon Cure" et j'en suis très satisfait, car depuis 15 mois je n'ai pas eu le goût de prendre un seul verre de boisson. Votre, etc. — S...

Pourquoi ne cessez-vous pas de boire?

OU AU Dr MACKAY, Belmont Retreat, QUEBEC.

Pour plus amples informations, s'adresser à J. B. LALIME, Gérant de la Dixon Cure Co, 572 Rue Saint-Denis, Montreal.

Toute communication strictement confidentielle.

Aux Gens d'Affaires et Aux Messieurs du Clergé

Outre l'escompte régulier que nous donnons pour les achats au comptant sur nos . . .

MEUBLES ET TAPIS

nous donnerons un escompte spécial aux gens d'affaires et aux Messieurs du clergé. Nous paquons les meubles gratuits aux acheteurs en dehors de la ville. Ouvert tous les soirs jusqu'à 10 heures.

NOUVEL ETABLISSEMENT

F. LAPOINTE, 1447-1449 Ste-Catherine,

PRÈS DE LA RUE MONTCAULM, MONTRÉAL.

IL AVAIT LU LES JOURNAUX



La dame. — Si vous voulez scier et fendre ce bois et en entrer vingt brassées je vous donnerai un morceau de pâté.

Le tramp. — A ce prix-là j'aimerais encore mieux aller à l'exposition de Paris.

LA MAISON DES ANCÊTRES

*Mon père a relevé la maison des ancêtres,
Blanche, à travers les pins, par-dessus les lauriers,
Elle regarde, au loin, de toutes ses fenêtres,
Se lever le soleil sur les champs d'oliviers.
Deux ceps noueux font à la porte une couronne,
Et beaux comme des dieux, deux antiques mûriers
Dressent devant le seuil leur rugueuse colonne.*

*Je m'accoude souvent au marbre usé du puits
Et j'entends se répandre, autour de moi, les bruits
De la ferme et des champs qui varient avec l'heure.
Et le rouge coteau, tout parfumé de thym,
Comme une ruche en fleurs contempe la demeure.*

*Ayant rempli ma loi, s'il faut un jour que je meure,
O maison, j'ai bâti dans tes murs mon destin.
Quand tu portes au soleil s'ouvre chaque matin,
Je sens mon cœur aussi qui s'ouvre à la lumière
Et nous faisons au ciel une même prière:
"O Provence, à travers les changeantes saisons,
Dans le flot incessant des choses et des êtres,
Quand nos fils bâtiront de nouvelles maisons,
Qu'ils ne quittent jamais le pays des ancêtres."*

J. GASQUET.

LA MORT D'UNE PUNAISE

— J'habitais alors une petite mansarde dans la rue Sainte, et j'avais une voisine dont je devins éperdument amoureux, quoique je n'aie jamais pu l'apercevoir, ce qui paraîtra peut-être singulier à tout le monde, puisque nous demeurions sur le même carré depuis dix-huit mois.

Or, à travers la cloison, j'entendais ma voisine faire son ménage, travailler, et parler à son serin.

Un soir je n'y tins plus et je frappai à la cloison.

— Voisine !... voulez-vous de mon cœur ?

Une voix suave, me répondit :

— Des nêles !.....

Le lendemain j'insistai.

Et ma voisine me dit :

— Je veux bien vous permettre de m'en conter mais à la condition que ce sera à travers la cloison et que vous ne chercherez jamais à me voir.

Entre nous c'était bête comme chou, on en conviendra.

J'acceptai pourtant l'engagement, ce qui continuait à être bête comme des pieds de tambour-major.

Amoureux platonique, je me mis donc à recueillir avec soin tous les bruits qui partaient de la chambre de ma voisine, et me forgeai, selon la nature et l'intensité de ces bruits, un idéal de ma mystérieuse amante.

Voici à quels résultats j'arrivai :

Tous les soirs vers neuf heures, j'entendais chez ma voisine un grand bruit se répétant deux fois ; on eût dit deux gros meubles qu'on jette à terre.

J'étudiai ce son, et ne tardai pas à me rendre compte qu'il était produit par la double chute des souliers de ma voisine qui se déchaussait en s'asseyant sur son lit, comme l'indiquait d'ailleurs le craquement du bois.

J'appris ainsi qu'elle avait des pieds énormes ; aussitôt qu'elle était couchée, j'entendais comme le bruit d'un coup de vent s'engouffrant dans un tuyau de poêle.

Je reconnus bientôt que c'était elle qui soufflait sa chandelle, et acquis ainsi la certitude qu'elle avait la puissance de poumons d'un fort de la Halle.

Enfin j'étais réveillé la nuit par un bruit étrange qui me fit longtemps l'effet d'un gros clou que l'on promène en travers sur une lime de menuisier.

En prêtant l'oreille, je reconnus que c'était mon amoureuse qui se grattait dans le dos. Donc je conclus qu'elle avait certainement la peau douce, fine et lisse comme une râpe à fromage.

Voulant à tout prix faire connaissance avec l'ango de mes rêves, j'imaginai un stratagème.

Je fis, à la cloison qui nous séparait, un trou avec un poinçon, et dressai une punaise, que j'avais attachée par la patte, à aller la mordre la nuit.

La troisième nuit, ma voisine se réveilla en jurant comme un charretier.

— Voisine, hasardai-je, si vous êtes incommodée, j'ai là du Vicat tout frais, je puis vous en porter... Elle me répondit par un ronflement sonore.

La nuit suivante, j'envoyai ma punaise en lui recommandant d'être sans pitié pour le dos de ma voisine.

Elle fut obéissante.

Elle commença l'attaque au cou, et descendit le long de la colonne vertébrale.

J'entendais ses pas !!

Ma tendre voisine, cruellement mordue, s'agitait dans un demi-sommeil en évoquant tous les damnés de l'enfer.

Cependant elle ne m'appelait pas.

Je me disposais à rappeler Violetta — c'était le nom que j'avais donné à ma punaise — estimant qu'elle devait être au bout de l'itinéraire que je lui avait tracé, quand tout à coup une effroyable détonation se fit entendre.

La ficelle à laquelle était attachée Violetta, et que je tenais à la main fut ébranlée par une secousse terrible.

Et deux minutes après, je vis arriver Violetta pâle, élarée et se débattant comme une personne succombant à l'asphyxie.

J'essayai en vain de la rappeler à la vie

Elle expira dans mes bras, mais sans avoir eu le temps de faire la moindre révélation.

* * *

Pendant huit mois je cherchai vainement l'explication de cette fatale détonation. Je ne pus parvenir à la trouver. J'eus bien quelques doutes ! Mais cela me parut si peu en rapport avec les formes éthérées que j'avais prêtées à ma voisine, que je repoussai toujours ces suppositions.

Cependant il y a quelques mois passant devant la maison où avait eu lieu ce drame, je voulus savoir ce qu'était devenue ma voisine.

J'entrai chez le concierge.

Pourriez-vous me dire, lui dis-je en lui glissant une pièce de dix sous en ploub, si la charmante jeune fille qui habitait le n° 27 du cinquième étage, il y a six ans, est toujours ici ?

Le pipelet me répondit : le n° 27 du cinquième est habité depuis huit ans par la même personne et ce n'est pas une jeune fille.

— Ah ! bah !... qui donc alors ?

— C'est le garçon tripiier de la maison d'à côté qui l'occupe.

Ça m'a donné un coup !

Et j'ai pensé au trépas de la pauvre Violetta,

LE MONSIEUR CHAUVÉ.

OBSERVATION

L'ignorance cesse d'être un bienfait quand dans ce bas monde, un homme est obligé de faire sa marque parce qu'il ne sait pas écrire son nom.

DEVINETTE



Qui trouvera le bébé qu'une de ces nourrices a perdu ?

... DE ...
**Montréal
à Paris**

(VIA LIVERPOOL ET LONDRES)

LE GUIDE DU VOYAGEUR, de M. J. E. Costin, est précisément celui qui se recommande le plus à ceux qui vont se rendre à Paris durant l'Exposition. Il donne les plus minutieux renseignements sur tout. Grâce à ce Guide on s'épargne beaucoup d'ennuis et de dépenses.

Prix : 25 cts

En vente au BUREAU DU "SAMEDI"
35 rue St-Jacques

Pour Guérir le Rhume en Un jour

Prenez les Tablettes Laxatives de Bromo-Quinine. Tout pharmacien remboursera le prix du remède s'il ne produit pas guérison. 25c. La signature de E. W. Grove se trouve sur chaque boîte.



\$4.65 Une Montre de \$25.00

en apparence, et ce qui on peut trouver de mieux sur le marché pour tenir le temps. Double boîtier de chasse, à remontoir et avec régulateur, superbement gravés. Pourvus d'un mouvement modèle Américain, orné de bijoux. Coupez ceel et envoyez-le nous avec votre nom et votre adresse et nous vous enverrons la montre par express pour vous permettre de l'examiner: vous l'examinerez au bureau de l'express, et si elle est telle que représentée, payez à l'agent d'express notre prix spécial d'introduction, \$4.65 et les frais d'express et elle vous appartient. Une seule montre pour chaque client, à ce prix. Dites si c'est une montre de dames ou de messieurs que vous voulez. Terry Watch Co., Toronto

La servante. — C'est bien je vais m'en aller. Mais je vous manquerai bien quand je serai partie.

La maîtresse. — Oui, mais il y a bien d'autres choses qui ne nous manqueront plus.

• **BILLARDS** •
THE BRUNSWICK-BALKE COLLENDER CO.

Les manufacturiers les plus en vue de Tables de Billard et de "Pool," de matériel et de fournitures de toute sorte. Nos prix sont toujours raisonnables. Importateurs du véritable drap "Ivan Simonis." La célèbre bande rapide "Monarch," la plus fiable et celle qui est préférée par les experts et les joueurs de profession est sur toutes les tables.

Fournitures du jeu de quille, etc. Tables neuves ou de seconde main, grandeur anglaise ou riglière, à des conditions raisonnables. Pour catalogue et liste de prix, écrivez à

THE BRUNSWICK-BALKE COLLENDER CO.,
88, Rue King ouest, Toronto.

ALF. CLOUTIER, Agent local, 2096 rue Notre-Dame.

Moulins à Laver et Tordeurs de J. A. Godin

éclipsent tous les autres, par leur simplicité, leur facilité, leur durabilité. Satisfaction absolue. Différents modèles à prix modiques. Tous les derniers perfectionnements.

J. A. GODIN, Fabricant
692 Rue St-Laurent, - - - - Montréal
TEL. BELL EAST 1114

CARABINE A AIR

Nous donnons cette splendide carabine à air, aux personnes qui voudront seulement 24 douzaines de paquets de parfums à la violette, à l'héliotrope et à la rose à 10 cents chacun. Ces parfums sont délicieux, délicieuses et durables et sont fabriqués pour nous par la plus célèbre maison de parfums de Canada. Les paquets contenant le parfum sont ornés de beaux dessins de fleurs et de feuilles dans toutes les délicates couleurs de la nature qui les rendent on ne peut plus attrayants. Ecrivez et nous vous enverrons le parfum par la poste. Quand vous l'aurez voulu envoyez-nous l'argent et nous vous expédierons franco par la poste, cette carabine à air. Chaque carabine est munie d'un excellent ressort, d'un mécanisme parfait et d'une crosse, convenable pour la chasse au petit plomb, à la volée ou à cheval. Tirer avec beaucoup de force et une exactitude parfaite. Pour tirer le mécanisme on pour les exercices à la cible, elle est sûre et facile. Chaque carabine est parfaitement garantie avant de sortir de la fabrique.

ROME SPECIALTY COMPANY, Boite 15, Toronto, Canada.

UN HOMME D'EXPERIENCE

M. Fabien. — Ces chapeaux-là seront hors de mode d'ici à un mois.
M. Guéhen. — Qui vous fait croire cela ?
M. Fabien. — Ma femme en a acheté un hier.

HOMMES JEUNES OU VIEUX

qui souffrez d'insomnie, de douleurs dans le dos, de débilité nerveuse, de pertes, d'impotence, de varicocèle ou de faiblesse générale, vous pouvez maintenant obtenir une guérison prompte et permanente. Nous sommes certains que le REMÈDE DU VIEUX DOCTEUR GORDON vous rendra la force, la santé et la vigueur, et afin de le prouver, nous vous enverrons

GRATIS
Une boîte de Remèdes valant \$1.00.

Boite A, 947, Montreal.

Préparation merveilleuse !

La Pomme Anti-Dartreuse et Anti-Herpétique d'Esmoulin

Est la plus recommandable pour Eczéma dans tous ses caractères, Lupus, Herpes, Lichen, Teigne, Pelade, Cancer, Diphtérie, Croup, Esquinancie, Erysipèle, Scarlatine, Rougeole, Petit Vérole, Fièvres jaunes, Catarrhe du nez, Névralgie, Mal d'yeux, Hémorroïdes, Rhumatismes articulaires, Panaris, Fourchettes, Brûlures, Coupures, Mourtrissures, Engèlures, Cors aux pieds.

Vrai Médicament de Famille.
50c la boîte, 10c extra par la poste.
CL. ESMONIN, 31 St. Main St., Fall-River, Mass.

— Henri, pourquoi ne t'amuses-tu jamais avec des petits garçons de ta taille ? Tu es toujours soit avec ceux qui sont plus petits que toi, soit avec ceux qui sont plus grands.

— C'est parce que je peux battre les plus petits et que je tiens à ne pas me faire battre par les plus grands en me brouillant avec eux.

* * *

Ménage sans enfants : un écriin sans bijoux.

LA CHAMPAGNE CIGAR

PETIT DUC. LA FINE CHAMPAGNE, LA CHAMPAGNE R. V. B.
"Ourling Cigar," fait à la main, valant 10c pour 5c.

Romeo et Juliette

LE ROI DES CIGARES A 5 CTS. Exigez sur Chaque Cigare l'Etiquette Rouge HADD & PELLETIER

Extra Bon :
LE "LIBERTY" La Crème.. des Cigares à 10c.

Casse-tête Chinois du "Samedi" — Solution du Problème No 251



AVIS.—Ceux de nos lecteurs qui désirent assister aux tirages hebdomadaires des primes pour le Casse-tête Chinois, sont cordialement invités. C'est le jeudi, à midi précis qu'a lieu le tirage.

Ont trouvé la solution juste: Mmes D Alberty, E Benoit, A Caron, E Chalifoux, J Dauphinais, W Desjardins, L Dussault, H Glenn, G Hurel, J A Hurler, J Labelle, Labiche, A Léonard, L J Paradis, D Pilette, Provencher, A Turcotte, Mlle A Bastien, E Bellet, B Bonjamin, E Boisvert, B Bougie, L Bourbonnais, M R Brassard, A Byron, A Chaput, E Chamaieu, B Cloutier, B Demers, E Denis, L Dufort, A Pinet, M Filgon, M Gamache, M Gihault, A Gratton, R H, A Hébert, M Roy, M Leblond de Brunath, J Légaré, C Lord, B Mayenthoelder, A Meunier, E Niquet, L Ouellette, M L Papeau, A Parmentier, A Petit, A St-Denis, A Vallée, A Villemur, A Walsh, MM L Archambault, E Aubuchon, R A Boisvert, A P Boucher, A Bouteau, O Boulterice, E C Charbonneau, N Chayer, D Chevalier, W Daoust, E Demers, H Dini, R Dufresne, M A Gauthier, H A Gauthier, A Grignon, J T Jetté, J Laliberté, R Lalonde, A Laramée, E Lavigne, S Lavoie, J E Lecomte, R Lefebvre, P Lemieux, J P Miron, J Person, C Picard, R Robichon, E Robin, R Vincent, Inconnu (Montréal), A Gardner, C Lemay (Acton Vale), Q, Mmo Legendre, Mlle L Powell (Acton), Q, E E Lefebvre, W Primeau, A Choquette (Beauharnois), Q, Mlle G Bélanger (Beauport), Q, Mlle A Coté (Be. Q), Mme N Campeau, Mlle M Charbonneau, R Lahaie, M R Guy (Buckingham), Q, Mmo G Guimond (Cap St Ignace), Q, Mlle B Lippé (Coteau Station), Q, Mlle M Darce, V Jobini, M O'Brady, M E Bour, R Connolly, L Lafranco, E Lay (Danville), Q, M Lavigne (De Lorinière, près Montréal), Q, MM J B Brillon, Mlle M Cameron, I Paré, M E Pelletier (Drummondville), Q, A Provost (East Sherbrooke), Q, Mme J Lebel (Edmonton, N B), Mlle R Champigny (Farnham), Q, Mlle M Paquette (Hull), Q, Mlle L Baron (Iberville), Q, Mme Lucas Mlle

M A Laurion (Joliette), Q, C E Michaud (Lachine), Q, Mlle M Plouffe (Lachine Locks), Q, Mlle E Paquet, M J E Paquette (L'Epiphanie), Q, C Gosselin (Lévis), Q, Mlle A Guilbert (Magog), Q, C Gingras (Maisonneuve), Q, Mlle M Rainville (Masson), Q, Mlle C Makinon, Inconnu (Matane), Q, Mme J Lavigne (Mile End), Q, L Toussaint (Nicolet), Q, A Grenier (Buckland, Belle-Chasse), Mlle V Vébert (N D de Grâce), Mmo C Scott (Ormistown), Mmo F Foisy, Mlle E Berubé, J Morin, A Valiquette, MM J Bédard, F J Boulay, O Bureau, J H Paré (Ottawa, Ont), Mlle B Ruby (Papineauville), Q, V Marchildon (Parc Laval, Laval), Q, Mlle B Hurtubise (Plessisville), Q, Mmes E Dombrowski, W Pelletier, V Poliquin, Mlle E Amyot, E Bélanger, M Broonrig, C Falardeau, A Malone, E Paradis, A Roy, R Tanguay, MM P Cantin, E Colomb, A Lachance, E Marquis, E Roy (Québec), Q, Mlle A Fléon (Barnior Forges), Mlle M L St-Laurent, M P E Rodnor (Rimouski), Q, Mmo F Marquis (rivière du Loup, en bas), M J A Merrier (rivière du Loup Station), Mlle R A Paquet (Sault Ste Marie), Mlle E Rondeau, MM J Héroux, J A V Laforge (Sorel), Q, Mmo L N Desmarais (Ste Anne de Bellevue), Q, M R Audet (St-Anselme), Q, G Duquette (St-Augustin, D M), C A Houle (St-Célestin), Q, E Massé (St-Céaire), Q, D Beaudin (St-Cunégonde), Mmo J A Bilodeau (St-Cyrille de Wendover), Mlle R A Coté, M J Roy (Ste Flavie Station), Q, U Beaupré (Ste-Flore, St-Maurice), Mmo A Lecavallier, Mlle G Hurtubise, M E Beauregard, E Lecompte (St-Hour, Montréal), Mlle L Gosselin, A Pinault, MM J Cordeau, C E Ménard, P Savary (St-Hyacinthe), Q, E Dorion (St-Hyacinthe, Terrebonne), Mlle A Smith (St-Jean), Q, Mlle E Godmer (St-Jérôme), Q, N Doyon (St-Joseph, Beauce), J H Sanson (St-Joseph de Lévis), Mlle N Béland

(Ste Julie de Somerset), L A Caron (Ste Julie de Mégantio), M Pinet (St-Laurent), Q, J R Légaré (St-Louis de Gonzague), J A Cosselin (St-Odilon), Q, Mlle C Gaudet (St-Philippe de Chester), Mmes A Fortin, E Picard, MM E Paquet, A Robert (St-Roch, Québec), R Dupuis (St-Roch de Itchelieu), Mlle M Couture, A Kiely, A Nolan, D Topping (St-Romuald), Q, Mmes C Blouin, P Cloutier, M A Perrault (St-Sauveur de Québec), Mlle L Barrette, MM C Mathieu, A Ouellette (Terrebonne), Q, S Tanguay (Theford Mines), Q, Mlle B Bailey, A Carignan, A Lord, A Sinclair (Trois Rivières), Mlle O Cardinal, F Gougeon (Valleyfield), Q, J A D P (Victoriaville), Q, Mmo A J Waito (Winnipeg), Mlle E Héroux (Yamachiche), Q, M F Laboissonnière (Arctic Centre, R I), Mmes G Chouinard, H Poirier (Augusta, Me), Mmo H Poirier (Bay State, Mass), M P Morol (Berlin Mills, N H), Mmes E Chartier, P Levesque, Mlle A Fortin, L Moutelle, MM E Robichaud, D Simard, G Spénard (Bridford, Me), Mmes M Bernier, J Dubé, Mlle M L Rainville, MM J Deloges, P Savoio (Central Falls, R I), Mlle A Saint-Onge (Centre ville, R I), V Brouillette (Cohoes, N Y), Mmes L Côté, E St-Pierre, Mlle A Gagnon, A Godreau, A Grégoire, A Lacroix, J H Richard, MM A Côté, A J Hamel, J McDonald, A Paquin, J A Paradis, A Plante (Fall River, Mass), Mlle G Michel (Franklin Falls, N H), Mmes J Lagacé, H Parent, P Bourbonnais, Mlle G Maigret, Irène Moineau, R Tessier, MM A Couture, N Couturo, C Godin, J E Lajoie (Holyoke, Mass), Mlle E Bélanger, MM C Béland, J Béliveau, Lawrence, Mass, Mmes A Perreault, N Provencher, O Rivard, Mlle M A Deschênes, C Lavoie, C Roy, D St-Pierre, MM P Dumont, A Marcotte, D Plourde (Leviston, Me) Mmes J Blain, E Jalbert, J Piette, Mlle B Boisvert, A Hamel, J Hubert, M E Lambert, L Lapage, R A Rousseau, R Young, MM Geo Coman, A Desmarais, J W Gauthier, E R Lepage, W Marchand, S A Martel, L A Normandin, J A Rainville (Lowell, Mass), Mlle B Ladrière, M Lotendo, C Poirier, MM H Jilard, A Gagnon, A Gaudreau, W Goupil, E Lacas, W Levesque, A Martel, E Phaneuf (Manchester, N H), F Truscotte (Manching, Mass), Mre M Proulx, Mlle L Stanton, M A Basille (Na-hua, N H), Mmo A Lefebvre (New Auburn, Me), Mmo A Be nier, Mlle A Chicoina, A Delagrave, MM J Fréchette, A Leclair, I Rtiendeau (New-Beidford, Mass), Mlle

M Leblanc (New-Market, N H), Mmes J Haporne, A Jackson, A Mary, P Sngau, J Wranglor, Mlle A Bloucharé, F Logé, O Maurin, N Pons, MM J H Dellandé, J Dorbès, J Guéniot, Un inconnu (Nouvelle Orléans, La), A St-Jean (Northampton, Mass), J Bergeron (Paterfon, N Y), Mlle M Bergeron, Un inconnu (Rochester, N H), Mlle V Gagnon, L Pellerin (Salem, Mass), Mmes M Bélanger, M Popin, Mlle A Blachet, A Deschênes, R Thibault, M R Ron (Somersworth, N H), Mlle C R Durocher, A Geoffrion (Southbridge, Mass), J Bellemare (Spencer, Mass), Mmo D Bernier, Mlle R Pepin (Tafville, Conn), J Lovéque (Taunton, Mass), Mmo D Bernard, Mlle E Boissy, D Dugès, M A Germais Threé RIVERS, Mass), Mmo V A Chouinard (Turner Falls, Mass), Mlle E Sauvé, G Dupont (Ware, Mass), Mlle B Vallière (Warren, R I), Mlle C Gauthier (West Manchester, N H), Mmo E Giard, Mlle L Painchaud (Winooski, Vt), Mmes A Chenette, J Demers, E Sylvestre, Mlle M Leclerc, M A Martel (Woonsocket, R I), E Donovan, Un inconnu (Worcester, Mass).

LISTE SUPPLÉMENTAIRE

Mmo E Barnage, Mlle A L'Ecuyer, MM J Riopelo, D C Labbé, J Rousseau (Montréal, Q), Mmo C Bélisle (St-Thomas de Pierreville, Q), A Gordon (Parc Laval, Q), J B Angers (Adams, Mass), Mlle L Migneron (Hills, Mass), N Bessette (Cohoes, N H), Mlle R de V Lefebvre, B Trudeau (Fall River, Mass), Mlle J Prat (Nouvelle-Orléans, La), Mlle A Demers (Salmon Falls, N H), Mme Giroux, M A Bougie (Montréal, Q).
Le tirage au sort a fait sortir les noms de : M E Robin, 135 Carrière (Montréal, Q), Mlle A Roy, 160 St-Olivier (Québec, Q), M A Perreault (St-Sauveur de Québec), Mlle M Leblanc (NewMarket, N H), Mlle A Blanchot (Somersworth, N H).
Les cinq personnes dont les noms précèdent ont le choix entre un abonnement de trois mois au journal ou 50 centins en argent. Nous les prions de nous informer au plus tôt du choix qu'elles auront fait.
Les personnes appartenant à Montréal, qui ont gagné des primes, sont priées de passer au bureau du SAMEDI.

Colonial House Square Philippe
LES NOUVELLES
Marchandises pour l'Automne
ARRIVENT TOUS LES JOURS
VENEZ VOIR
ou écrivez pour des Echantillons.
Nous apportons une attention spéciale aux commandes par la poste.
HENRY MORGAN & CO., - Montreal

Un Parisien s'assied avec méfiance dans le fauteuil d'un Figaro de village. Le barbier lui noue la serviette autour du cou, repasse son rasoir, et se met en devoir de le savonner, crache sur la savonnette...
Le Parisien bondit :
— Qu'est-ce que c'est que ça. Vous crachez sur la savonnette ???
— Voici, moussu, parce que vous êtes étranger, pour les gens de par ici je cracho sur la figure.

Il n'y a de dénouement qu'au théâtre, la réalité n'en a pas.

APPAREIL POUR ESSAYER LA FORCE DES POUMONS
Consiste en un cylindre, 3 pouces de longueur. Remplissez-le d'eau, soufflez fortement, et un jet d'eau sera lancé à une grande distance, en passant à travers le bec du cylindre. Ensuite, demandez à un ami d'essayer ses poumons et à votre grande surprise il pourra une longueur d'un bon pouce au-dessus de la limite normale sans difficulté.
Envoyez par la poste, soigneusement emballé, avec les directions au bas, pour 10c. ou 3 pour 25c. Voulez-vous Johnston & Co., Boite 306, Toronto.

COUPON — PRIME DU "SAMEDI"
PATRON No
(N'oubliez pas de mettre le No du patron que vous désirez avoir.)
Mesure du Buste **Age**
Mesure de la Taille
Nom
Adresse
CI-INCLUS, 10 CENTINS
Prrière d'écrire très lisiblement.
Pour détails voir page 16.

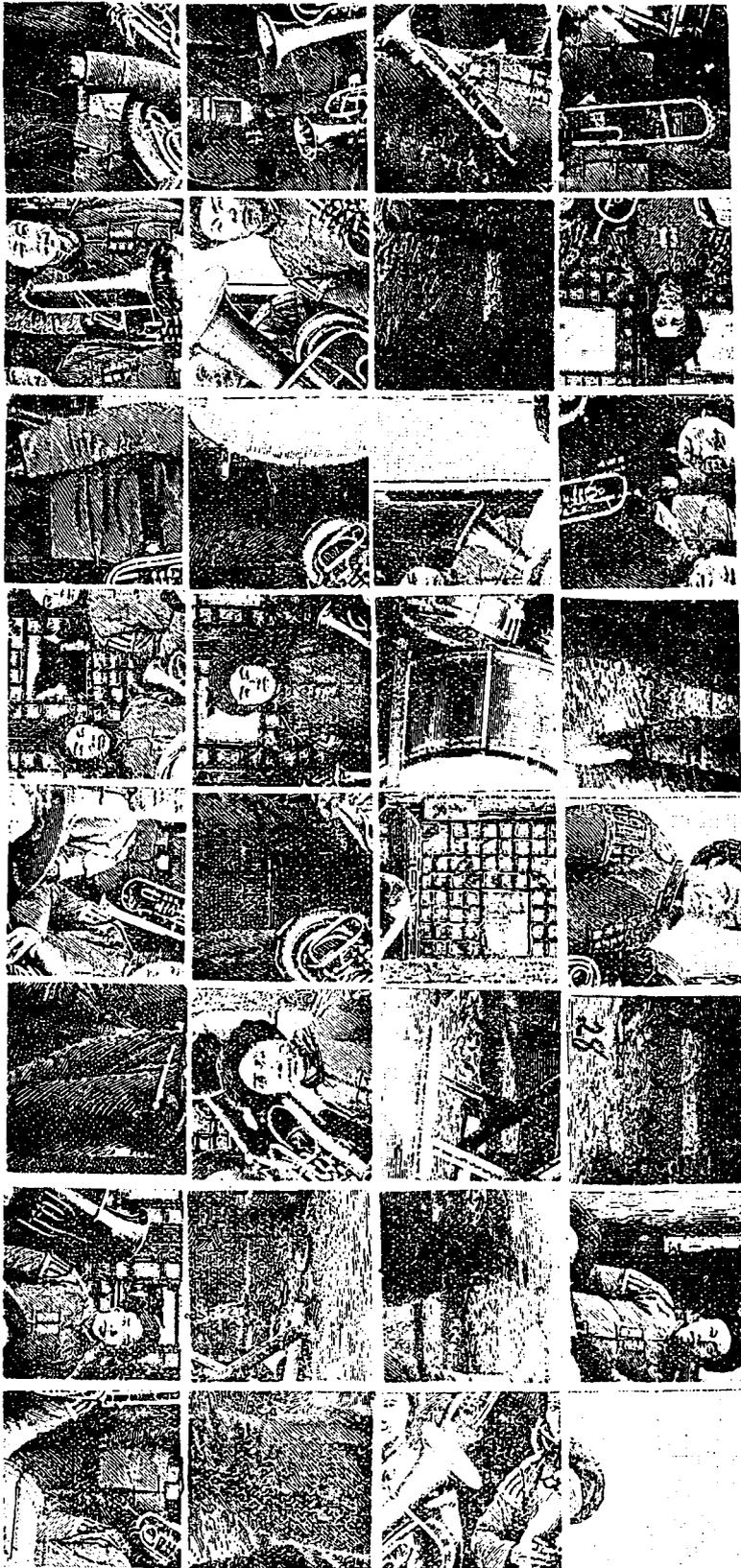
Tributs Mortuaires...



Si vous voulez avoir ce qu'il y a de plus nouveau en fait de tributs mortuaires, allez à...

LA SOCIÉTÉ COOPÉRATIVE DE FRAIS FUNÉRAIRES,
No 1756 RUE STE-CATHERINE (près St-Denis).

Casse-tête Chinois du "Samedi" — No 253



INSTRUCTIONS A SUIVRE

Découpez les carreaux et rassemblez-les de manière à ce qu'ils forment, par juxtaposition : FANFARE CHINOISE.

Collez les morceaux sur une feuille de papier blanc et mettez, au bas, du même côté, nom, prénom, adresse.

Adressez sous enveloppe fermée et affranchie à "Sphinx", Journal le SAMEDI, Montréal. Ne participeront au tirage que les solutions justes et strictement conformes au présent avis.

Les solutions, pour le casse-tête ci-dessus, devront être parvenues au plus tard, le mercredi 3 octobre, à dix heures du matin. Le tirage au sort, entre les solutions justes seulement, aura lieu le jeudi à midi précis et les 5 premiers noms, sortant de l'urne à ce tirage, seront seuls gagnants. Les noms de ces cinq gagnants ainsi que ceux des auteurs de toutes les solutions justes, seront publiés dans le numéro du journal paraissant 15 jours après celui où aura été inséré le casse-tête. Les gagnants seuls ont le choix entre deux primes consistant en : Un abonnement de 3 mois au "Samedi" ou 50 centimes en argent.

SECRETS

Nous enverrons gratis un Livre de Secrets à toute Femme Mariée qui nous en fera la demande. Ecrivez de suite.
THE DR. WILSON MEDICAL CO.
MONTREAL.

Dr J. G. A. GENDREAU

Chirurgien-Dentiste

20 Rue Saint-Laurent

Heures de consultations : de 9 a.m. à 6 p.m.

Tel. Bell : Main 2818

—Les Chinois, en fait de décoration, reçoivent le droit d'arborer à leur couvre-chef une plume de paon. Mais il y a trois grades dans cet ordre singulier, et ils dépendent de ce fait que les plumes du paon peuvent être ornées d'un, de deux ou de trois "yeux". La "plume à un œil" équivaut à peu près à notre rosette de la Légion d'honneur. La "plume de deux yeux" est bien plus recherchée. Quant à celle "à trois yeux," elle est encore plus appréciée en Chine que l'Ordre de la Toison d'Or ne l'est en Europe. Depuis quatre-vingts ans, elle n'a été décernée qu'à une seule personne, et c'est tout récemment. Le nouveau décoré est un mandarin nommé Ken-Taoung, qui s'est signalé depuis un an par ses intrigues contre l'influence européenne.

DÉBILITÉ PILULES Sanguines du Docteur

Jean pour les Femmes, "Extrait du sang frais." Ce remède fournit la nourriture aux cellules des nerfs épuisés, enrichit le sang et donne la vigueur à tout le système. C'est un reconstituant de premier ordre et des plus efficaces pour toutes les maladies particulières aux femmes, qu'il soulage promptement et guérit toujours. 50 cents la boîte. Envoyé partout franco par la malle, sur réception du prix. Et dans toutes les pharmacies. Adressez : "Cie Médicale du Dr. Jean," B. P. Boite 187, Montréal, Québec. Ecrivez pour le "Guide de Santé", envoyé gratis sur demande. (1)

Un Bienfait pour le Beau Sexe !



Poltrino parafatto par los Poudres Orientales los seules qui assurent en trois mois le développement des formes chez la femme et guérissent la dyspepsie ou la maladie du foie.

Prix : Une boîte avec notice, \$1.00; Six boîtes, \$5.00. Expédié franco par la poste sur réception du prix. Dépôt général pour la PULCHRAUD !

L. A. BERNARD, 1882 rue Ste-Catherine, Montreal

Aux Etats-Unis : G. L. de MARTINY, pharmacien Manchester, N. H.

50 ANS EN USAGE !

DONNEZ AUX ENFANTS **SIROP DU D'CODERRE**

PILULES DE NOIX LONGUES

Composées De MCGALE

POUR GUERISON CERTAINE DE TOUTES Affections bilieuses, Torpeur du Foie,

Maux de tête, Indigestion, Etourdissements, et de toutes les Maladies causées par le Mauvais Fonctionnement de l'Estomac.

Peinture Préparée

... A PLANCHER ET AUTRES

Une seule qualité : la meilleure.

VERNIS ANGLAIS pour les portes extérieures. FERRURES DE BATISSES de toutes sortes, etc.

L. J. A. SURVEYER

6 Rue St-Laurent. Quincailler.

Calino vient de marier sa fille. A-t-elle fait un beau mariage ? lui demandant quelqu'un. — Oh ! son mari mène un grand train. — Quo fait-il donc ? — Il est conducteur de locomotive.

GRATIS POUR HOMMES

Tout homme qui écrira au "State Medical Institute," 768 Elektron Building, Fort Wayne, Ind., peut recevoir gratuitement un paquet échantillon du plus remarquable Traitement à la maison, qui a guéri des milliers d'hommes qui, pendant des années, avaient souffert des effets de la faiblesse sexuelle, résultant des folies de la jeunesse, de la perte prématurée de la force et de la mémoire, de la faiblesse rénale, de la varicocele et de l'amaigrissement des parties. Envoyé sous enveloppe unie. Ecrivez-nous aujourd'hui !



Poils Follets

Enlevés instantanément par le

BAUME MAGIQUE de CLÉOPATRE

C'est le meilleur, le plus sûr et le plus prompt des Epilatoires jamais connus. Quatre ou cinq applications, une chaque mois, détruisent pour toujours tous les poils follets.

PRIX : \$2.00 LA BOUTEILLE.

En vente chez tous les Pharmaciens en gros et en détail.

Aussi enlevés pour toujours au moyen de l'ELECTRODE.

10 Minutes Avant

Toutes communications strictement confidentielles

10 Minutes Après

Mme GEO. TUCKER, DERMATOLOGISTE PRATIQUE. Entrée Privée, 437 RUE CRAIG, Montreal.

L'AUTOMNE

est arrivé et les personnes qui ont attendu jusqu'à cette saison, pour se mettre à la recherche d'un terrain convenable pour s'y bâtir une maison pour le printemps prochain, feront bien de visiter le

PARC AMHERST

AVANT D'ACHETER AILLEURS.

Nos Agents se feront un plaisir de leur faire visiter la Propriété et de leur donner toutes les informations nécessaires.

Jusqu'à la fin de l'année la Compagnie accordera aux acheteurs, des conditions des plus libérales, surtout à ceux qui bâtiront pour le printemps prochain. Lots bien placés et des plus désirables seront vendus aux bas prix de

\$75, \$80, \$85, \$90, \$100, \$125, \$150,

et plus suivant la localité. Une petite somme comptant et la balance par légers paiements mensuels.

Lots d'un prix plus élevé vendu avec l'équivalent d'une

ASSURANCE SUR LA VIE

DONNE GRATUITEMENT (Demandez au soussigné ou aux agents des explications à ce sujet.)

**Terrain Sec et Elevé, Eglises, Ecoles et Tramways Electriques,
Titres clairs et parfaits, Trottoirs partout.**

Pour plus amples informations, s'adresser au bureau principal ou prenez les chars de la rue St-Denis et de St-Henri pour vous rendre aux bureaux sur le terrain, coin des rues Boyer et Hughes et Amherst et Bélanger, où nos agents seront le dimanche et tous les autres jours de la semaine pour recevoir les visiteurs.

BUREAU PRINCIPAL, 145 RUE ST-JACQUES

TELEPHONE MAIN 2618

C. C. E. BOUTHILLIER,

BON SABLE A VENDRE.

Secrétaire Trésorier.

FEUILLETON DU "SAMEDI", 29 SEPTEMBRE 1900 (1)

LA DAME BLANCHE

DEUXIÈME PARTIE

FLEUR D'ÉCOSSE

CXIII. — RETOUR AU FOYER

(Suite)

Ellen Mercy tressaillit en entendant prononcer ce nom qu'elle portait ainsi qu'un carreau de fer, en le cachant.

A elle aussi, Marie d'Avenel n'avait osé avouer la vérité tout entière, n'avait osé répéter les cris du bandit, ses menaces qui ne pouvaient laisser subsister aucun doute sur ses hideux projets, et dont le souvenir faisait passer en elle des frissons d'horreur.

Et le spectre de Somerset apparut à Ellen avec son rayonnement épouvantable, capable encore d'autres crimes !

Somerset, l'homme de la haine et l'homme de l'opprobre !

Oui, ce devait être l'instigateur de ces nouvelles persécutions.

Le chevalier d'Avenel, en se mêlant à la lutte, lui avait permis de savoir où était l'ennemi après lequel il était acharné si longtemps ; et il avait détaché contre lui l'exécuteur de ses vengeances secrètes, pensa-t-elle.

— Somerset, le père de mon enfant !

Ses sourcils se contractèrent durement.

— Non, . . . le persécuteur, le bourreau de mon père . . .

Méritait-il, en effet, autre chose que l'exécration, l'homme investi des titres les plus hauts et qui, pour satisfaire ses vices et conserver en même temps l'amour, la faveur d'une reine, n'avait pas hésité à perdre une jeune fille en simulant un faux mariage ; l'homme qui, las de ce lien, avait tenté de faire assassiner l'infortunée qui se croyait légitimement en droit de porter son nom, ce non maudit de Somerset ?

Était-il réellement digne d'être considéré par la douce et naïve Marguerite comme un père, l'objet grand seigneur qui avait tout fait pour être le meurtrier de la mère et aussi de l'enfant !

En prononçant ce nouveau ce nom dans le silence de son âme apatée, Ellen sentit ses épaules se serrer comme devant l'approche, l'imminence d'un danger inéluctable, . . .

La taille de Walter d'Avenel s'était au contraire redressée.

Son regard devenu métallique et hardi semblait chercher au loin l'ennemi dont le nom venait d'être prononcé.

Il était prêt à la lutte ; il ne le craignait pas.

Mais une angoisse tomba tout à coup sur lui.

Épée contre épée, poignard contre poignard même, si Somerset le voulait ; mais de grâce qu'il épargnât les femmes qui, elles, ne combattent pas ! . . .

Et une sensation douloureuse lui étreignait le cœur en songeant aux nécessités de la guerre, qui allaient peut-être l'éloigner de nouveau et laisserait Marie seule, à la merci de ses sinistres ennemis.

— Allons, dit-il en secouant l'appréhension qui venait de le saisir, allons un instant auprès de ce brave Halbert.

Il avait appris comment il avait été blessé, en essayant de soustraire sa maîtresse aux agresseurs.

Il ajouta :

— Qu'un de mes premiers actes soit pour remercier le serviteur fidèle, tombé en faisant son devoir.

Quelques minutes après, il était auprès du blessé.

Celui-ci sentit une émotion bienfaisante en voyant rémis à son chevet la bonne et sainte maîtresse qui n'avait cessé de lui témoigner un si consolant intérêt et son seigneur dont les paroles reconnaissantes mettaient sur ses blessures un baume reposant.

— Maître, maître, protestait l'ancien chasseur confus.

Quant à Mysie, les mains jointes, dans une effusion touchante, ses regards allaient de son mari au chevalier d'Avenel et de celui-ci à la châtelaine.

Il lui semblait, à voir la clarté rayonnant dans les yeux de son mari, qu'Halbert renouait à une vie nouvelle.

Ce devoir accompli, Walter d'Avenel et Marie, tendrement appu-

yés au bras l'un de l'autre, gravirent ensuite les degrés qui conduisaient à leur chambre d'époux.

Ils allaient se retrouver, s'isoler enfin dans l'intimité si douce à leurs âmes, battant d'un mouvement, vibrant d'un même rythme.

Rapprochés, dans le soir qui tombait, ils échangeaient les ineffables, les divines paroles des amants qui se retrouvent, qui se rejoignent après une longue séparation, après des dangers dont l'esprit de l'absent frissonne encore.

Oubliant les années qui mûrissent et chez certains fatiguent le cœur, ils épelaient de nouveau l'extatique évangile de l'amour.

Walter s'interrompait parfois, suspendant les paroles, aux lèvres de sa bien-aimée pour prêter l'oreille, écouter si, dans le bruit du vent qui venait exhaler son soupir dans les arbres, il ne percevait pas le retentissement lointain d'un galop, celui du cheval d'une escadrette, le rappelant à son poste.

Mais la nuit s'avavançait.

Marie, la tête appuyée sur son épaule dépourvue de ses vêtements de fer, noyait ses yeux dans les siens.

Les ténèbres douces aux cœurs épris les enveloppaient, . . . les étoiles versaient sur eux le crépuscule de leurs frémissantes et lointaines clartés. On heurta à la porte, . . .

C'était Tibbie, un flambeau à la main, Tibbie la vieille nourrice venant troubler leur tête-à-tête pour leur apporter de la lumière, afin que l'enfant jadis nourrie de son lait, femme, épouse, amante aujourd'hui, pût voir, pût contempler à satiété, l'époux revenu !

Le chevalier d'Avenel regarda alors Marie avec un tendre sourire.

— Permetts que je m'arrache pour un moment à notre cher isolement, que je me souviens un instant que j'ai eût l'épée du soldat.

— Va, mon Walter ! Va et reviens-moi vite !

Le chevalier d'Avenel alla donner ses ordres au montagnard dont la vigilance avait protégé le château de Claymore contre tout malheur, et il lui parla en des termes capables d'exalter jusqu'au sacrifice le dévouement de ce rude serviteur.

Il communiqua ses instructions aux gardes envoyés par la reine.

En conséquence, un cavalier s'en alla en faction à la sortie du bois, sur la route, prêt à venir l'avertir si une estafette était envoyée par la reine pour l'aviser que sa présence était nécessaire dans la capitale.

Walter ayant alors accompli ce qu'exigeait son devoir de soldat et de chef, l'esprit allégé de toute préoccupation, retourna auprès de la toujours aimée, . . . de l'adorée !

Marie vint à sa rencontre à mi-chemin de l'escalier.

Et sentant sa main légère sur son épaule, tandis qu'il la tenait par la taille pour l'aider à gravir de nouveau les marches, leurs têtes rapprochées, il entendit ses lèvres douces comme une caresse de fleur qui murmuraient :

Maintenant, tu es à moi, n'est-ce pas, . . . à moi seule !

— A toi, Marie, comme je l'ai été depuis le premier jour où nous vîmes, . . . à toi pour toute éternité !

Et le bruit de leurs pas, et celui de leurs voix se perdit sous les hauts plafonds, dans le silence religieux de la nuit, où planait long-temps l'écho de murmurements baisers.

CXIV. — LA FLOTTE ANGLAISE.

Lorsque les nautonniers, au visage brûlé par les tempêtes et les après embrus, hissent la large voile au mat qui gonfle et grince sous l'effort du vent s'engouffrant sous la toile, lorsqu'ils levont l'ancre, ils ne savent jamais quel jour ils atterriront au port vers lequel ils orientent la proue de leur navire.

Combien même ayant poussé leur nef au large avec des chants de joie et d'espérance, n'atteignent jamais ces rivages.

Les quinze vaisseaux chargés de troupes, de matériel et d'or, à couler, expédiés par Somerset en Écosse avaient descendu rapidement la Tamise.

L'amiral avait reçu l'ordre d'attaquer et d'occuper Edimbourg au nom de l'Angleterre.

Ce ne sera guère qu'une triomphale promenade pour notre pavillon, lui avait dit le favori d'Elisabeth, Edimbourg est dépourvu de troupes, Marie Stuart n'a que sa garde particulière et la milice urbaine, qui ne pourront nous opposer qu'une résistance insignifiante.

Et il avait commandé à l'amiral de faire tout son effort afin de s'emparer de la reine d'Écosse elle-même.

La conquête serait alors rapide et complète.

Une reine captive, en son pouvoir, une reine qu'il pourrait humilier, lui qui se sentait parfois n'être qu'un jouet ridicule et odieux, entre les mains d'une autre reine, l'impérieuse et redoutable Elisabeth ; ce serait une revanche, cela !

(1) Commencé dans le numéro du 11 avril 1900.

Ce serait plus encore : cette reine n'avait-elle pas chargé de sa défense le chevalier d'Avenel, cet homme qu'il haïssait si violemment, cet homme dont il avait cru tenir la tête ?

Et, un dernier message de Stewart Bolton venait de lui apprendre explicitement, nouveau message expédié afin d'avoir raison de ses hésitations s'il en avait encore, Ellen Mercey, qui avait le droit de porter le nom de Somerset, non abhorré et rejeté par elle ainsi qu'une loque immonde, Ellen Mercey qu'il avait tant de raisons de croire morte, elle aussi, n'avait-elle pas trouvé encore un abri dans le manoir, sous l'ombre duquel le chevalier d'Avenel et Marie étaient restés si longtemps enfouis, dans une retraite tellement profonde qu'il avait pu s'en croire débarrassé !

Où, elle se trouvait encore, auprès de Marie de Melrose, devenue Marie d'Avenel et avec qui, autrefois, il avait espéré échanger l'anneau nuptial, cette Ellen Mercey qu'il avait été contraint d'épouser.

Deux ennemies, deux femmes étaient donc réunies : l'une par laquelle il avait été outrageusement dédaigné, l'autre, sa femme légitime après tout, dont il connaissait l'immense horreur et le mépris.

— Oh ! avait-il grondé, lord Mercey vivra encore assez longtemps dans le sépulcre où je l'ai fait emmurer pour voir comment je frappe ceux qui osent me tenir tête.

« Je lui procurerai la joie de voir sa fille, morte !

« Morte, celle dont il m'a imposé le mariage sous prétexte du rachat de son honneur.

« Morte, afin qu'elle ne puisse plus révéler ce mariage et me perdre auprès d'Élisabeth !

Aussi comprend-on qu'elle hâte violente il avait mise à adopter enfin les vues de Bolton, son agent secret, surtout après son dernier message et avec quelle farouche ardeur il avait pressé le départ de l'expédition.

La flotte anglaise, arrivée dans la manche, mit le cap à l'ouest et atteignit rapidement les parages de la mer du Nord.

Pour peu que le temps se maintint favorable, les quinze navires allaient fondre sur la capitale de l'Écosse comme un vol d'éperviers.

Les navires montèrent bientôt vers le nord.

Mais le vent, d'abord propice puis incertain, tourna totalement.

Lorsque ils eurent dépassé les derniers rochers les abritant contre les souffles du septentrion, il se heurtèrent à une mer démontée, à des vagues formant devant eux un mur infranchissable.

On aurait dit les génies des légendes, anciens protecteurs de l'Écosse, se liguant pour repousser l'invalide.

L'escadre anglaise fut obligée de louvoyer, d'obliquer dans la direction de la Suède, afin de couper le vent et de revenir ensuite vers son but, mais avec quel retard !

L'amiral anglais, furieux de ce contre-temps, redoutant d'encourir la disgrâce du terrible et tout-puissant ministre, jurait comme un païen.

Il aperçut enfin les rivages de l'Écosse.

Bientôt, malgré la tempête qui les secouait, les quinze navires arrivèrent en vue des côtes proches d'Édimbourg.

Ils attendirent que le temps se fût un peu calmé.

Alors, ils se présentèrent en ordre de bataille.

L'amiral donna l'ordre de sonner le branle-bas de combat et fit les signaux de débarquement.

Mais le premier navire qui se présenta au goulet du port fut reçu par un coup de canon...

Le boulet emporta son beaupré qui vint s'écraser en sifflant dans le lastingage.

Feu ! commanda l'amiral, de son bord.

Et les pièces d'artillerie de la flotte tombèrent.

D'autres pièces de canon placées sur les forts de la passe, des batteries improvisées se démasquèrent alors...

Un véritable combat d'artillerie commença.

L'amiral anglais trouva que pour des gens qu'il devait surprendre à l'improviste, que pour une ville qu'il devait enlever sans coup férir, la défense se montrait, dès le début, singulièrement décidée.

Contournant le port, il parvint à débarquer ses troupes sur le rivage au-dessus de la ville afin de la prendre à revers.

Mais les premiers bataillons jetés à terre se heurtèrent à des troupes disciplinées. C'étaient les cavaliers de Walter d'Avenel qui, doublant, encadrant la milice bourgeoise, combattait à pied.

Leur présence, le relief que leur donnait leurs victoires sur les seigneurs confédérés et les Cotes de fer communiquaient du courage aux citadins, et ces derniers ne voulaient pas reculer, faiblir devant eux.

Walter d'Avenel, ayant quitté le manoir de Claymore, avait pris la direction de la défense.

Chevalier, je vous confie ma capitale... et ma personne, venait de lui dire Marie Stuart.

Et il avait agi aussitôt de façon à justifier cette confiance.

C'est lui qui, retirant les grosses pièces de canon qui dormaient, inutilisées, derrière les embrasures des remparts qui gardaient Édimbourg du côté de la terre, les avait mises en batterie partout où l'amiral anglais devait chercher à forcer le passage.

Rentré dans la capitale après la nuit qu'il venait de passer à son manoir de Claymore, il avait fait sonner le rappel des milices, en même temps qu'il prenait les dispositions citées plus haut.

C'est alors qu'ayant harangué les soldats improvisés, ayant fait appel à leur courage et à leur virilité, il avait réparti ses cavaliers parmi leurs bataillons, après avoir fait jurer à ces derniers de ne jamais reculer à moins d'entendre le signal de la retraite.

— Et la retraite ne sonnera pas, j'en fais serment à mon tour, avait-il ajouté, à moins que Walter d'Avenel ne soit mort.

Ses soldats, les gens du peuple enivrés par l'enthousiasme qu'il avait réussi à faire naître en eux, enhardis par ses ardens préparatifs de défense, venaient de se montrer à la hauteur de ses plus vives espérances.

— Hourrah pour vous, fils de l'Écosse ! leur cria-t-il. Vous êtes des braves !...

Ces paroles devaient engendrer des héros.

L'amiral anglais, comprenant qu'il ne pouvait plus s'abuser et que les Écossais avaient pris leurs précautions afin de lui résister d'une manière acharnée, se prépara alors à se livrer à une attaque en règle.

Il connaissait la sombre, l'implacable rigueur de Somerset, la froide cruauté d'Élisabeth.

— Allez et prenez Édimbourg, lui avait dit la reine d'Angleterre dans son audience de congé.

Reparaître vaincu après l'impérieuse assurance avec laquelle elle avait prononcé ces paroles, ce serait provoquer sa colère.

Les instructions particulières que lui avait données Somerset lui avait montré avec quelle passion acharnée il tenait à cette conquête, et il avait tout lieu de craindre le ressentiment du terrible ministre.

Dédaignant de répondre au canon des Écossais, un navire léger se mit à inspecter la côte.

L'amiral venait de décider de frapper un coup décisif : l'attaque en règle dont il venait de reconnaître la nécessité.

La tempête, qui s'était définitivement calmée, laissait un vent meilleur favoriser ses opérations.

Walter d'Avenel, anxieux, suivait tous ses mouvements.

Il vit le léger cutter détaché de la flotte anglaise repasser devant le port et descendre au sud, longeant rapidement la terre à deux ou trois encablures à peine.

Sur son ordre, un gros de ses cavaliers qu'il avait gardés auprès de lui afin de les lancer dans l'action en cas d'urgence, partirent au galop.

Ils retraversèrent la ville bride abattue et arrivant à hauteur du cutter anglais, obligé de naviguer avec prudence par suite de l'extrême proximité de la terre, s'efforcèrent de l'éloigner par un feu nourri...

Les balles pleuvaient comme la grêle sur le pont du navire : il se mit hors de portée, mais continua ses investigations.

Puis un pavois fut hissé à son mât.

A ce signal, un pavillon semblable flotta sur le vaisseau amiral, indiquant que l'avertissement avait été compris.

Et la flotte anglaise, évoluant de nouveau, se mit en mesure d'aller rejoindre le cutter.

Le chevalier d'Avenel, à cette vue, serra nerveusement les poings.

Tout semblait l'indiquer, la flotte, changeant de champ de bataille, allait opérer son débarquement là où se tenait le navire envoyé en reconnaissance...

C'était à une telle distance que les batteries installées par Walter à grands renforts de bras deviendraient inutiles.

Réquisitionnant à la hâte des chariots, il fit charger les pièces de canon les plus transportables. Et triplant, quintuplant les attelages, il les envoya à une allure infernale là où était le danger.

Un moment encore, il demeura en observation, appréhendant malgré tout une ruse de l'ennemi.

Mais les navires s'éloignaient véritablement.

— Allons, dit-il. Suivons-les, et que Dieu nous aide !

Les habitants, vieillards, femmes, enfants, sortis des maisons, regardaient dans un silence poignant défiler les cohortes de la milice urbaine, encadrées par les soldats d'Avenel.

Ces derniers chantaient gaiement.

Mais les citadins improvisés guerriers, leur premier mouvement d'ivresse passé, se taisaient, impressionnés par l'émotion de leurs femmes, de leurs enfants, par la vue des anciens qu'ils laissaient derrière eux,—et la sensation d'un terrible inconnu !

Leurs files silencieuses s'allongèrent bientôt dans la campagne.

— Voilà des moutons qui vont se débander au premier coup, maintenant qu'ils ne sont plus parqués derrière leurs murailles et que je vais pouvoir lâcher tous mes loups à la fois, se dit l'amiral en les regardant avec sa longue-vue.

Ses navires ne tardèrent pas à atteindre l'endroit où le cutter s'était arrêté... Ils s'approchèrent de terre autant qu'ils le purent, les pilotes la sonde à la main.

Puis ils se rangèrent sur une seule ligne, présentant le flanc au rivage,—le flanc et leurs lignes de canons.

Chacun des navires mit aussitôt ses embarcations à la mer, et, des files d'hommes y prirent place, leurs armes chargées.

Le chevalier d'Avenel aperçut leurs rangées interminables descendant les échelles, s'engouffrant, se tassant dans les canots qui se rangeaient par groupes, probablement sous le commandement des chefs.

Et il promena un long et pâle regard sur la milice bourgeoise qui formait la majeure partie des forces qu'il pouvait opposer aux Anglais.

Il vit l'inquiétude de ces hommes, habitués à une vie calme et pacifique, devant ce déploiement de forces qui grossissait sans cesse.

Et il inspecta longuement l'horizon, cherchant la route du Sud, cette route par laquelle ses escadrons étaient arrivés, il y avait trois jours.

— Ah ! fit-il, s'il pouvait arriver à temps !..

Il pensait à Mac Sweeney.

CXV. — LA FÉE PROTECTRICE

Mac Sweeney !..

Le capitaine des gardes de la reine Marie, dont l'armée eût été d'un tel prix en un pareil moment, avait déjà expédié à Walter d'Avenel des messagers pour lui annoncer son approche, et le chevalier de la reine lui avait répondu de faire toute diligence.

— Accourez ! triplez les étapes ! lui avait-il mandé, averti par un pêcheur, qui, chassé au loin par la tempête, avait aperçu la flotte anglaise à travers la brume et avait pu rallier le port avant son arrivée.

Et actuellement, devant l'imminence d'une nouvelle attaque, le regard du chevalier d'Avenel cherchait à l'horizon quelques signes révélateurs signalant l'approche du vieux général.

— Aura-t-il entendu le canon ? se demanda-t-il encore, mêlant son espérance dans ce fait.

Son regard se reporta à ce moment vers la flotte : un véritable fourmillement de canots et de chaloupes couvrait la mer.

Ils se plaçaient distinctement par séries, comme les compagnies le font pour l'assaut.

Walter courut vers les canons qu'il avait fait transporter sur des chariots et que l'on mettait en batterie tant bien que mal.

— Canoniers ! dit-il, à vous la partie. Visez aux canots. Feu !

Le chevalier sentit le coup de vent de pièces et se jeta vivement de côté, hors du nuage de fumée, afin de voir l'effet du projectile.

Une colonne d'eau s'éleva, retombant sur les canots, les inondant.

Aucun n'avait été touché.

— Feu encore ! feu partout ! tonna Walter d'Avenel. Visez aux canots toujours !

Sans attendre d'avoir achevé leurs installations, ses artilleurs chargèrent leurs pièces. Et dix langues de feu trouant un épais nuage de fumée, annoncèrent la mort.

Debout sur le tillac du vaisseau, au sommet duquel flottait son pavillon, l'amiral ennemi suivait avec impatience les progrès de l'embarquement des troupes dans les canots.

En attendant le premier coup de canon tiré par le chevalier d'Avenel, en juron lui échappa.

Il lui restait, à ce moment, encore une compagnie à descendre dans les embarcations. Ayant constaté précédemment la résistance des Écossais, il tenait à lancer sur eux toutes ses forces à la fois.

La salve d'artillerie tirée par le chevalier d'Avenel le décida.

— En avant ! cria-t-il dans son porte-voix. Et feu de partout !

Les environs s'abattirent sur les flots, les rameurs tendirent leurs bras à force. En même temps, des flans de quinze navires, des fumées blanches, des flammes jaillirent.

C'étaient les canons du bord qui préparaient l'accostage des canots en criblant l'armée écossaise des projectiles.

Les boulets passèrent avec leur sifflement lugubre au-dessus des canots, allant porter le trouble et la destruction dans les rangs écossais.

Les artilleurs d'Avenel tournèrent leurs pièces vers les navires et une nouvelle bordée alla planter dans leurs flans le fer d'Écosse.

Mais que pouvaient une dizaine de pièces de canon contre une artillerie dix fois supérieure ? Le chevalier de la reine le jugea vite : continuer, c'eût été l'écrasement des siens. A périr, encore fallait-il que ce fût avec fruit.

— A mitraille ! lança-t-il d'une voix qui domina le fracas de la lutte. Tirez sur les canots ! Sur eux toujours !

A-t-on vu une grêle furieuse tomber sur la mer ? Ce fut pareil !

Une véritable pluie de clous, de plomb, s'abattit sur les flots, sur les embarcations, les crevant, les inondant d'eau et de sang mêlés, brisant les avirons, les poignets qui les maniaient.

Quelques-unes des chaloupes restèrent en panne, leur masse jusqu'alors compacte se fractionna, morcelée, en désordre sous le feu maintenant continu qui la décimait.

Walter avait atteint son but autant que faire se pouvait : retarder, désagréger, affaiblir l'attaque des Anglais.

Mais l'amiral, voyant les projectiles ennemis cesser de pleuvoir sur ses navires, n'avait pas tardé à se rendre compte de ce qui se passait.

Le feu de son artillerie convergera alors tout entier sur celle des Écossais. Les masses de métal et de pierre labouraient la terre autour des artilleurs de Walter.

Une de leurs pièces éclata, éventrant ceux qui l'entouraient : d'autres roulèrent à terre, leurs affûts improvisés émiettés écrasant leurs servants.

Trois pièces mieux abritées demeurèrent bientôt seules indemnes, tirant avec rage, avec désespoir. Les canots avançaient.

Leur nombre était certes diminué, mais ceux qu'ils portaient, soutenus par le feu roulant des navires, n'allaient pas tarder à aborder.

L'amiral anglais, laissant deux de ses navires s'efforcer de faire taire les trois pièces qui s'obstinaient encore, commença à canonner l'infanterie.

Les bourgeois, les artisans de la milice, recevant ainsi la mort sans combattre, commencèrent à fléchir, à se reculer, instinctivement.

Le chevalier d'Avenel jeta un regard désespéré vers l'endroit de la plaine d'où pouvait surgir Mac Sweeney.

Les canots touchaient terre à ce moment.

Walter les vit accoster avec une sorte de joie.

L'inaction était la principale cause d'affaiblissement de ces hommes : il valait mieux la lutte !

— Soldats, habitants d'Édimbourg, leur cria-t-il, l'heure est venue de savoir si voulez être Anglais ou Écossais !

— Éternelle liberté à l'Écosse ! répondirent les milices.

— Eh bien ! en ce cas, en avant sur ses ennemis, et que ceux qui toucheront notre terre y trouvent leur tombeau.

« En avant ! Pour la patrie !

Et payant d'exemple, il s'élança pour défendre, maintenir insouillé le sol sacré des ancêtres.

A l'endroit où il se trouvait, chaque Anglais qui essayait de mettre pied à terre était un homme mort.

Mais loin de lui, les assaillants avaient réussi à prendre pied.

Les canons de la flotte tonnaient toujours, et aussi les dernières pièces écossaises, essayant de leur répondre de leur mieux, maintenant que le troupes de débarquement avait réussi à toucher la côte.

Walter vit arriver un flot d'ennemis courant sur le rivage, refoulant les Écossais, les prenant à revers.

Pour la première fois, il allait sans nul doute être vaincu.

— Je mourrai plutôt ici ! s'écria-t-il en levant sa claymore vers le ciel en un geste désespéré.

Il jeta un sombre regard autour de lui comme pour y chercher une aide.

— Dame Blanche de mes aïeux ! s'écria-t-il. Immortel génie !

Il venait de se souvenir de la fée protectrice de la maison d'Avenel, selon la vieille et si touchante légende.

O miracle ! Il aperçut alors dans le tumulte des foules aux prises, une troupe de cavaliers forçant, chargeant, refoulant victorieusement les Anglais.

Il crut que c'était le petit escadron qu'il avait conservé, mais il le vit aussitôt combattre par ailleurs.

Dans la poussée de leur charge, les cavaliers arrivèrent jusqu'à près de lui, conduits par leur chef qui, ayant vu lutter au plus fort des ennemis, le croyait en danger et venait pour le dégager.

Walter d'Avenel le regarda, le reconnut.

C'était un officier qui avait laissé à Mac Sweeney pour commander une centaine de cavaliers que ce dernier avait conservés, lorsque Walter était parti avec les escadrons réunis.

Une flamme brilla alors dans les yeux du chef de guerre.

— Mac Sweeney ?.. cria-t-il en une interrogation ardente.

— Il me suit ! répondit l'officier entre deux coups de pistolet.

La Dame Blanche n'avait donc pas abandonné le descendant de la maison d'Avenel : le secours sauveur surgissait au moment où il désespérait, où il évoquait la fée mystérieuse, légendaire !

Walter devina ce qui avait dû se produire :

Mac Sweeney, à la réception de son message, avait précipité la marche de son armée.

Il approchait, lorsque le fracas retentissant du combat d'artillerie, livré à l'entrée du port par les Anglais qui espéraient d'abord en forcer l'accès, l'écho centuplé du canon était allé l'avertir.

— On se bat à Édimbourg ! avait rugi le vieux général. En avant ! En avant !

Et c'était vrai !

Mac Sweeney, prévenu par le grondement lointain du canon, avait brûlé la suprême étape.

La résolution de l'amiral anglais d'aller débarquer au sud d'Édim-

bourg n'avait fait que rapprocher de lui le terrain de l'action, lui permettant de surgir à temps pour sauver son pays.

Il avait reçu plus net, plus rapproché, le tonnerre des pièces d'artillerie déchaînées avec une fureur nouvelle.

L'anxiété l'avait alors saisi, comprenant que le combat s'était déplacé et y voyant un signe possible de la retraite du chevalier d'Avenel de la conquête d'Édimbourg par l'ennemi ! Il arriverait donc trop tard pour rien faire : juste à temps pour assister à la ruine de sa patrie !

Lançant son cheval au galop, il gagna une hauteur située assez loin de la... et d'où on devait apercevoir Édimbourg.

D'un geste, il avait fait signe à ses quelques cavaliers de le suivre.

Parvenu au point d'où il espérait que la vérité allait se révéler à lui, il distingua les quinze navires anglais, rangés en ligne de bataille et du flanc desquels partaient des nuages de fumée blanche et grise striée d'éclairs rouges.

Du côté de la terre, un nuage plus petit s'élevait parfois : il était produit par les trois pièces des Écossais, restées intactes et qui s'éclaraient à tirer héroïques.

Mac Sweeney distingua détonations espacées, de plus en plus lentes et trop significatives, hélas !... Il ne pouvait suivre les phases de l'action, apercevoir les mouvements des combattants à cause de l'éloignement.

Mais ce qu'il apercevait, ce qu'il entendait était suffisant.

Les bataillons du chevalier d'Avenel, écrasés par une artillerie formidable, agonisaient sans doute... Et il n'arriverait que pour constater la victoire des Anglais et voir Édimbourg perdu !...

Une douleur profonde contracta ses traits, une larme monta à ses yeux et roula sur ses joues hâlées par vingt campagnes, — une larme qu'il effaça d'un brusque revers de main, comme indigne de lui !

Et étendant son poing avec une énergie soudaine et puissante, montrant la flotte anglaise, allumant dans ses flancs des volcans destructeurs :

Soldats ! s'écria-t-il, là-bas est le drapeau de l'Écosse. Il faut l'empêcher de tomber : allez pour Dieu, pour la reine et pour la Patrie !

L'officier qui commandait l'escadron s'approcha.

Périssez ! dit le vieux général. Mais traversez les rangs anglais, parvenez jusqu'au chevalier d'Avenel et dites-lui que j'accours. S'il est tombé, si vous mourrez, je vous vengerai tous, je le jure. Allez !

L'officier se jeta d'un élan de son cheval au milieu de ses cavaliers.

Au galop ! cria-t-il. Vive Stuart !...

Et la légion fumante descendit comme une trombe le coteau, s'enfonça, se perdit dans la plaine.

Le vieux capitaine la regarda un instant s'éloigner, couper droit à travers les fondrières, les fourrés, les fossés franchis sans arrêt, pareille à une avalanche vivante, afin d'arriver plus vite !

Son oeil engloba à la fois la faible troupe qu'il venait de lancer en avant, Édimbourg où se trouvait la souveraine dont il était à cette heure le rempart, et les navires anglais chargés de tonnerre et de mitraille.

Et son bras s'étendit... Pour un serment ? ou une menace ?...

Et s'arrachant à ce spectacle, se détournant, le sourcil contracté, il alla rejoindre l'armée.

Il était pâle... mais d'une façon impressionnante.

Les officiers l'interrogèrent du regard.

Écossais ! lança-t-il d'une voix forte, on vous attend là-bas ! Vos camarades sont partis vous annoncer : chargez !

Et son regard revêtant une expression saisissante :

Car voudriez-vous qu'ils aient combattu et vaincu sans vous ?

Non ! non ! Vaincre ou mourir ! répondirent-ils. En avant !

Et sans attendre son commandement, ceux des premiers rangs précipitèrent leurs pas, oubliant les journées depuis lesquelles on marchait, éreuchés, muets, serrant leurs armes, écoutant le canon tonner.

Ceux qui venaient après, électrisés par les récits qui couraient, pressaient maintenant les impatients qui les avaient d'abord devancés.

Ce n'était plus une armée se disposant à combattre par devoir, c'était un torrent humain, roulant ses vagues de fer en fureur...

Volontaires du camp de Pleackwers, highlanders des clans d'Avenel et de Melrose, bucheons noirs au costume de peaux de bêtes, aux armes étranges, tous se hâtaient, se précipitaient, se retenant à grande peine de passer les uns devant les autres.

Ils atteignirent ainsi le point culminant d'où Mac Sweeney avait découvert le panorama lointain de la bataille.

Il aperçurent la flotte anglaise continuant à vomir ses boulets.

En avant ! En avant ! crièrent-ils tous d'un même élan. Mort aux étrangers ! Vive Marie Stuart et l'Écosse !

Et ils se lancèrent sur la route frayée par les cavaliers.

Ils couraient maintenant, emportés par la pente, farouches, avides de lutte, d'extermination !

Les chariots, les affûts rustiques traînant les pièces de canon fabriquées par Walter d'Avenel sautaient avec un bruit sourd, em-

portés par les attelages, présage de l'autre voix, la voix de mort, qui allait bientôt sortir de leur bouche enflammée.

Walter d'Avenel, en entendant les paroles prononcées par l'officier qui conduisait l'escadron envoyé en toute hâte par Mac Sweeney, avait senti une foi puissante, une nouvelle ardeur redescendre en lui.

Cessant de combattre comme un soldat décidé à vendre chèrement sa vie, il s'élança au milieu des siens, renversant les ennemis qui s'opposaient à son passage.

Écosse ! Écosse ! cria-t-il d'une voix retentissante. Serrez vos rangs ! Hourrah pour l'Écosse. L'armée de Mac Sweeney arrive à la rescousse. Voilà son avant-garde ! Victoire !

En effet, il apercevait, descendant les derniers plis du terrain, la masse tumultueuse des bataillons se précipitant à l'encre. Son geste les montrait.

Les milices à demi débandées reprurent courage.

Et cessant de reculer, elles firent tête à l'ennemi.

La fée d'Avenel semblait planer dans le ciel au-dessus des armées aux prises !

CXVI. — LA MORT !... PARTOUT LA MORT !...

Arrêtons-nous un instant, comme s'arrête, à cette heure, entre les destinées des deux nations, la fortune hésitante.

Ici une armée écossaise ne valant que par l'enthousiasme, cette chose si fragile : n'ayant guère pour elle que la force morale...

Cette armée aux prises avec un corps de débarquement, formé de soudards aguerris, quinze navires pareils à autant de citadelles mouvantes et tirant sans relâche.

Au loin, un secours pour ceux qui défendent le sol de leur patrie.

Mais bien loin, par delà la plaine, ce secours incertain, problématique...

Quel va être l'avenir ?

L'amiral anglais, du pont de son navire, placé là comme sur un observatoire, avait vu la petite cohorte de cavalerie arriver du fond de l'horizon et fondre sur ses troupes.

C'était là un indice.

Il craignait une surprise, un mécompte inattendu.

Sa lorgnette fouilla alors l'étendue, cherchant s'il ne s'agissait pas d'une avant-garde, précédant des forces plus considérables.

Il distingua bientôt, sur les pentes des montagnes, un fourmillement noir : il le vit dévaler avec rapidité.

Le marin ne pouvait plus douter.

— Il faut en finir, résolut-il.

Et il donna aux capitaines de ses navires l'ordre d'expédier à terre la moitié de leurs équipages.

Après les soldats de débarquement, les matelots allaient, eux aussi, prendre part à l'attaque.

Walter d'Avenel eut un rugissement léonin en les voyant descendre dans les canots, se diriger vers la terre.

Devant ces renforts, jamais ses soldats improvisés ne pourraient attendre l'arrivée de Mac Sweeney.

Et une nouvelle fois, son bras montra aux canonniers qui lui restaient la flottille d'embarcations voguant, s'approchant à force de rames :

— À mitraille !... Feu partout !

Et la pluie meurtrière recommença, éclaboussant les chaloupes de sang, tigrant la mer.

Maintenant des clameurs montaient dans l'espace, voix de tempête humaine se mêlant à la tempête de fer et de feu hurlant sur les bords.

C'étaient les soldats de Mac Sweeney annonçant leur approche.

Les combattants les entendirent.

La fortune allait peut-être se prononcer pour eux.

Ceux d'Écosse en sentirent leur âme affermie.

Ils n'allaient donc pas succomber ?...

— Hardi ! lança le chevalier d'Avenel. Voici du secours.

A ces mots, les plus pusillanimes virent remonter leur courage.

Les Anglais frémissent.

Les lourdes pièces des navires pressèrent leur tir, lançant leurs bordées avec un redoublement de rage.

Qui n'a vu les hautes vagues du large accourir sur les grèves et noyer, couvrir, refouler tout devant-elles ?

Telle, soudain une ruée humaine surgit, immense, formidable.

C'était l'armée de Mac Sweeney.

C'est-à-dire l'armée du vieux général et celle amenée des bords de la Tweed par Walter toutes deux réunies.

Les highlanders, les guerriers des clans d'Avenel et de Melrose l'avaient appris : leur seigneur, leur chef aimé était aux prises avec l'ennemi, disputant contre lui le sol de la patrie.

Et ne sentant plus la fatigue, lancés, irrésistibles, ils bondissaient, poussant le cri de guerre qu'il connaissait bien, afin de lui annoncer leur arrivée :

— Avenel ! Avenel !

Et leur cri frappa l'oreille du chevalier qui, se dressant sur sa selle, leva son épée vers eux en leur répondant :

— A moi, mes braves !

Ils aperçurent, virent briller sa claymore qui les avait toujours conduits au triomphe.

Ce fut du délire.

Et ils fauchèrent tout devant eux, venant, dans leur poussée farouche, jusqu'au pied de son cheval autour duquel ils formèrent une muraille d'airain et d'acier.

Tandis que leurs regards, un moment tournés vers lui, enflammés par l'enthousiasme, signifiaient :

— Maître, nous voici ! Nous venons mourir ou vaincre avec toi !

Jaloux de leur ardeur, les bûcherons, que les vêtements de peaux de bêtes rendaient pareils aux hommes effrayants des premiers temps du monde, avaient fait aussi leur trouée, brèche effrayante.

Et Walter, impressionné lui-même, vit, telles que dans un rêve, leurs massues énormes, leurs haches tourner, et les têtes, les corps ouverts, les crânes en bouillie...

Les soldats anglais, les marins fraîchement débarqués, reculaient pêle-mêle, songeant maintenant à se défendre plus qu'à attaquer.

Mae Sweeny, froid et grave, avait rapidement étudié la situation. Disposant avec habileté ce qu'il lui restait de troupes sous la main, il poussa les soldats anglais vers la mer.

Ceux-ci se trouvèrent bientôt pressés entre l'eau et les Écossais.

Refluant en tumulte sur le bord, un certain nombre d'entre eux s'élançaient dans les canots.

Mais, au milieu du désordre, le embarquement n'était pas chose facile...

Aussi, exaspérés ceux qui ne pouvaient prendre place dans les barques revinrent-ils sur leurs adversaires.

Ils n'y trouvèrent que le trépas.

Mae Sweeny, ayant fait mettre en batterie, les pièces légères, fabriquées autrefois par le chevalier d'Avenel, tira dans les agrès des navires, abattant leurs mâts.

Les trois pièces dont le feu opiniâtre avait permis au chevalier de tenir jusqu'à ce moment, maintenant, faisaient converger leur feu vers le vaisseau-amiral.

Le haut officier anglais écumait de rage.

Il venait de donner l'ordre d'expédier le restant des matelots disponibles, afin de tenter un dernier effort et permettre le embarquement, s'il fallait à toute force abandonner l'espoir de cette conquête tant convoitée...

Tout à coup, les trois pièces d'artillerie écossaises tonnèrent simultanément, et les trois boulets vomis par leur gueule ardente frappèrent son bordage comme sous une seule impulsion.

Le navire trembla, secoué, le bois craqua, ouvert, éventré, et une détonation sourde, intérieure, lui répondit.

Une pièce de canon, prête à faire feu, entamée par un des projectiles, venait d'éclater, élargissant étendant la brèche.

Des bois flamèrent : un remous d'eau formidable, mugissant, les recouvrit, éteignant les flammes, s'engouffrant dans le navire avec un grondement sinistre.

Le vaisseau s'inclina brusquement, tournoya ainsi qu'un oiseau affolé.

Les marins se précipitèrent vers les échelles dans l'instinct du danger.

Le navire enfonçait rapidement...

Quelques-uns eurent à peine le temps d'atteindre le bastingage.

Un tourbillon enveloppa le vaisseau.

Son avant, où se trouvait la brèche, plongea brusquement...

Et le navire tout entier s'engloutit, disparut dans l'abîme ouvert par la mer... qui reflua bondissante.

Quelques matelots avaient sauté à la mer : mêlés à des épaves, ils tournoyaient dans le gouffre déchainé.

L'amiral anglais n'aurait plus à craindre la colère d'Élisabeth, ni l'implacable ranctme de son ministre !

Il ne restait plus rien de lui-même, de ses officiers, de son équipage, il ne restait du navire, où un instant auparavant flottait son pavillon, que des débris, se heurtant dans le tumulte des flots et des cadavres livides !

Un moment d'arrêt dans la lutte, quelques minutes de saisissement succédèrent à cette catastrophe, libératrice pour les Écossais.

La direction première allait manquer à leurs ennemis.

Le chevalier d'Avenel et Mae Sweeny le comprirent.

Et, profitant de l'émoi des Anglais, ils ramènèrent sur eux toutes leurs troupes à la fois.

Un moment alors, ce ne fut plus un combat, ce fut un égorgement.

Les soldats anglais, éperdus, couraient sur le rivage, sourds à la voix de leurs officiers, cessant de se défendre.

D'autres se battaient entre eux pour monter plus vite dans les canots et fuir cette côte qui menaçait de devenir leur tombeau.

Des troupes entières imploraient merci en jetant leurs armes.

La mer fut bientôt couverte d'embarcations, volojant en désordre, dans une confusion inexprimable, emportant tout ce qui avait pu prendre place du corps de débarquement, expédie par Somerset et qui, dans sa pensée, devait si facilement s'emparer de la capitale.

Sans avoir besoin d'en revoir l'ordre, les canots cessant les pour suivaient de leur mitraille meurtrière, achevant la paillarde, augmentant le nombre des victimes de cette audacieuse, et maintenant la lamentable expédition...

Le cutter léger qui était venu reconnaître le lieu du débarquement, profitant de son faible tirant d'eau, s'approcha le plus possible du rivage afin de recueillir ceux qui, désespérant de trouver place dans les chaloupes, s'étaient jetés à la mer.

Sur la rive, quelques uns, groupés par leurs chefs, combattaient ou plutôt résistaient encore, afin de permettre aux embarcations de venir les chercher.

D'autres part, les pièces des navires tiraient sur les Écossais, afin de protéger ceux qui restaient encore à terre.

Mais c'était une canonnade décourageante sans conviction de vaincre.

A bord, on faisait déjà des préparatifs de départ.

La destruction du vaisseau amiral avait glacé les plus décidés.

Chacun appréhendait pour son navire un désastre pareil.

Walter d'Avenel, jugeant inutile de faire périr des hommes, maintenant que la victoire s'était prononcée en faveur des siens, et qu'Édimbourg était sauvée, l'Écosse avec elle, s'avança vers les Anglais.

— Messieurs, leur cria-t-il, mettez bas les armes, et il ne vous sera fait aucun mal.

Un bas officier lui répondit en l'ajustant avec son pistolet et fit feu.

Ils étaient à deux pas l'un de l'autre.

La balle de gros calibre troua à l'épaule pièce, la cuirasse du chevalier de la reine, ravagea les balustrades de son équipement.

Il pâlit, regarda avec une expression de douteux reproche l'homme qui venait d'agir d'agir ainsi, alors qu'il lui offrait la vie, et porta la main à sa poitrine.

Les guerriers du clan d'Avenel qui l'entouraient à la vue de cette félonie, poussèrent un cri de colère et de vengeance.

Et ils se précipitèrent comme des forcenés sur les ennemis evers, lesquels leur chef se comportait avec générosité et qui venaient de reconnaître si mal son intervention.

— Pas de quartier ! grondaient-ils.

Et ils passèrent au fil de l'épée tout ce qui se trouvait devant eux.

Quant au meurtrier, il avait été massacré le premier.

Mae Sweeny avait vu le chevalier d'Avenel s'avancer l'épée basse vers les Anglais et leurs parler.

Il entendit la détonation, vit pallir le roi en eux guerriers et,levant son cheval, se précipita vers lui et étendit le bras pour le soutenir.

Ce n'est rien, murmura Walter, à l'avis d'un traitre, et mourir telle que pour lui !

A ce moment, des sons de trompette éclatèrent.

C'était Marie Stuart.

La reine d'Écosse, se dérobant aux coups de ses courtisans, de ses femmes, avait voulu soutenir son père par sa présence.

Ces fanfares retentissantes étaient de bon augure. Les canons roulaient sa venue. Elle aperçut Mae Sweeny et le chevalier et les rejoignit au galop.

Marie Stuart remarqua alors la cuirasse ensanglantée d'Avenel.

— Mais vous êtes blessé, chevalier ! s'écria-t-elle.

— Grâce à Dieu ! prononça l'époux de Marie d'Avenel avec lenteur afin de acher sa faiblesse. Je n'avais pas encore eu le bonheur de verser son sang pour Votre Majesté !

La venue de la souveraine porta à son apogée l'enthousiasme de ses soldats.

D'un autre côté, l'attentat dont le chevalier d'Avenel venait d'être victime au moment où il offrait la vie sans art, aux ennemis qui n'avaient pas en le temps de s'embarquer, avait porté la fureur et l'exaspération des Écossais à leur comble.

Souds à toutes les voix, à celle impérative de l'officier, comme à la prière des Anglais, ils se ruèrent sur leur adversaires, des cri d'extermination et de vengeance à la bouche.

Et il ne resta bientôt plus de la marine anglaise des Anglais débarqués sur le sol de l'Écosse, que des cadavres sanglants, ou des mutilés.

Les chaloupes emportaient les derniers qui en eut été colapsé au désastre.

Blêmes sous le sang qui les couvrait, ils remontaient sur les navires d'où ils étaient sortis.

Un tiers d'entre eux étaient restés sur la rive, écorchés, morts, blessés ou captifs, ou au fond de la mer.

Les canons des vaisseaux répondaient à peine à ceux des Écossais, dont chaque boulet faisait brèche...

Un des voiliers prenait eau, lui aussi menaçant de couler, ainsi qu'il venait d'arriver au vaisseau-amiral.

Essayant de naviguer quand même, les matelots les couvrirent de voiles, ainsi qu'on le faisait sur les autres, tandis que les charpentiers s'efforçaient d'avengler la voie.

Ayant ordonné de trancher les amarres des ancrs afin de quitter plus vite ces parages funestes pour eux, les officiers l'orientèrent vers le large.

Tous s'éloignaient aussi rapidement qu'ils le pouvaient.

Leurs canons s'éteignaient un à un... Les boulets des pièces maniées par les Écossais cessèrent bientôt de les atteindre...

La flotte anglaise, cette flotte d'apparence si redoutable quelques heures auparavant, s'enfonçait vers l'horizon, ayant perdu son vaisseau-amiral et deux des navires qui la composaient suivant péniblement, pareils à des estropiés.

Walter d'Avenel, comprimant sa blessure sous son poing fermé afin d'empêcher le sang de couler, les regarda disparaître.

Marie Stuart s'était avancée dans un mouvement instinctif jusqu'au bord d'un rocher... Les yeux brillants et sombres, les narines dilatées, elle fixait les vaisseaux qui venaient d'apporter chez elle la menace et la mort et qui s'en allaient, emportant la défaite.

—Ah ! fit-elle en étendant la main, Angleterre maudite, ne cesseras-tu pas de nous braver !...

Et elle demeura immobile, regardant la flotte fantôme diminuer et se perdre dans le lointain.

Lorsqu'ils ne furent plus qu'un point à l'horizon, elle se détourna.

Par un effort d'héroïsme, Walter d'Avenel se tenait derrière elle, rivé sur son cheval tenu en main par un highlander impressionné ; il demeurait muet, immobile sur sa selle, car tout mouvement ravivant la douleur qui le tenaillait l'aurait fait succomber.

A quelques pas, se trouvait Mac Sweeney, sa belle tête grise hâchée de cicatrices de gloire, illuminée par le soleil.

Ah ! messires ! messires ! murmura Marie en tendant vers eux ses mains que toutes les lèvres auraient voulu baiser, grâce à vous nous avons triomphé, oui, grâce aux vaillants élevés à votre école !

Et s'adressant à Walter :

Hélas ! leur fer sanguinaire a frappé mon chevalier. Que va dire sa chère Marie d'Avenel ?

Un triste sourire passa sur les traits de Walter d'Avenel.

— Elle dira, en pleurant, que je suis soldat !

Les hûteleurs aux vêtements de peaux de fauves au rude pelage, aux armes étranges et terribles, ayant appris que le chef sous les ordres duquel ils s'étaient enrôlés avait été blessé, étaient allés couper des branches lisses et souples.

Et experts comme ils l'étaient lorsque, dans le fond des forêts, l'un d'eux avait été terrassé par le poids d'un chêne ou la dent d'un fauve, ils avaient confectionné une civière.

Ils la recouvrirent de feuilles et s'avancèrent.

Écartant les soldats, un chirurgien se présenta au même moment.

—Merci, mes amis, leur dit le chevalier d'Avenel. Mais un chef de guerre doit rester à cheval. La civière que vous avez préparée pour moi servira à celui de nos blessés qui en a le plus besoin.

Et s'adressant au chirurgien, il lui demanda de lui faire un pansement provisoire sans qu'il eût à mettre pied à terre.

Car, si le comprenait, il serait dans ce cas impossible de reprendre les étriers.

—Cœur de héros ! murmura Marie Stuart en s'éloignant pour aller visiter les autres blessés.

Mac Sweeney avait fait ranger les troupes.

À leur centre, entourés par des détachements de chaque corps, le glaive nu, il avait placé les prisonniers.

La reine Marie, après être allée montrer à ceux qui souffraient la compassion d'une femme, passa devant le front des vainqueurs, haute et grave comme il appartenait à une reine.

—Et maintenant, dit-elle à voix haute, qu'Édimbourg puisse acclamer ses sauveurs !

Mac Sweeney fit entendre un commandement lancé d'une voix mâle.

Les Écossais se rangèrent en colonnes.

S'avançant vers Walter d'Avenel qu'on achevait de panser, le vieux général lui parla tête découverte. Le chevalier d'Avenel tendit sa main.

Et tirant péniblement sa claymore encore humide du sang ennemi, il alla se mettre à la tête de sa troupe.

En passant devant la reine, il la salua de l'épée.

Et précédé des trompettes qui sonnaient la victoire, il rentra dans la capitale, à la tête des guerriers qui venaient de repousser l'étranger et de sauver à la fois la ville et la patrie !

CXVII. — UNE DOULOUREUSE EMBASSADE

Walter d'Avenel, par un prodige de volonté et d'énergie, était parvenu à se maintenir à cheval, droit sur sa selle de guerre, tandis qu'il reconduisait, dans la ville, ses troupes victorieuses.

Son extrême pâleur trahissait seule sa souffrance intolérable.

Le peuple, ivre de joie, délivré du cauchemar affreux qui venait de poser sur lui, débordait jusqu'au dehors des remparts, saluant, d'acclamations ardentes, le soldat et le chef.

Et remarquant le sang qui couvrait les habits de celui-ci, l'altération profonde de ses traits, la foule se taisait par moment, émue, impressionnée.

Le chevalier d'Avenel parvint jusqu'au Palais-Royal où Marie Stuart venait de rentrer, entourée d'une brillante escorte, le retour de la fortune attirant comme toujours autour d'elle tous ceux que sa faiblesse éloignait autrefois.

Avec Mac Sweeney et accompagnés de leurs principaux officiers, Walter venait déposer solennellement, dans la salle du trône, une enseigne arrachée à l'ennemi.

Mais lorsque le chef de guerre voulut descendre de cheval, une faiblesse le prit, et il dut s'accrocher à l'étrier pour ne pas tomber.

La somme de résistance et d'énergie qu'il avait si longtemps dépensée avait épuisé ses forces.

Dans le mouvement qu'il venait de faire, son pansement s'était déplacé et sa plaie s'était rouverte.

Hors d'état de résister plus longtemps au mal, il avait manqué de faiblir, lui, le brave des braves !

On s'élança pour le soutenir.

Le chef du clan d'Avenel se raidit encore pour remercier d'un geste.

Puis, faisant un effort suprême, il étendit le bras vers la bannière, fixée par ses officiers à l'arçon de sa selle, malgré le refus qu'il avait déjà essayé d'opposer à cet honneur exceptionnel.

Et l'enlevant, de sa main qui tremblait, il la tendit à Mac Sweeney.

—Allez, capitaine, murmura-t-il, d'une voix mourante, allez seul placer ce drapeau à côté de ceux qui ont été enlevés à nos ennemis d'autrefois.

« C'eût été trop d'honneur pour moi, puisque mes forces me trahissent ici. Et cet hommage vous revient de droit ! »

Mac Sweeney, en sa qualité de capitaine de la garde royale, avait un appartement au palais.

Il y fit transporter le vaillant chevalier de la reine, le gentilhomme-soldat devenu son ami.

Puis, regrettant de remplir une telle mission qu'un autre lui semblait mériter plus que lui, entouré de ses officiers et de ceux de Walter d'Avenel, il alla suspendre la bannière enlevée aux Anglais aux voûtes où pendaient les drapeaux témoins des anciennes gloires de l'Écosse.

La reine, avisée de l'aggravation survenue dans l'état de Walter, voulut en faire instruire Marie d'Avenel, en même temps qu'on lui apporterait la nouvelle de la glorieuse victoire de son mari.

Mais il fallait que cette communication fût faite à la châtelaine de Claymore avec de grands ménagements.

—Laissez-moi demander à Votre Majesté le chagrin et la joie de me charger de cette tâche, dit le vieux général.

Marie Stuart connaissait l'attachement que les dangers communs avaient fait naître entre ces deux hommes redoutables et bons.

Elle se dit, qu'en effet, sa commission ne pourrait être aussi bien faite par aucune autre personne.

—Allez, dit-elle au vieux gentilhomme, allez et ramenez vite lady Avenel, en évitant de faire couler ses larmes, s'il est possible !

Le capitaine de la garde royale parcourut alors la route qu'il ne connaissait quetrop bien, pour l'avoir suivie autrefois, dans les diverses expéditions auxquelles il avait pris part avant de se voir confier la charge considérable qu'il occupait à la cour, et pour laquelle ses mérites, sa valeur, son grand caractère, et non l'intrigue ordinaire, l'avaient fait désigner comme le plus digne.

On disait de lui qu'il était la sentinelle, le bouclier, et l'épée des rois d'Écosse.

Ce titre, il le partageait aujourd'hui sans envieuse jalousie avec le chevalier d'Avenel.

Par sa généreuse initiative, par le succès de ses armes, ce dernier ne venait-il pas en effet, de sauver la monarchie écossaise ?

C'est avec une sorte de fierté orgueilleuse, presque joyeuse, que le vaillant guerrier parcourait cette route qui lui rappelait les années de sa jeunesse ardente, et les guerres au loin.

Mac Sweeney avait reçu bien des blessures dans les combats, et il ne s'en trouvait pas moins vigoureux.

Il espérait qu'il en serait de même du coup de pistolet qui avait eu raison, à la fin, de l'opiniâtre énergie du chevalier d'Avenel.

—Tout le monde ne meurt pas à la guerre, que diable ! ruminait-il. — J'en suis moi-même un exemple.

Et il voyait, dans un avenir peu éloigné, Walter d'Avenel, guéri, et avec une auréole de gloire nouvelle, reprenant sa place à la tête de ses guerriers.

Lorsqu'il arriva à l'entrée de la large allée ouverte par la haie dans les bois qui entouraient le manoir de Clamore, il se sentit cependant moins assuré.

Il découvrit soudain qu'il était moins diplomate que soldat.

Comment allait-il s'y prendre pour annoncer à la pauvre châtelaine Marie que son époux était grièvement blessé qu'il lui était impossible de rentrer dans son château ?

Très troublé déjà, il voyait d'avance la douleur de la dame d'Avenel en apprenant que son mari n'avait même pu être transporté chez lui.

L'avis des chirurgiens avait effectivement été formel : les fatigues supportées par le chevalier de la reine après sa blessure avaient envenimé la plaie de telle façon que le plus grand repos était nécessaire.

Aussi le vieux soldat ralentissait-il l'allure de son cheval à mesure qu'il se rapprochait du manoir.

La douleur d'une femme lui faisait autrement peur que le tumulte d'une bataille.

Quand il ne fut qu'à une centaine de mètres du château il se secoua.

—À continuer de cette allure, j'aurais l'air d'un messenger de malheur, se dit-il.

Et, rendant la main à son cheval, il s'avança au grand trot.

Le highlander dont le vigilant dévouement avait si souvent protégé la fille des ducs de Melrose, et dont le corps de fer ignorait presque le repos, l'aperçut.

Fidèle à la tâche qu'il avait assumée, il se porta à sa rencontre et l'arrêta, mais avec respect.

Il avait reconnu l'uniforme des gardes de la reine.

Mais, tout nouveau venu le trouvait debout, avant de s'approcher de la dame d'Avenel.

—Tu me demandes ce que je désire, reparti à sa question Mae Sweeney, c'est un message de la reine pour la châtelaine.

Les instinctives suspensions du montagnard devant tout visage inconnu n'avaient plus lieu de subsister, puisqu'il s'agissait d'un message de la gracieuse et douce souveraine qu'il avait déjà vue au château.

Du reste, les gardes chargés par Marie Stuart de veiller à la sûreté de la châtelaine de Claymore, ayant reconnu leur chef, le saluaient.

Le méfiant highlander ne douta plus de la vérité de ce que lui disait le visiteur, et alla prévenir sa maîtresse.

Celle-ci se rendit aussitôt à la rencontre du haut dignitaire.

Et l'introduisant dans la grande salle du château afin de lui faire honneur :

—Messire, lui dit-elle, vous m'apportez, m'annonce-t-on, un message de notre bien-aimée Majesté. Voudriez-vous m'apprendre quel est le message qui me fait ce grand honneur ?

—Madame, prononça d'une voix tremblante le vieux guerrier, je suis le capitaine Mac Sweeney, des gardes du corps de notre bonne reine Marie.

—Le capitaine Mac Sweeney !... répéta la châtelaine se rappelant ce qu'elle avait entendu dire de lui par son mari. La reine me comble en m'adressant un tel envoyé.

Et un soupçon fulgurant traversant soudain son esprit, la voix angoissée :

—Walter !... mon ami !... Capitaine, au nom du ciel, qu'est-il arrivé à mon mari ?

Le vaillant soldat eût préféré se trouver encore dans la mêlée.

—Madame, reprit-il d'une voix tremblante, le chevalier d'Avenel vient de remporter une nouvelle, une éclatante victoire :

—Une victoire...

Et songeant à la qualité de l'envoyé de la reine :

—Mais il l'a payée au prix de son sang, n'est-ce pas ?... Mon mari est blessé ?... Je le sens, je le devine... je le sais. Pour que vous soyez là, il faut que ce soit bien grave...

Et portant les mains à son front dans un élan déchirant :

—Blessé grièvement, car, sans cela, la reine ne vous aurait pas envoyé... mort peut-être !

—Non !...

—Ah ! Walter !... mon Walter !...

—Madame !... rassurez-vous !... balbutiait son visiteur.

Mais elle ne l'écoutait, ne l'entendait plus, toute à sa douleur :

—Perdu !... C'est fini !... Il est mort, hélas !... enseveli dans la pourpre de sa victoire... Veuve !... Je suis veuve !... Après le fils, le père !... Il ne me reste plus qu'à aller les rejoindre, qu'à mourir aussi !

—Madame, reprit Mac Sweeney d'un accent solennel, sur mon honneur, je vous fais serment que le chevalier d'Avenel est vivant.

Marie le considéra avec l'égarément d'un être qui revient lui-même à la vie...

—Vivant, dites-vous ?... Ne cherchez-vous point à m'abuser ? Non, non. Vous êtes un noble gentilhomme. Walter me l'a assuré. Vous ne jurerez point le mensonge !

—Oui, madame, Walter d'Avenel, vainqueur, a mis, en ce jour, le comble à sa gloire en recevant une blessure au moment où il essayait d'arracher à la mort ce qui restait d'ennemis sur le sol écossais, et c'est de la main même de ceux qu'il tentait de sauver !

Marie joignit ses mains avec une expression de suprême prière.

—Il est donc blessé ; mon Dieu, ayez pitié de lui !... et pitié de nous !...

—Noble dame ! reprit alors Mac Sweeney cherchant quelle consolation pourrait être plus efficace, regardez-moi ! Voyez ce que j'ai de cicatrices sur le visage, mon corps en est couvert ! Ne craignez donc rien pour Walter d'Avenel.

—Blessé !... répétait Marie. Encore, toujours !...

Son œil semblait chercher, dans le ciel, un rayon d'espérance.

Hâtivement, en phrases hachées, elle interrogea le visiteur, demandant à quel endroit se trouvait son mari, ce que disaient les chirurgiens.

En même temps, des mouvements fébriles l'agitaient ; elle ne tenait pas en place, dévorée du besoin de partir, de se rendre auprès de son Walter, d'aller lui prodiguer le consolant sourire de ses larmes, de déposer sur sa blessure le baume de son amour endolori.

—Le chevalier d'Avenel est soigné au palais de la reine, répondit Mac Sweeney.

—Au palais des Stuarts. Oh ! j'y cours ; je vais m'agenouiller à son chevet, je vais me jeter aux pieds de la reine pour la remercier de vous avoir envoyé vers moi.

Demeurant le héros modeste et simple qu'il avait toujours été, le vieux général ne lui avoua pas qu'il avait cédé, de son propre mouvement, sa chambre et son lit au blessé.

Marie d'Avenel s'élança au dehors.

Sur le seuil, elle aperçut un highlander, debout et à portée de ses ordres.

—Ma haquenée ; vite ! fit-elle. Le chevalier d'Avenel vient d'être blessé en repoussant les Anglais !

—Mon maître blessé !... Ah ! que n'ai-je pu être à ses côtés durant ce combat dont le bruit lointain et sourd du canon nous a apporté l'écho !...

Il disparut, allant accomplir l'ordre qui venait de lui être donné.

Sur les degrés, Marie d'Avenel rencontra Ellen.

La mère de Marguerite, la fille de lord Mercey, avait entendu les douloureuses exclamations de son amie qui ne pouvaient laisser subsister aucun doute sur la nature de son malheur.

Elle venait, sinon lui apporter d'inutiles consolations, au moins lui donner une nouvelle preuve de solidarité dans l'infortune.

Les deux femmes se jetèrent dans les bras l'une de l'autre.

—Ellen !... Ellen !... gémissait la châtelaine. Vous avez entendu !...

—Courage, amie !...

—Mon Walter !... Ah ! vous savez quel martyre est le mien !

Et s'arrachant à cette étreinte :

—Mais il m'attend, il me réclame... Je vais le voir... Adieu, Ellen, je cours auprès de lui !

Elle était comme redevenue folle.

Ellen Mercey lui prit la main avec autorité.

—Venez... vous ne pouvez partir ainsi... Peut-être serez-vous plusieurs jours absente. Puis, vous verrez la reine.

Quoique plus jeune, la fille de lord Mercey montrait dans son accent, dans son geste, une gravité telle que Marie se laissa conduire, docile.

Ellen la ramena dans la chambre qui, quelques jours avant, répercutait l'écho des baisers échangés entre Walter et Marie, après leur longue séparation !...

Elle fit rapidement la toilette de son amie.

Durant ce temps, la plus vive agitation régnait dans le manoir.

La nouvelle de la victoire et de la blessure du chevalier d'Avenel venait de se répandre.

Sur la couche où il était cloué, Halbert, l'ancien chasseur, fermait les poings avec désespoir en constatant son impuissance.

Sa maîtresse allait partir et il ne serait pas auprès d'elle, afin de veiller avec plus de vigilance encore qu'autrefois, au cas où un piège lui aurait été tendu, comme celui dans lequel elle avait été sur le point de tomber !...

Lorsque Marie d'Avenel arriva sur le perron, frémissante d'une anxieuse impatience, elle y retrouva Mac Sweeney qui attendait, tête nue.

—Partons, messire, partons vite, dite-elle.

Le highlander tenait sa haquenée en main.

Mais à côté se trouvait un autre cheval tout selle et harnaché.

Le fidèle serviteur l'avait préparé pour lui.

CHOCOLAT HÉRELLE

Par demi-livres et quarts.
Déjeuner, Apéritif,...

— Quatre qualités. — Croquettes, Chocolat Rapé, Cacao Soluble. — Tablettes.
LE MEILLEUR DU MONDE ET LE MOINS CHER.

Sa maîtresse s'éloigna; sa présence, sa faction allaient donc devenir inutiles dans le manoir où elle ne serait plus.

C'est sur elle qu'il devait veiller; il continuerait donc d'accomplir sa tâche en l'accompagnant.

Tibbie et Mysie étaient accourues, profondément émuës.

La vieille nourrice, en apercevant le highlander tout armé et équipé auprès de son cheval, comprit sa résolution.

Mae Sweeny s'était avancé pour aider l'infortunée châtelaine à monter à cheval.

— Attends-moi, dit Tibbie au highlander.

Et elle disparut, profilant son ombre anguleuse dans le corridor où elle se perdit aussitôt.

— En route, messire! prononça Marie d'une voix altérée.

Mae Sweeny n'était pas encore en selle.

Marie se tourna vers le manoir;

Adieu tous, lança-t-elle. Et priez pour le chevalier!

A ce moment, Tibbie reparut...

— Adieu, maîtresse, cria-t-elle. Et veillez aussi sur vous, car votre vie est celle de notre maître, de notre seigneur.

Ellen éleva jusqu'à Marie d'Avenel son enfant qui venait d'accourir et dont les larmes coulaient en voyant la douleur de sa seconde mère, en apprenant que les méchants Anglais avaient manqué tuer son père d'adoption.

— Cher ange! soupira la châtelaine en appuyant ses lèvres sur son front. Prie, toi aussi: la prière des enfants est plus agréable à Dieu.

Elle fit un dernier geste d'adieu à tous, à la demeure dans laquelle elle avait retrouvé le calme, la santé et comme une seconde vie, et lança sa haquenée en avant.

Tibbie s'était approchée du highlander et lui tendait une petite valise...

Elle se révélait, encore une fois, la vieille nourrice affectueuse, en prévenant les besoins immédiats du blessé, ceux de Marie durant les quelques jours qu'ils passeraient peut-être en dehors.

Prends ceci, recommanda-t-elle au montagnard. Et surtout veille sur notre maîtresse!

— Je ne la quitterai pas plus que mon ombre, aussi longtemps que je pourrai la suivre, répondit le fidèle serviteur.

Et éperonnant son cheval, il rejoignit Marie d'Avenel et Mae Sweeny qui s'enfonçaient sous les arbres géants de l'allée.

CXVIII.—ENCORE L'HOMME NOIR...

Une toque de fourrure enfoncée sur les yeux, le visage presque entièrement caché par son plaid, un homme avait assisté le matin à l'arrivée de la flotte anglaise.

Placé à un endroit d'où il pouvait tout voir sans s'exposer, le regard avivé comme celui des bêtes de nuit, il avait assisté au début de l'action.

Par moments, ses lèvres s'agitaient dans des imprécations muettes, et son regard aux flammes haineuses s'attachait aux soldats que le chevalier d'Avenel avait ramenés avec lui à Edimbourg.

Malediction sur eux! malediction sur leur chef! — grondait-il.

Sans eux, le drapeau au léopard flotterait sans coup férir, et je serais le maître... Et ma vengeance ne tarderait plus.

Mais l'attaque de la ville avait échoué; l'amiral anglais s'était décidé à aller tenter le débarquement de son corps d'armée au sud.

L'homme à la toque de fourrure s'était alors dirigé vers le port; il avait franchi le seuil de l'auberge de *l'Ancre d'Espérance*, et s'était enfermé, s'était terré dans une de ses chambres, une tanière emplies de l'odeur forte de fourrures amoncelées.

Tassé, ramassé sur lui-même, les dents serrées, il écoutait le canon, le crépitement de la fusillade arrivant comme par rafales.

Lorsque ce fut fini, lorsqu'il entendit sonner les fanfares des Écossais, précédant les troupes victorieuses, un rugissement rauque sortit de sa gorge contractée par la haine.

Alors, il voulut savoir, interroger, repaître ses yeux du spectacle d'une réalité qui soulevait en lui des laves de rage secrète.

Il sortit!

Il entendit les chants joyeux des vainqueurs, il aperçut au loin les derniers vaisseaux anglais disparaissant à l'horizon.

Il n'avait pas vu le chevalier d'Avenel défilé à la tête de ses troupes, grandi par la pâleur, par le prestige de la victoire, magnifié par le sang encore humide de sa blessure le couvrant d'un manteau de pourpre.

Mais il ne tarda pas à apprendre qu'il avait été atteint.

En effet, tandis que le peuple se livrait à la joie, décuplant l'exaspération du traître; tandis qu'il célébrait le nom du vainqueur, une nouvelle circula soudain venant jeter un voile sur cette gaité.

On apprit que Walter d'Avenel, dont le nom se trouvait sur toutes les bouches, arrivé au palais de la reine, cessant d'être soutenu par son opiniâtre volonté, avait subitement défailli.

Et bientôt des bruits contradictoires circulèrent à son sujet.

Les uns affirmaient qu'une hémorragie interne venait de se produire.

Le sang s'était répandu dans les poumons, et il était mort, mort comme enseveli dans triomphe.

D'autres le disaient frappé mortellement et à lagonie.

Ces rumeurs ne tardèrent pas à parvenir aux oreilles attentives de Stewart Bolton.

Alors dans l'affreuse, dans la haineuse déception qui l'emplissait: une joie féroce se leva, la fauve satisfaction de la bête malfaisante qui a manqué son coup mais qui, en s'enfuyant, voit cependant râler sous d'autres crocs la proie qui lui a échappé.

Dissimulant ses yeux de loup sous le pelage touffu de sa toque, déguisant ses traits sous les contours de son plaid autant qu'il pouvait le faire sans éveiller trop vivement les soupçons, se faufilant parmi les rassemblements, il s'approcha du palais, mêlé à ceux qu'y poussaient le patriotisme et l'admiration.

— Le noble chevalier!... la vertueuse reine!... — disait-il, lui qui, quelque temps auparavant, soufflait la haine et la rébellion.

Faisant ainsi montre de sentiments exagérés, il s'approcha d'une sentinelle et l'interrogea:

— Le glorieux chevalier d'Avenel... est-il bien vrai... que nous devons pleurer sa perte?... Un tel guerrier!... — interrogea-t-il.

Le garde du corps répondit seulement que le chevalier était blessé.

— Grièvement?... —

— Sans cela, il serait debout! — répondit le soldat.

La foule l'entourait, affligée, échangeant à voix basse des commentaires mêlés d'imprécations contre les Anglais.

Le soldat fit dégager la place autour de lui et demeura seul appuyé sur sa halberde.

L'ancien intendant s'était éloigné.

Par un serviteur du palais, il apprit que Walter d'Avenel avait été transporté dans l'appartement du vieux capitaine de la garde.

Oubliant l'échec de ses sinistres espérances, des projets qu'il avait eus un moment si près de leur réussite, il exultait positivement.

Ce que venait de dire le factionnaire était donc bien exact: Walter d'Avenel était atteint gravement puisqu'on avait dû renoncer à le transporter chez lui.

— Avenel... Avenel... tes jours sont comptés. Que m'importe alors que l'Écosse soit anglaise ou non; Marie de Melrose ne l'aura plus pour te défendre, et elle sera à moi quand même, à moi, l'ancien valet de son père!...

Il ne pouvait se décider à s'éloigner.

Il lui semblait jouir davantage des souffrances de Walter en s'attardant en quelque sorte dans son atmosphère.

Tout à coup, un remous dans la foule massée devant le palais attira son attention.

Il regarda, et une dilatation ardente souleva sa poitrine.

Il venait d'apercevoir, il venait de reconnaître Marie d'Avenel... celle qu'il nommait plus souvent de son nom héréditaire de Marie de Melrose.

Elle s'avavançait, le teint décoré par l'angoisse.

Sa main retenait à grand-peine sa haquenée dont le poil collé par la sueur attestait la vitesse de la course fournie.

Mae Sweeny, le collaborateur du chevalier de la reine dans la victoire de ce jour, l'accompagnait.

— Il lui faut donc les premiers de la cour, les plus grands du royaume pour messagers,—bégaya le traître avec dépit.

Derrière elle, il aperçut le robuste highlander, le vigilant et intraitable veilleur, dont la faction infatigable avait si longtemps déjoué ses dessins...

Le cheval du montagnard touchait du mors la croupe de la jument sur laquelle se trouvait Marie, le soupçonneux écuyer ne voulant laisser personne se glisser, se placer entre sa maîtresse et lui.

En même temps, son regard en éveil fouillait les groupes, surveillant ceux qui se trouvaient le plus rapprochés de l'amazonne.

— Ah! — murmura Bolton, — comme un coup de poignard dans ton dos serait bien placé!

Mais ce n'était pas là, en plein jour, que ce meurtre était possible. Il lui faudrait attendre une nuit propice, un endroit écarté.

Et alors, la châtelaine de Claymore n'ayant plus ce défenseur fanatique, elle finirait bien par tomber dans ses serres.

— Attendre!... attendre toujours!... grinçait-il. — Oh! non, je n'attendrai plus longtemps!

Marie d'Avenel arrivait devant l'entrée du palais.

Les gardes virent leur chef, comprirent quelle était sa compagne.

Et les halberdes résonnèrent sur le sol, sautant à la fois l'illustre soldat et la gentille dame si éprouvée du vainqueur couché sur son lit de lauriers.

Marie d'Avenel, le cœur atrocement serré, franchit le seuil royal, —et disparut.

Stewart Bolton regarda encore un instant le porche derrière lequel elle venait de cesser d'être visible.

—Va,—ricana-t-il,—hâte-toi. Va recueillir son dernier souffle.

—La Dame Blanche a cessé d'étendre sa main sur la maison d'Avenel. C'est l'heure de l'Homme-Noir, selon la légende. C'est la mienne !

Et il s'éloigna, tandis qu'un rire forcené mettait des flammes infernales dans ses yeux de fauve.

Un de ses gentilhommes venait d'ouvrir la porte, et la silhouette de la souveraine apparaissait derrière lui, entre les officiers qui l'accompagnaient.

La reine d'Ecosse, informée de la présence de Marie d'Avenel, venait lui apporter le témoignage de sa féminine solidarité.

Elle venait voir son chevalier, le héros sans peur et sans faiblesse à qui elle devait de porter encore la couronne qui chargeait sa tête si gracieuse et si noble.

CXIX. — ANGE CONSOLATEUR

A peine entrée dans le palais, Marie d'Avenel s'était tournée vers Mac Sweeny.

—Messire, de grâce, conduisez-moi vite auprès de mon époux, supplia-t-elle.

—Encore quelques pas, noble dame !

Le logis du capitaine des gardes du corps était situé dans les bâtiments du fond, communiquant avec les appartements royaux par un couloir intérieur.

Sautant bientôt à terre, devant une porte blasonnée aux armes des Stuarts, où se trouvait un factionnaire, il laissa le soldat prendre la bride de son cheval, et s'avancant vers l'amazone :

—Veuillez me laisser vous aider à descendre de cheval. C'est ici !

Ces simples mots se firent ici, résonnèrent d'une façon mortellement douloureuse dans le cœur de Marie.

C'est donc là qu'elle allait retrouver celui à qui l'avait attaché un éternel, un intarissable amour.

Le cœur oppressé d'un poids affreux, elle quitta sa haquenée, elle suivit son guide.

Le highlander demeura seul, silencieux, vis-à-vis du soldat condamné lui aussi au silence par sa faction.

Et pareil à une de ces statues aux formes rudes et frustes qui veillent éternellement au seuil des vieux monuments, la tête inclinée, il resta immobile, la main appuyée sur la garde de sa large claymore, tandis que passaient les heures.

Conduite par Mac Sweeny, Marie d'Avenel avait gravi rapidement les degrés.

Sa main, aux doigts délicatement fuselés, nerveusement appuyée sur sa poitrine, comprimait les tumultueux battements de son cœur.

Le capitaine de la garde royale ouvrit une porte.

Et s'élançant :

—Entrez, madame. Il est là.

—Il est là ! gémit Marie intérieurement. Mon adoré !

A cette minute, elle se sentit faiblir.

Puis, dans une réaction désespérée, elle poussa la porte.

Un cri de joie étouffé, cri de délivrance, jaillit au même instant, couvrant le gémissement exhalé de sa gorge.

Elle venait de tomber à genoux au chevet du lit où son œil, dilaté par l'angoisse, avait aperçu Walter, ou plutôt le pâle spectre de Walter d'Avenel !

Le cri sourd et cependant vibrant entendu, c'est lui seul qui l'avait poussé.

Et à demi dressé sur sa couche, en dépit de son mal, les bras étendus vers elle, la prunelle extasiée, il balbutiait :

—Toi ! toi, enfin ! Oh ! la sombre fée peut venir ! Ou plutôt non, non, c'est la guérison certaine — c'est la vie !

—Walter ! mon doux Walter ! bégayait-elle. Il ne faut point tenter Dieu !

Et n'ayant pas elle-même la force de se redresser, elle couvrait ses mains, ses belles mains de soldat de l'ineffable baiser de ses lèvres et de ses larmes, la suprême, la divine caresse !

« Walter ! »

Sa bouche inconsciente ne trouvait que son nom à répéter, en un balbutiement, dans le long et tiède sanglot égrenant toute la gamme des angoisses, des terreurs où elle avait passé et qui duraient encore.

—Console-toi, Marie ! disait le blessé. Console-toi, la blessure que j'ai reçue n'est qu'un baptême !

Et essayant de sourire :

—Le plomb, c'est la monnaie de la victoire !

Imposant silence au mal qui le dévorait, au feu qui galopait dans ses veines, après l'exaltation du combat et la violence faite à la nature, c'est lui qui la consolait.

Une de ses mains effleurait les cheveux légers de l'agenouillée, une douceur profonde émanait de lui, de son geste, de son attitude, comme si la douleur l'eût épuré, élevé jusqu'au ciel.

Mac Sweeny s'était arrêté sur le seuil, n'osant entrer, troubler l'expansion de cette minute.

L'officier qui était resté auprès de Walter d'Avenel s'écarta sans bruit.

Walter et Marie restèrent seuls.

L'un et l'autre avaient eu la pensée de la séparation éternelle.

Aussi l'extase de leur être — était-elle extrême, même dans la douleur qui la prostrait.

Où, ils étaient heureux de sentir l'étreinte tremblante de leurs mains, d'entendre le balbutiement de leur voix, d'échanger de longs regards qui se comprenaient, se devinaient !

Maintenant, reprenant un peu possession d'elle-même, d'une voix très douce, très lente, Marie parlait.

Ses paroles semblables à une eau murmurante, interrogeaient son amant, son époux.

C'est donc en voulant généreusement intervenir et sauver les vaincus que tu as été blessé ? Ton compagnon de gloire me l'a appris. Où t'a frappé le traître ?

— Sa balle a épargé le cœur, afin qu'il continue à battre pour toi.

Ah ! que Dieu punisse cet homme.

— Parlons à ses mânes, Marie, car il est mort ; mes braves highlanders m'ont vengé.

Et tu souffres bien, n'est-ce pas, ô mon chevalier, mon Walter ?

La souffrance du corps qu'est-ce cela, lorsque l'âme sent palper ses ailes vers les plus radieux sommets du bonheur ?

Et, après un court silence :

Marie, excuse ces paroles. Mais je bénis presque la blessure qui m'a jeté sur ce lit ; elle me permet cette félicité, cette extase, l'ineffable douceur de son apitoiement.

« J'avais ton amour, mais ta pitié, c'est si près du ciel, si proche des anges ! »

Il s'arrêta, un peu de rouge monté à ses joues par son surcroît de fatigue et de fièvre exaspérée par l'émotion à laquelle il se livrait.

Marie s'en aperçut :

— Ah ! fit-elle, je suis bien coupable. Voici le feu qui revient dévorer ton sang. C'est moi qui en suis cause. Hélas ! j'avais cru te perdre à jamais !

Et, levant ses regards, ses mains implorantes :

— Mon Dieu ! pardonnez-moi, sauvez, guérissez le compagnon de ma vie !

Sur une table se trouvait une potion calmante.

Le chirurgien qui en prescrivait l'emploi avait laissé quelques lignes de la grosse écriture dont les parchemins et les vitraux du temps nous ont laissé quelques spécimens. Elles indiquaient l'application de la potion le début du traitement à suivre.

Marie d'Avenel eut vite parcouru l'ordonnance.

Elle versa une partie de la potion dans une coupe.

Et la présentait au blessé :

— Bois, dit-elle d'un accent infiniment doux et tendre.

Elle avait entouré le cou nu de Walter d'un de ses bras, le soutenant ainsi, tandis qu'elle approchait le breuvage de ses lèvres.

Il la contempla avec une admiration, une adoration infinies, la voyant se révéler réellement dans ce rôle attendri de sœur de charité.

Et, l'entendant lui parler quasi comme une mère, une mère très douce et très caressante, soumis comme un enfant, il absorba le breuvage qu'elle lui présentait.

Repose-toi, maintenant, murmura-t-elle.

Le blessé la remercia d'un regard.

Et fermant ses yeux dont elle venait de lire le langage expressif, il laissa aller sa tête sur l'oreiller et demeura immobile, une pâleur, qui ressemblait presque à celle du trépas venant remplacer graduellement, sur ses traits, la rougeur factice de la fièvre.

Mac Sweeny et l'officier qui s'était constitué le garde-malade de son chef entrèrent bientôt sur la pointe des pieds.

Ils contemplèrent un instant en silence les traits de Walter.

Il dort ! murmura l'officier.

Un pâle sourire passant sur les lèvres de Walter d'Avenel les détrompa.

Marie, la compagne, la fée de sa vie était auprès de lui ; toutes les épreuves de l'existence disparaissaient à ce moment.

Et la béatitude de la félicité intime, dominant son mal, imprimait sur ses traits le calme sérénité d'un apparent sommeil.

Marie d'Avenel, ayant encore, au bord des cils, telle une poëte à demi séchée, les larmes qu'elle n'avait pas songé à essuyer, le couvrait de son regard chargé de tendresse et d'affliction.

Mac Sweeny et son compagnon, debout au pied du lit, méditatifs et graves, attendaient.

CXX. — AU CHEVET DU BLESSÉ

Mae Sweeny et l'officier contemplanent ce tableau : le blessé les yeux clos et une félicité suprême épanchie cependant sur ses traits, et Marie d'Avenel assise à son chevet et retenant son souffle.

Dans le silence, un bruit de pas résonna dans le corridor profond. Il se rapprocha bientôt.

Un frisson d'étoffes l'accompagnait.

Le capitaine des gardes allait se diriger vers la porte.

Elle souvrit doucement, poussée au dehors.

La reine ! murmura le vieux soldat.

C'était en effet Marie Stuart.

Marie d'Avenel s'était redressée.

Oublieuse de l'étiquette de cour, elle étendit la main montrant le blessé, tandis que ses lèvres prononçaient ce seul mot qui exprimait tout son respect :

Majesté...

A ce titre, suivant l'exclamation du capitaine des gardes et de son compagnon, Walter d'Avenel ouvrit les yeux.

Marie Stuart était à deux pas de son lit.

Ses yeux, exprimant une pitié douce, étaient attachés sur lui.

Confus de la visite de sa souveraine, il voulut se redresser, s'asseoir sur sa couche.

La descendante des rois d'Écosse l'arrêta d'un simple geste de sa main si délicate.

Et même de ses lèvres royales tombèrent ces paroles :

Ne vous fatiguez pas, chevalier. Nul ne doit rester assis en présence de son souverain. Mais ceux qui ont été blessés aussi glorieusement que vous le fûtes ont droit eux aussi à des prérogatives. Ce sont alors les rois qui se tiennent devant eux !

Reine... reine... balbutia Walter confus.

La souveraine se tourna alors vers la châtelaine de Claymore :

Chère Marie, voici une nouvelle épreuve pour vous... une épreuve dont vous avez le droit d'être fière.

Et s'apercevant que les larmes recommençaient à mouiller les cils de l'épouse, elle s'approcha d'elle, oubliant sa dignité, se souvenant seulement et encore qu'elle était femme.

Sa main s'appuya sur l'épaule de Marie d'Avenel, l'attira, égalisant en quelque sorte la reine qui avait déjà tant connu tant de douleurs amères et l'épouse, l'amante dont l'âme tremblait dans l'angoisse d'un dénouement fatal !

— Annie... ne pleurez pas ! Soyez courageuse, restez forte ; soyez digne du nom et de la race de Melrose, oui, soyez digne du grand nom d'Avenel. Rappelez-vous que les ancêtres de celui qui nous entend furent des héros. Auriez-vous désiré qu'il leur fût inférieur en bravoure ?

Le saint orgueil qui est dans l'amour relèvera le front penché de la fille des ducs de Melrose :

— Oh ! non ! fit-elle.

Il y eut quelque chose de sublime, de stoïquement sacrifié dans la façon dont elle fit cette réponse :

— Non !

Perdre son Walter illustre et glorieux, plutôt que de le conserver avili, telle paraissait être la signification de sa protestation.

Une irradiation passa sur les traits exsangues du blessé :

Merci ! fit-il.

Marie Stuart s'était rapprochée de son lit et l'interrogeait sur la région où se trouvait sa blessure, craignant elle aussi pour les jours de son défenseur.

Là, fit-il en désignant la plaie.

La reine tint à connaître l'avis des médecins.

Les Anglais, en fuyant, avaient laissé du sang et des larmes derrière eux...

Aussi les chirurgiens étaient-ils allés porter leurs soins à d'autres blessés.

C'est le médecin même de la reine qui fut donc appelé.

Marie d'Avenel eut pour lui le regard d'angoisse avec lequel les parents accueillent toujours celui qui tient la vie d'un des leurs dans ses mains.

— Eh bien ? interrogea Marie Stuart.

Et elle ajouta :

— Vous savez combien je tiens à mes fidèles. Ceux qui forment les soutiens des trônes ne sont pas nombreux !

Son regard en prononçant ces dernières paroles, était allé de Walter à Mae Sweeny.

Majesté ! protesta le chevalier de sa voix épuisée.

Quant aux vieux capitaine, une légère rougeur avait monté à ses joues hâlées, marbrées de vieilles blessures.

Ces paroles de la souveraine lui étaient allées au cœur.

Le chirurgien avait pris le pouls du blessé après s'être assuré d'un coup d'œil que son pansement n'avait pas été dérangé.

— Le sang est agité, dit-il, mais la peau meilleure comme si une émotion bienfaisante s'était produite.

Marie Stuart, Marie d'Avenel et Walter échangèrent un même et souriant regard.

L'influence bienfaisante, c'était celle de l'aimée venant poser sur la plaie le baume souverain de sa tendresse.

— Pourtant, continuait le praticien, un repos absolu, un grand calme seront nécessaire au blessé,

— Oh ! je ne le quitterai pas ! protesta Marie d'Avenel, croyant qu'on parlait de l'éloigner.

— Oui, restez, dit la reine. Vous serez son ange gardien !

Mae Sweeny s'approcha alors.

Le cheval d'Avenel et l'épouse qui venait remplir auprès de lui l'angélique rôle de garde-malade pouvaient n'appréhender aucun bruit, aucun trouble.

L'appartement était vaste ; ils seraient bien chez eux dans la partie qu'il leur cédait.

— Oui, demeurez sans crainte, chère Marie, auprès de notre glorieux blessé, compléta Marie Stuart. Je suis frère que le palais au faite duquel est sculpté le blason des Stuarts abrite Walter d'Avenel et sa chère compagne.

« Plus tard, lorsque la blessure de notre chevalier sera en bonne voie de guérison, il ira achever sa convalescence dans la paisible solitude de Claymore. Mais jusque-là, il sera notre hôte. La reine le désire ! »

Elle sourit, comme, affirmèrent les contemporains, elle seule savait sourire.

Et elle insista, charmante :

— Votre reine le veut.

— Ah ! murmura Walter d'Avenel. Par quel sacrifice, par quelles nouvelles preuves de dévouement pourrai-je jamais reconnaître vos royales bontés ?

— Chut ! fit Marie Stuart. N'oubliez pas les recommandations de votre médecin : du repos et du calme !

Et se tourna vers la dame d'Avenel.

Et, alors, avec l'accent d'une sœur :

— Adieu, Marie, et à bientôt !

Et elle sortit, tandis que Mae Sweeny, rangé militairement sur son passage, tirait l'épée pour l'accompagner avec les honneurs qui lui étaient dus.

Ne venait-elle pas de faire, au logis qu'il occupait dans le palais des Stuarts, le plus grand honneur qu'il eût encore reçu : la visite de la majesté royale.

Chacun s'était retiré également, faisant cortège à la souveraine.

Walter et Marie demeurèrent seuls, tandis que le bruit des pas se perdit dans les profonds corridors.

Ils se regardèrent avec une expression intense, dans laquelle leur commune douleur, douleur morale, douleur matérielle, se confondait avec une joie mélancolique de se trouver rapprochés, sans témoins, rendus l'un à l'autre, mais, hélas ! dans quelle situation !

Walter tendit ses bras :

— Un baiser de tes lèvres, murmura-t-il. Un doux baiser !

— Mon Walter, mon aimé, mon héros !

Tandis que ses lèvres mettaient le souffle de son âme sur celles du blessé, ses larmes coulaient.

— Tu pleures encore, Marie ?

— Ce sont des larmes qui soulagent mon cœur. Pardonne ! Je suis femme. Mais tu vas guérir, vite, n'est-ce pas ?

— Oui, pour toi, afin de nous isoler dans les bois obscurs qui entourent notre demeure, et d'être enfin heureux, comme jadis !

— Aimée, te souviens-tu ?

— Oh ! si je me souviens, Walter...

Et, de nouveau, leurs lèvres s'unirent.

Ils demeurèrent quelques minutes ainsi sans parler.

— Tiens, repris Walter, je veux te prouver combien j'ai hâte de guérir. Je crois sentir que le sommeil vient. Eh bien ! je vais y céder : cela me sera salutaire. Laisse ta main là, ne me quitte pas. Mon bon ange gardien, comme a dit la reine. Tu veilleras sur mon sommeil, mon adorée.

Il ferma les yeux, cessa de parler.

Quelques minutes après, Marie d'Avenel entendit haleter son souffle, coupé par la fièvre.

Il dormait !

Mae Sweeny, après avoir escorté la reine jusqu'à ses appartements avoir pris congé d'elle, s'était occupé de ses nouveaux hôtes. Les serviteurs reçurent l'ordre de se tenir à la disposition de lady d'Avenel.

Il alla en personne relever, de son attente, de sa faction, le highlander qui avait accompagné Marie au palais, car le montagnard eût refusé de croire à la parole d'un mercenaire.

Outre la protection de la reine, l'abri qu'ils trouvaient entre les murs de la vieille demeure de leurs souverains, et le voisinage de

l'incorruptible Mac Sweeny, Marie d'Avenel et le blessé allaient sentir veiller autour d'eux le zèle vigilant du fidèle serviteur.

Le temps pouvait donc amener son atténuation à leur dernière et cruelle épreuve.

Pour le moment, la haine de leurs ennemis ne pourrait plus rien contre eux.

Car ces ennemis n'avaient-ils pas désarmé !

La haine plus que l'amour, dit-on, est éternelle.

Mais oublions tout !

Walter dort, Marie veille près de lui, son cœur palpitant de sentiments suaves ange gardien dont l'âme semble s'étendre sur lui comme une blancheur d'ailes.

CXXI.—L'ENFANT ET LE PÈRE

Hélas ! tandis que Marie d'Avenel passe maintenant les journées et les nuits au chevet de Walter, au loin, dans la région des forêts, par delà lesquelles étaient les clans d'Avenel et de Melrose, un autre blessé gît aussi.

Il est jeune, presque un enfant encore.

Mais sur lui aucun visage de mère, de sœur ou d'amie, aucun visage de femme sublime ne se penche.

Il est noyé dans la souffrance anonyme des mille inconnus qui forment comme la triste monnaie de la guerre.

Et cependant nous l'avons vu parmi les privilégiés.

Sa tête expressive révèle la souffrance.

Ses joues, où jadis l'incarnat de l'adolescence posait ces teintes vives, ont revêtu le blémissement terreux de ceux que consume le mal.

Son visage est creusé, et seuls, dans cet ensemble qui semble déjà marqué pour le tombeau, les yeux vivent, brûlants, distendus, et comme pleins de l'âpre désir de ne point partir, de ne point descendre déjà vers le monde d'où l'on ne revient pas !

Tomber à son premier combat ! Avoir à peine eu le temps d'entrevoir la gloire, et mourir !

—Non ! non ! proteste-t-il dans le silence de sa pensée.

Et il ajoute :

—Avoir quitté la Bretagne, la France hospitalière pour venir chercher une patrie, une famille retrouver peut-être une mère, cet être si divinement saint et tendre, si près du ciel, et s'en aller mourir en touchant à peine le sol étranger, expirer sans avoir vu inclinée sur soi cette image si souvent évoquée.

Ah ! non, cela ne sera pas : cela ne peut être !

Et, avec le feu qui brûle son sang, ces pensées mettent dans son regard les braises qui rougeoient et dévorent.

Par moments, à ses heures de trop forte souffrance, à ses moments d'hallucination, cette parole s'est envolée de sa bouche :

—Mère ! . . . mère ! . . .

Pauvre abandonné !

Pire que cela, malheureux inconnu !

Cette mère qu'il appelle, qu'il invoque, ignorant si elle vit encore, mais averti cependant par un secret instinct qu'elle existe, cette mère est penchée sur un autre lit de douleur.

Et celui qu'elle veille, qu'elle soigne, dont elle épie anxieusement le retour à la vie, à la santé, est le guerrier dont l'enfant garde avec un soin superstitieux, étrange, irraisonné, sur sa poitrine endolorie, la croix d'argent et d'or qui lui a été remise par le capitaine des gardes de la reine, le vaillant et noble Mac Sweeny.

Pauvre Julien d'Avenel, victime de Stewart Bolton et de Robby, le cabaretier du Gué de la Mort. . . Infortuné martyr ! . . .

Martyr, le mot n'est pas trop fort ; martyr du sort, martyr de l'âme autant que du corps !

Car si son cœur se plaint, se lamente, son être passe aussi par toutes les épreuves.

Il est si jeune, sans résistance encore contre le mal !

Et ils sont si loin, si dénués de tout secours suffisant, les blessés évacués sur ce hameau forestier lors du départ précipité de Walter d'Avenel et ensuite du vieux capitaine pour Edimbourg.

On a surtout cherché pour eux la sécurité, on a voulu les mettre à l'abri des féroces représailles de l'ennemi, qui serait si heureux de venger sur ces malheureux la honte de leur double défaite.

Comme médecins, ils n'ont que quelques moines, quelques guérisseurs de plaies, instruits plus ou moins sur le charnier des gens de bataille.

Pour ceux auxquels ces praticiens improvisés ne peuvent suffire, les anciens du hameau appliquent leurs recettes séculaires.

Le premier jour de l'arrivée de Julien dans le hameau, un moine était entré dans la chambre où l'enfant venait d'être couché.

Il inspecta sa blessure.

Mais le traitement qu'il prescrivit n'eut pas les heureux effets qu'il en attendait. D'ailleurs la cure était simple :

Des compresses, du baume qu'il appliquait invariablement à tous, vieux bûcherons, highlanders nouveaux, soldats de métier endurcis aux batailles. . .

Il semblait aux malades que cela dût faire des miracles, venant des mains de moines.

Et cependant l'état de Julien empirait chaque jour.

Alors, se soulevant péniblement sur sa couche de bruyère, Joë se remit sur ses jambes en s'appuyant au mur :

—Ils vont me le faire mourir, se dit-il en se raffermissant sur ses jambes. Au diable leur science !

Il attendit péniblement la prochaine visite du moine médecin.

Et posant sa main lourde, de faiblesse, sur l'épaule du bon religieux qui venait d'entrer :

—Mon père, prononça-t-il en regardant le religieux de certaine façon dans laquelle se retrouverait l'ancien pirate, je me connais en blessures. J'en ai reçu pas mal dans le temps. Cet enfant périlite, c'est moi qui le soignerai désormais !

—Mais, objecta, le moine froissé.

—Mon père, vous reviendrez de temps en temps pour veiller à l'âme si vous y tenez. Pas trop souvent, pourtant, afin de ne pas fatiguer mon petit mousse. Mais quant au corps, cela me regarde dès à présent.

Et il laissa poser sa main de telle sorte que le moine n'osa insister.

Depuis lors, Joë, oubliant qu'il n'était plus que l'ombre de lui-même, soignait l'enfant.

Et c'était une chose attendrissante que de voir ce colosse dont la souffrance avait comme fondu la chair, ne lui laissant que son ossature énorme, prodiguant à l'enfant des soins presque féminins.

L'enfant, soumis, reconnaissant, se laissait faire, en le grondant parfois.

—Joë, mon bon Joë, tu n'en peux plus toi-même.

L'ancien pirate rassemblait alors son souffle pour affermir sa voix, ne pas se trahir :

—Moi, je suis un dur à cuire, laisse-moi faire, mon petit brave.

Il avait commencé à le tutoyer.

Julien n'était-il pas redevenu faible et plaintif comme auparavant ?

Et, le considérant, amaigri, miné par l'anémie qu'avait entraînée sa blessure, il croyait apercevoir encore sur le *Forward* le pauvre moussillon livré à la barbarie du chef des pirates, et fixant sur le ciel ses grands yeux attristés.

—Ces monillons auraient fini par le conduire au tombeau, avec leurs remèdes d'eau bénite, marmottait-il. J'ai eu la sottise de les écouter pour moi-même et ils m'ont rendu tel un navire dont la carène a besoin de passer un fameux radoub.

Il se frappait sur le thorax dont les os sans chair résonnaient.

Heureusement que la charpente est solide.

Et préparant certain mélange d'huile et de plantes aromatiques dont les matelots disaient merveille :

—Tout de même, il n'était que temps, concluait-il. Mais tu vas voir !

La femme du bûcheron qui leur avait si généreusement donné asile voulait le suppléer.

—Vous avez bien assez de vous soigner vous-même, compagneon, disait-elle, sans vous charger de médeciner votre jeune ami ; les enfants, ça me connaît !

Mais Joë secouait sa tête alourdie :

—Non, voyez-vous. Celui-ci n'est pas comme les autres. Je l'ai vu grandir, et souffrir. Oh ! oui, bien souffrir !

Et il lui appliqua ses remèdes de marin, des remèdes à renverser un homme, mais qu'il atténuait pour Julien.

Auparavant, du reste, il avait essayé sur lui-même, pour mieux chercher la dose.

—Ah ! disait-il en même temps à la femme du bûcheron. Si l'on pouvait avoir un peu de venaison. C'est cela qui la remettrait, lui donnerait des forces !

La villageoise extasiée en parla autour d'elle.

Un vieillard du hameau partit dresser des pièges ; il rapporta au jour un jeune chevreuil, et, bientôt, la villageoise en présenta à Joë un cuissot braisé, tout saignant, farci d'herbes fortes.

Des larmes de reconnaissance aux yeux, l'ancien pirate le prit, en découpa une tranche succulente pour son protégé.

—Tiens, mon mousse, voici va te reconforter.

Et conservant les morceaux pour Julien, lui-même dévora ce qu'il y avait autour de l'os.

Le moine qui avait soigné autrefois Julien revenait de temps en temps ; Joë, en lui enlevant la médication du corps, lui avait laissé celle de l'âme, quoique, affirmait-il, si quelqu'un était assuré d'aller ciel tout droit, certainement c'était bien son brave petit Julien.

Et le religieux ne pouvait que constater, avec un secret dépit, que l'état de l'adolescent paraissait s'améliorer.

Indirectement, il essayait cependant de conseiller son traitement : question d'amour-propre.

Mais le matelot était intraitable.

Merci ! Julien était trop délabré lorsqu'il l'avait retiré des mains du père charitable. Et lui-même, tout solidement chevillé qu'il fût, il avait cru un moment qu'il y resterait tout net.

La convalescence était bien lente, cependant, et Julien, étendu sur la couche rustique qu'il devait à la générosité de ses hôtes, regardait tristement le peu du ciel qu'il pouvait entrevoir à travers l'étroite fenêtre, la lucarne plutôt, de la chambre.

Ah ! soupirait-il, contempler l'horizon, l'épaisseur des bois, la croupe onduleuse des vallons. Quel bonheur !

Appuie-toi sur moi. lui dit un jour l'ancien pirate, cédant à ses instances. Et viens respirer sur le seuil puisque tu le désires tant !

Et se railisant afin de trouver la force de se porter lui-même et de soutenir Julien, il avança son bras afin que l'adolescent pût s'y appuyer.

Le fils de Walter d'Avenel quitta avec une joie ardente le triste lit sur lequel il gémissait depuis si longtemps.

Mais, au premier pas, la tête lui tourna et il se sentit faible comme jamais il n'aurait cru l'être.

Sans l'appui de Joë, il serait tombé.

Pourtant, gardant ses yeux opiniâtrément fixés vers le jour, vers la vie, lui semblait-il, il voulut quand même se traîner jusqu'à la porte.

La femme du bûcheron y avait préparé un escabeau à son intention.

Il s'y laissa choir, couvert d'une sueur glacée.

Julien !... Julien !... murmura le matelot soucieux.

L'enfant passa sa main décharnée sur son front pâle, pour en essayer la moiteur.

Son oeil brûlant parcourait avidement le paysage tourmenté qui s'étageait devant lui.

Il s'y attachait comme s'il avait craint de ne plus jamais le revoir.

Une fleur, une de ces frêles et tremblantes fleurs d'automne qui frissonnent si mélancoliquement sur leurs tiges, tremblait à quelques pas, sous l'haleine des brises passant par-dessus la forêt.

Une fleur, dit-il. Une pauvre petite fleur. On dirait qu'elle a froid comme moi.

Il se dressa instinctivement afin d'aller la cueillir, essayant de dominer son manque de forces.

Joë venait malheureusement de rentrer dans la cabane.

Julien fit à peine deux pas en chancelant.

Puis un nuage passa devant ses yeux, et il s'abattit brusquement, roulant évanouï au pied de la fleur, la fine et chétive fleur d'automne qu'il avait voulu cueillir !

Le matelot entendit un bruit semblable, lui parut-il, à la chute d'un corps.

Saisi d'une intuition subite, il se retourna, s'élança au dehors.

Il ne se trompait pas. Julien gisait à terre, les yeux clos !

Le grand air, la fatigue, insignifiante pour tout autre, qu'il venait de ressentir l'avaient terrassé,...

Son âme semblait être envolée.

Joë, effrènement inquiet, désolé, désespéré, oublia réellement combien il avait été atteint, éprouvé lui aussi.

Il franchit d'un bond la distance qui le séparait de l'enfant, et vint tomber à genoux, auprès de lui, tandis qu'une exclamation de douleur lui échappait.

La femme du bûcheron, prévenue par le cri qu'il venait de pousser, était aussi accourue.

Ensemble ils transportèrent Julien sur son lit.

Pourquoi lui je écoute ? gémissait Joë en se frappant la poitrine. Damné brute que je suis !...

On humecta la gorge de Julien avec quelques gouttes de genièvre, on lui boïonna les tempes.

Il finit par ouvrir ses paupières.

Mais parler lui était très pénible.

Sa chute, la commotion qu'il avait ressentie l'avaient trop éprouvé.

Sa blessure s'était remise à saigner.

Il discerna le désespoir empreint sur les traits de l'ancien pirate qui s'accusait de ce qui était arrivé.

L'adolescent essaya de le consoler, de le rassurer par un sourire.

Hélas ! navrant sourire !...

Il fixa son compagnon avec une douceur implorante.

Joë, fit-il. Je voudrais tant cette fleur !

Le matelot sortit !...

Une minute après, il rapportait à son protégé la frêle fleur d'automne : une goutte de sang tachait son calice !

Pauvre fleurlette !... gémit Julien. Regarde, Joë, on dirait qu'elle a été blessée, elle aussi !... Si j'avais une mère, je la lui euv-

rais. Elle serait ma messagère : elle lui dirait : Mère, je souffre, je meurs, ... comme meurt cette fleur !

Et une larme pesante, roulant au bord de ses cils, vint tomber sur les chétifs pétales.

Sa mère !...

Infortuné, elle était loin de lui !

Et, nous le savons, courbée sur une autre couche d'angoisse, elle oubliait — et comment cela n'aurait-il pas été ! — elle oubliait qu'elle l'avait entrevu dans l'ombre de l'oratoire de la reine, et ne se souvenait même plus de l'explicable émotion qu'elle avait ressentie.

Les jours maintenant s'écoulaient, dolents et mornes, dans la cabane du hameau forestier.

L'ébranlement causé par la chute, l'évanouissement de Julien semblaient devoir retarder indéfiniment son rétablissement.

C'était la longue tristesse des convalescences incertaines.

Le lendemain détruisait souvent l'effet bienfaisant de la veille.

Et le temps déroulait son interminable échecalon sans apporter d'amélioration sensible.

Ici, le fils aux portes de la gonie : plus loin, le père gisant aussi sur sa couche d'angoisse !

Hélas ! Walter d'Avenel, comme Julien, voyait s'écouler les heures épuisantes de la douleur, chaque jour plus débilitante.

C'était à croire que le sort voulait frapper, à la fois, et le fils et le père, briser chez Marie d'Avenel, en un seul coup, toutes ses affections.

Marie, autrefois brillante et aimée, fille noble et seule héritière du duché de Melrose, ensuite dame respectée d'Avenel, mère idolâtre, frappée plus tard dans l'enfant unique arraché à son adoration, la doulotreuse Marie perdra-t-elle le fils dont elle saura trop tard l'identité, et, en même temps, l'époux qui fut sa gloire, son amour, son orgueil ?

Mère, épouse sainte et noble, les lourds voiles du deuil, doubles voiles écrasants comme un cerceuil de plomb, vont-ils à jamais charger son corps brisé et penché vers la terre ?

N'aura-t-elle recouvré la raison que pour mieux comprendre toute l'étendue de son immense malheur ?

Car telle est trop souvent l'injuste destinée !

Il semblerait, en effet, que la damnation plane sur cette terre !

CXXII. — VERS D'AUTRES

Walter d'Avenel a pu être transporté au manoir de Claymore, grâce à une légère amélioration qui s'est produite dans son état.

Marie a pensé que la profonde et quiète solitude au milieu de laquelle se trouve leur résidence, les forêts qui l'entourent, lui conviendraient mieux.

Le toit d'une demeure royale était certes un abri envié, mais Walter aussi aspirait après leur solitaire et paisible séjour, le vieux manoir construit jadis par ses aïeux et où la destinée lui avait fait trouver, pendant tant d'années, une paisible retraite.

Les bois aux senteurs balsamiques le sauveraient sans doute.

Puis il lui semble qu'il y sera plus seul avec Marie, et qu'il y sera plus près d'elle.

Et, caché dans la chambre au plafond armorié, où si souvent scintillent leurs lèvres et leurs âmes, il regarde le ciel, la coupe des grands arbres, écoute les pépiements des derniers oiseaux que l'on pas chassés les frimas, et il écoute aussi la voix douce, berçante de Marie.

Auprès de celle-ci, parfois apparaît la figure encore plus affinée peut-être qu'autrefois d'Ellen, et le minois gracieux de Marguerite, la fraîche et suave fleur d'Écosse.

Aux yeux de la fillette, il est comme un père, celui que le bon Dieu, auquel elle croit naïvement, a mis auprès de son berceau.

Marguerite, l'enfant reniée, abandonnée, délaissée du due de Somerset, l'enfant si longtemps menacée par son père !

(A suivre.)

LE FILS DE L'ASSASSIN

La cente du livre si émouvant qui porte ce titre va si rapidement, que nous conseillons à ceux de nos lecteurs qui ne l'ont pas déjà de se hâter. Comme on le sait, il ne coûte que 10 cts acheté à nos libraires et 15 cts quand nous l'expédions par la poste.

RÊVERIE — (Suite)

res. poco
allongé
poco
risoluto e poco ammato

rall.
a poco
a tempo.
suivez.
marcato.
p
marcato.

accelerando poco a poco
suivez.
eres - poco - a - poco
risoluto.
dimin.
voco rall
p
p

dolcissimo.
mf

dimin.
dimin.
dimin. p
p
eres
eres
p
tenuto
eres

4
largement.
vibrato.
rall.
poco a poco
f Ped

a tempo e tranquillo.
eleganza e dolce
dimu.
dolce

molto sostenuto.
molto sostenuto.
dimu.

ad lib.
sans ritasse
lento.
mf e dolce.
p

dimu
rall
poco a poco
4^e corde.
allonge
rall - poco - a poco - dimu

VALESE - CAPRICE

AUGUSTE PIERRET

Op. 29

Mouv^t de Valse

PIANO

p

The musical score is written for piano and consists of four systems of music. Each system has a treble and bass clef. The first system is marked 'PIANO' and 'p'. The second system includes 'pp.' and 'mf'. The third system includes 'dim.' and 'p'. The fourth system is the final system on the page.

First system of musical notation, featuring a treble and bass clef. The music includes a melodic line in the treble and a supporting line in the bass. Dynamics include *mf* and *pp*.

Second system of musical notation, continuing the piece. Dynamics include *cresc.* and *f*.

Third system of musical notation, featuring a treble and bass clef. Dynamics include *m.d.*, *subito p*, *p*, and *pp*.

Fourth system of musical notation, continuing the piece with a treble and bass clef.

Fifth system of musical notation, featuring a treble and bass clef. Dynamics include *pp*, *cresc.*, *f*, and *p*. Fingerings 1, 3, and 5 are indicated in the bass line.